



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

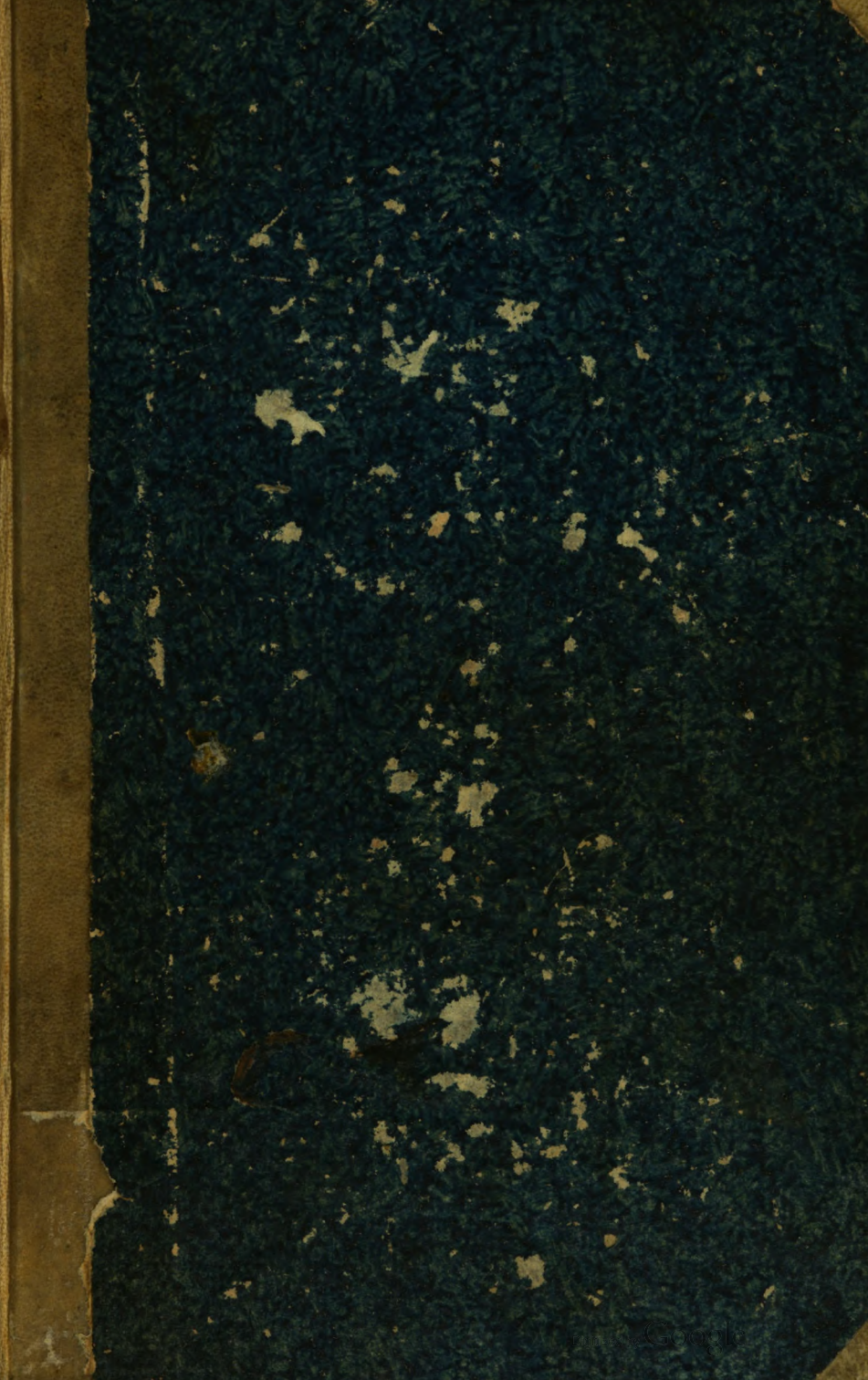
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

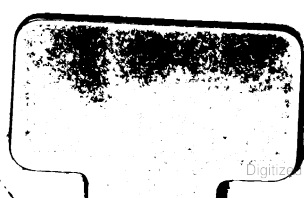
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





x



A Z 2 4 0 . 1

ALLEMAGNE

ET

ITALIE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

AHASVERUS. 1 vol.

NAPOLEON. 1 vol.

PROMÈTHÉE. 1 vol.

DE LA GRÈCE MODERNE. 1 vol.

IDÉES sur la Philosophie de l'Histoire, ouvrage traduit
de Herder, et précédé d'une introduction. 3 vol.

PARIS. — IMPRIMERIE DE P. BAUDOUIN, RUE MIGNON, 2.

ALLEMAGNE

ET

ITALIE.

❖ PHILOSOPHIE ET POÉSIE ❖

PAR

EDGAR QUINET.

I.

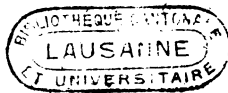
AZ 240/1

PARIS ET LEIPZIG,

Chez

DESFORGES ET C^{ie}, LIBRAIRES.

—
1859.



INTRODUCTION.

L'HISTOIRE littéraire n'a été long-temps, en France, que le tableau des époques de Périclès, d'Auguste, de Léon, de Louis XIV : tout ce qui entrait dans cette division était l'objet naturel et ordinaire de la critique ; au contraire, ce que cette classification n'em brassait pas était négligé ou plutôt retranché de la tradition, et passait pour faux ou inutile. Sur ce principe, la poésie orientale, l'espagnole, l'anglaise, l'allemande, et même, jusqu'à un certain point, l'italienne avant Pétrarque, la française avant Malherbe, furent

u

considérées comme de bizarres exceptions, qui, ne pouvant trouver de place dans la nomenclature accoutumée, étaient dans l'art ce que les monstres sont dans la nature. D'ailleurs, ce petit nombre d'époques choisies, et que l'on appelait justement les grands siècles, étaient presque toujours envisagées indépendamment l'une de l'autre. Ni liens, ni traditions ne les unissaient dans l'esprit des commentateurs ; l'une après l'autre, chacune d'elles apparaissait comme une génération spontanée, qui, n'ayant point eu d'ancêtres, n'avait point de successeurs.

Le siècle auquel ce genre de critique a surtout été appliqué est celui de Louis XIV. Sujet ordinaire de la discussion des écoles, souvent il est devenu, sous la plume des écrivains, un argument que chacun faisait tourner au profit de son système ou de ses œuvres. Le moyen le plus ordinaire pour cela, était de l'isoler, comme un point unique dans la durée. On s'efforçait d'en faire ressortir les différences d'avec tout ce qui l'entourait ;

par là, on croyait le grandir. En le séparant de ses origines naturelles, des traditions du christianisme et de la féodalité, on lui faisait une condition différente de celle de tous les autres siècles. Il semblait naître de lui-même, couronné de ses mains, naturellement et nécessairement investi d'une sorte de royauté légitime sur toutes les autres parties du temps; monarque absolu de la durée, qui, ne devant rien qu'à soi, rapportant tout à soi, sans relation avec le passé, sans penchant pour l'avenir, aurait pu dire sur son trône solitaire, en changeant le mot de son héros : L'éternité, c'est moi!

Ainsi, cette époque était comme suspendue et égarée dans le temps; ou, ce qui revient au même, si l'on cherchait quelque part ses origines, on les trouvait toutes dans le siècle d'Auguste. En vain dix-sept cents ans les séparaient; cet intervalle semblait un espace vide à travers lequel ces deux époques jetées sur le même plan, et, pour ainsi dire, dans le même moule, pouvaient sans obstacle se

rapprocher et s'étreindre. Le génie chrétien, qui était au fond du dix-septième siècle, fut négligé par la critique, qui étala, au contraire, à plaisir, les ressemblances de la poétique de ce temps avec la poétique païenne; on se figurait dans Rome une antiquité moderne, dans Versailles une France antique; et sur ce terrain imaginaire, abrégeant des deux côtés la distance qui séparait Auguste de Louis XIV, on confondait ces deux civilisations dans une alliance doublement impossible. Séparée par un abîme de l'esprit des littératures étrangères, l'époque française paraissait faite, comme le disait Voltaire, pour servir *de reproche à toutes les autres*; et sur ce fondement on heurta pendant cinquante ans les doctrines et les noms, Racine contre Shakspeare, Boileau contre Dante, Corneille contre Calderon. Détourné de son caractère social, le siècle de Louis XIV devint une sorte de béliet antique incessamment dressé contre tous les monumens du génie moderne, dans le reste de l'Europe.

Cette tendance avait été celle du dix-huitième siècle; accrue et imposée par Voltaire, elle devint bientôt générale; les peuples étrangers renièrent leur passé pour se plier à l'imitation de la poétique de Versailles. Comme autant de barbares, ils s'attelèrent, captifs, au char du siècle de Louis XIV, et, les mains liées, ils ornèrent volontairement ce triomphe. Il y eut un moment où Boileau régna sans partage depuis Cadix jusqu'à Pétersbourg. Mais cette soumission dura peu; la réaction ne manqua pas d'éclater; elle eut pour chef Lessing. Cette révolution dans la critique fit paraître, à quelques égards, plus d'intolérance que l'école qui l'avait précédée. A l'inspiration qui se révélait chez les étrangers, se mêlaient les souffrances de l'orgueil national trop longtemps comprimé; aussi, cette révolution dans les lettres eut-elle quelque chose de l'effervescence d'une révolution politique ou religieuse. C'est avec une sorte de fureur qu'on déchira le testament du grand siècle.

Klopstock puisa dans ses rancunes une partie de son ardeur lyrique. Dans une épître fameuse, Schiller acheva de détrôner en Allemagne les modèles français, qu'il appelait les faux dieux. Les deux Schlegel prêtèrent aux passions des poètes le secours de l'érudition et des systèmes. Traqué dans son gîte, le vieux siècle fut à son tour renversé et dépouillé. Il n'y eut si mince critique, portant bât, qui ne donnât son coup de pied au lion terrassé. Corneille, Racine, Boileau, Voltaire, durent alors céder à Shakspeare, à Dante, à Calderon, à Goethe. Or, cette réaction ne s'arrêta pas en Allemagne; elle passa en Angleterre, où elle produisit les Walter Scott, les Byron, l'école des Lacs. Avec madame de Staël elle parvint bientôt en France. Qui ne se rappelle le moment où celle-ci parut tout occupée de se dépouiller elle-même de ses souvenirs accoutumés? Dans la hâte que l'on avait d'embrasser l'avenir, on rejetait le passé comme un obstacle ou un reproche.

De nos jours, cet abandon de la tradition française, cette conversion à l'influence des modèles étrangers, n'ayant pas produit, en un moment, tout ce que l'on semblait en attendre, beaucoup d'esprits commencent à hésiter dans leurs entreprises; ils se demandent s'il ne conviendrait pas de renier ce que l'on vient d'adorer. et, renonçant aux hardies aventures, s'il ne serait pas opportun de rentrer dans le passé pour y chercher un refuge contre le découragement des uns et la témérité des autres; et la critique, flottant ainsi de doctrine en doctrine, de réaction en réaction, d'intolérance en intolérance, également incapable de fonder ou de détruire, ne sait que s'annuler elle-même au sein d'une perpétuelle mobilité : ce qui explique pourquoi, malgré l'esprit de raisonnement propre à notre époque, la poésie s'y est plus souvent rencontrée que l'art d'en bien juger. Goethe, Byron, Chateaubriand, ont paru en même temps; mais du choc continu des écoles, quelle doctrine, quelle poétique a-t-on vu

sortir? Et, de bonne foi, où est le critique, en Europe, depuis Lessing?

Pour sortir de cette extrémité, il semble qu'il reste un seul moyen, qui est d'envisager si les deux écoles, jusqu'à présent aux prises, et toutes deux invincibles l'une par l'autre, n'ont pas un principe commun, également faux dans l'une et dans l'autre. Or, si l'on poursuit cette recherche, il n'est pas difficile de découvrir qu'en effet ces doctrines opposées reposent sur la même idée, ou plutôt sur la même hypothèse, et qu'elles sont incompatibles parce qu'elles ont le même vice. Cette idée propre à l'une et à l'autre, est celle-ci : que le siècle de Louis XIV, sujet de tout le débat, est sans lien visible avec le moyen-âge, sans relation intime avec les origines de l'humanité moderne, qu'il n'est point de la même famille que les siècles qui le précèdent et que ceux qui le suivent, que ses tendances véritables d'art et d'imagination se rattachent au siècle d'Auguste. Car la même idée qui servait à ses partisans pour

l'isoler de la foule et l'élever au-dessus des monuments des littératures étrangères, servait, au contraire, à ses adversaires pour le rabaisser, et l'exclure des sympathies des peuples modernes. Ce que les uns appelaient génie d'imitation, les autres l'appelaient artificie. Ce qui passait ici pour antique, passait là pour suranné. La bienséance était travestie en froideur et la science en plagiat. Des deux côtés, l'on s'était réuni pour arracher au chêne gaulois ses racines dans le sol de l'Europe. Le moyen, après cela, de s'étonner qu'il eût paru céder si vite à la première tempête !

En un mot, l'art du siècle de Louis XIV a-t-il sa place naturelle dans la tradition féodale et chrétienne ? Est-il né, au cœur de l'humanité, des sentimens propres à nos temps et communs aux peuples étrangers ? ou bien, détaché de la chaîne des âges, né de lui seul ou du hasard, interrompt-il, brise-t-il, par une exception éclatante, la série continue des formes du passé, sem-

blable par-là à ces êtres auxquels on ne découvre point d'analogie prochain dans l'échelle de l'organisation? En d'autres termes, les doctrines de cette époque sont-elles si exclusivement nationales, qu'elles ne peuvent avoir rien de commun avec la poésie italienne, avec l'anglaise, l'allemande ou l'espagnole? La tradition de l'art français doit-elle et peut-elle s'alimenter uniquement de sa propre substance? et éternellement borné à lui seul, sans nul concours étranger, le siècle de Louis XIV est-il condamné à un magnifique ostracisme au sein de l'humanité moderne? Les uns disent : « C'est une idole qu'il faut adorer ; » les autres : « C'est une momie qu'il faut ensevelir. » Ne serait-il pas plus vrai de dire : « C'est une tradition vivante qui s'allie et se plie éternellement au génie de l'avenir ? »

La réponse à ces questions serait bien facile si l'on se contentait d'interroger les critiques qui se sont faits, de leur propre autorité, les courtisans officiels, ou, pour mieux

dire, les *grands maîtres de cérémonie* du grand siècle : suivant eux, quelle idée devrait-on se former du caractère et des habitudes d'esprit de ce temps? Un génie prudent, il est vrai, un goût tempéré par un bon sens infallible, une langue plutôt ornée que riche, de la science, de l'étude, de la maturité, de la circonspection; d'ailleurs, peu d'élévation, encore moins d'étendue, point d'élan ni de sublimes témérités; ce ne seraient partout que chaînes, entraves, barrières, assujétissement; un échafaudage de règles, de restrictions, de servitude, partout substitué à l'image de la sage et heureuse liberté du génie, un art janséniste emprisonné dans une royale bastille. En vain l'ame étouffée sous cet amas de règles arbitraires, tendues autour d'elle comme autant de pièges, aspirerait à l'air libre. Cette indépendance aurait été en effet le partage des Grecs; ils auraient pu, d'une marche légère, gravir les hauteurs de l'art, et le cheval aux flancs ailés aurait été pour eux une vérité

littérale. Les étrangers auraient aussi le droit de risquer leur esprit dans les sublimes spéculations : devant eux s'ouvriraît la carrière des pensées hardies ; mais le génie français serait d'une toute autre nature ; comme Louis XIV retenu au bord du grand fleuve , pendant la bataille, vainement il

Se plaint de sa grandeur qui l'enchaîne au rivage.

L'eau , l'air , le ciel lui sont interdits ; il ne pourrait , sans se compromettre , ni courir ni voler ; à peine lui permettent-ils de marcher , tant leurs imaginations effarouchées supposent d'embûches autour de lui , tant ils aperçoivent en chaque chose de périls pour sa constitution ! Ils savent exactement le nombre d'images qu'il peut supporter sans périr ; non seulement ils lui comptent les métaphores , mais ils lui mesurent aussi par avance la part d'idées , de sentimens , de philosophie , d'imagination , d'amour , de poésie , de religion , qu'il est en état d'endurer. Ils lui tracent doctement pour en-

ceinte la borne de leur intelligence, et ils disent au flot : Tu n'iras pas plus loin. Ils enlacent le géant Gulliver des mille petits fils de leur entendement, et, après ce beau travail, quand ils l'ont ainsi lié, enchaîné, muselé, ils triomphent de l'avoir ramené à leur hauteur; et c'est cette affreuse impuissance de rien oser à laquelle ils le supposent réduit, c'est cet excès d'indigence morale, qu'ils exaltent comme la marque de la supériorité de l'esprit français sur tous les autres ! Oh ! les maladroits admirateurs ! Qui n'aimerait mieux d'habiles adversaires ?

Ils n'altèrent pas moins les plus belles plantes de l'intelligence humaine que les faiseurs de systèmes n'altèrent dans leurs classifications les plantes des forêts : les siècles dorment dans leurs fausses théories comme les nobles végétaux dans le fond d'un herbier. Qui pourrait reconnaître sans effort, à ces restes flétris, les fleurs printanières de la montagne ? où sont leurs rapports avec la terre et l'eau, et le soleil ? De même, qui pourrait recon-

naître dans ces lambeaux de systèmes les œuvres éternellement vivantes de la pensée ? que sont devenues leurs relations avec les temps et les choses, et le grand horizon des destinées humaines ?

Le dix-septième siècle a encore aujourd'hui pour commentateur le dix-huitième, qui partout le refait à son image.

En effet, si l'on peut affirmer quelque chose, c'est, au contraire, que les pensées du siècle de Louis XIV sont naturellement ailées à la manière de celles de Platon. Au souffle de la philosophie de Descartes, elles s'élèvent d'un facile essor. Ce n'est pas seulement Mallebranche, Pascal et les tristes reclus de Port-Royal, qui sont emportés sur ces hauteurs ; les gens du monde s'y rencontrent aussi, comme à une fête de l'intelligence. Et si cette époque a une supériorité évidente sur les temps qui l'ont suivie, si les moindres circonstances de la vie y sont ornées d'une sorte d'élégance morale qui semble émaner de l'intérieur même des choses ;

c'est que tout ou presque tout étoit saisi de cette sublime folie de l'idéalisme que l'on a tant reprochée, de nos jours, à quelques écoles étrangères. A vrai dire, le siècle de Louis XIV n'a le visage composé, pédantesque et contraint, que dans les livres des commentateurs et sur le banc des écoles littéraires; hors de là, je le trouve bien plus conforme à ce qu'en disait un correspondant de madame de Sévigné : « Le siècle est fort plaisant. Il est régulier et irrégulier, dévot et impie, adonné aux hommes et aux femmes, enfin de toutes sortes de genres de vie. » C'est en effet son caractère que cette multiplicité de figures et de types. Au lieu d'appartenir exclusivement à une idée, c'est le siècle des transitions et des nuances par excellence. Plus près du goût de l'antiquité que les hommes d'aujourd'hui, plus près du génie moderne que les écoles de la renaissance, au lieu de diviser les temps, il les unit, et l'idée qu'il s'en fait est celle d'une composition harmonieuse de la Providence. Sociable

par instinct, il a des relations et des convenances avec tous les foyers de la civilisation. Placé comme une porte triomphale à l'issue des temps anciens, à l'entrée des temps modernes, il conduit à l'antiquité avec Boileau, au moyen-âge avec La Fontaine, à l'avenir avec Fénelon, à la foi avec Bossuet, au doute avec Bayle, au spiritualisme avec Nicole, au sensualisme avec Gassendi, au monde avec saint Simon, au cloître avec Bourdaloue. Comme je l'ai dit plus haut, il s'appuie sur la philosophie de Descartes, laquelle repose elle-même sur le doute universel, en sorte que la foi de cette époque touche par un point au scepticisme de la nôtre. D'ailleurs, pour le rattacher à d'autres temps, la scolastique du treizième siècle survit dans les sermonnaires, l'esprit de chevalerie dans les inventions du théâtre. La pièce par laquelle le génie français commence à éclater, *le Cid*, n'est-elle pas puisée au cœur même du moyen-âge? Loin même que la féodalité soit extirpée de l'es-

prit de ce temps, qu'est-ce que cette galanterie tant reprochée à notre scène, si ce n'est l'héritage des passions affaiblies et surannées des romans de Charlemagne et de la cour d'Arthur? Aricie, Junie, ne sont-elles pas de la même famille que les châtelaines de nos trouvères? Le sentiment des aventures, l'amour des vieilles tourelles, des grands coups d'épée, où parurent-ils jamais mieux et plus naturellement que dans les lettres de madame de Sévigné? Où l'épopée des serfs, l'apologue, s'est-elle montrée avec plus d'indépendance que dans la langue moitié féodale, moitié homérique de La Fontaine? Croit-on sincèrement que l'auteur d'*Athalie* n'est pas plus près de Milton que de Sophocle? Ce siècle est d'une nature si composée, si mêlée, que chacun de ses personnages porte en lui plusieurs hommes. Je crois apercevoir que dans Mallebranche il y a du Platon et du saint Paul, dans Bossuet de l'Isaïe et du saint Bernard. Ce qui fait l'originalité de cette époque, c'est l'accord de deux civili-

sations, de deux religions, ou plutôt de deux mondes, que l'on retrouve dans chaque monument. Pascal est le seul homme dans lequel ces deux génies et ces deux voix ne soient pas harmonieusement mariés et confondus. La scolastique se débat en lui contre le scepticisme, saint Thomas contre Descartes, le moyen-âge contre la renaissance. De là, le caractère poignant de sa philosophie; ce n'est pas un système, c'est un drame.

Ainsi, le siècle de Louis XIV tient aux origines et aux littératures des peuples modernes par la chevalerie, par la philosophie, par la religion, en un mot, par tous les liens de la pensée et de la tradition. Chez lui, les apparences seules sont païennes; l'ame est toute chrétienne.

Avez - vous jamais considéré, à Rome, de quelque colline éloignée, la coupole de Saint-Pierre? l'ordre d'architecture, le dôme romain, jusqu'à l'éclat des marbres, au luxe des colonnes, tout vous dit que vous avez devant les yeux un temple païen. Montez les

degrés qui mènent au seuil ; entre ouvrez les portes de bronze : vous découvrez d'abord , sous ce toit profane , la croix sur chaque autel , les aubes et les surplis des prêtres. Vous entendez les *litanies* et le *Dies iræ* retentir sous ces piliers corinthiens. Mais ce n'est point assez. Avancez encore de quelques pas dans l'enceinte. Sous le dôme enlevé au Panthéon , ce sanctuaire de l'idolâtrie grecque et latine , qui trouvez-vous debout en face de l'autel ? L'homme en qui se personnifie par excellence le génie du catholicisme et du moyen-âge , le pape ! Il en est ainsi du siècle de Louis XIV. Ne consultez que les dehors , tout est païen ; pénétrez dans son sein , sous la voûte d'Auguste , vous trouvez debout le génie de l'humanité moderne.

Ne serait-il pas étrange , en effet , que l'unité de la civilisation nouvelle eût paru dans la politique , dans l'industrie , dans la guerre même , c'est-à-dire partout , excepté dans l'art ! Au contraire , cette unité s'est montrée avec éclat , et pour ne plus disparaître , dès

b.

le milieu du moyen-âge. Vers le treizième siècle, les élémens plus ou moins opposés du génie des peuples s'étaient réunis et fondus dans un même type. Déjà une même architecture, la gothique, s'était formée depuis les confins de l'Andalousie jusqu'aux extrémités de la Suède. Dans la poésie, on vit la même tendance. Les poèmes chevaleresques, fondés partout sur les mêmes traditions, ont revêtu la même forme dans toute l'Europe. L'Italie, l'Allemagne, la France, l'Espagne, ne faisaient alors que se traduire l'une l'autre; en sorte qu'il y eut un moment où tous les peuples modernes eurent la même architecture et la même épopée. Ces deux types, partout les mêmes, étaient, pour ainsi dire, le fond d'une organisation partout semblable, laquelle a pu se prêter plus tard, suivant les temps et les lieux, à des diversités de goût, d'ornemens, de styles, qui n'ont affecté que la surface des arts. Ceci est vrai, surtout de l'architecture; car ses monumens sont, pour l'histoire de l'humanité, ce que les ossemens

fossiles sont pour l'histoire de la nature. C'est par eux que l'on peut, d'un regard, apprécier les analogies des époques, mesurer, constater les différences de l'organisation des peuples dont il ne reste aucun autre vestige. Les indices ordinaires, lois, usages, traditions, sont changeans ou incertains; ceux-là sont immuables comme le squelette même du passé. Les peuples qui ont la même architecture ne sont véritablement qu'une même société, de même que les animaux qui ont la même structure interne, ne sont, malgré les différences extérieures, qu'une même espèce ou une même famille. Il eût suffi de remarquer la parfaite conformité des temples de Rome et d'Athènes pour prononcer que ces deux villes, malgré tout ce qui les sépare, ne sont qu'une même cité. Sur le même principe, il eût suffi de voir la cathédrale du moyen-âge couvrir l'Europe de son type immuable pour affirmer que les peuples modernes, différens par l'apparence, appartiennent à la même unité sociale, laquelle

devait tôt ou tard se développer et reparaitre dans leurs systèmes politique et dans leurs œuvres d'art.

Ce qui a pu nous abuser à cet égard, c'est que l'on a porté dans l'art les mêmes passions que dans la religion, et qu'à l'exemple des sectes, les écoles modernes, oubliant les points qui les unissent, n'ont plus considéré que ceux qui les séparent. Plus je réfléchis à ce sujet, plus je me persuade que, si un ancien eût pu assister à nos débats, c'est la face opposée de la question qui l'eût surtout frappé. « Vous vous flattez vainement de nous ressembler, eût-il dit aux uns. Nous vous laissons votre gloire; gardez aussi vos fautes. Vous avez pris la peau du lion, non le cœur. » Aux autres il eût dit : « Vous ne reconnaissez plus vos sentimens, vos désirs, vos passions, parce qu'ils sont couverts de notre dépouille. Pour des gens qui ont l'ambition de la profondeur, ce leurre n'est guère supportable. Dans le fond, je vois bien, par exemple, que l'Iphigénie française et l'Iphi-

génie allemande sont sœurs ; mais ne vous figurez, ni les uns ni les autres, qu'elles soient filles de notre Agamemnon. Je ne doute pas non plus que Chimène, et l'amante de Roméo, et Pauline, et Desdémone, ne soient sorties de la même origine que celles auxquelles vous avez laissé les noms d'Andromaque, d'Hermione, de Junie ! Sous des masques divers, je trouve en chacune d'elles le même fond de langueurs inexprimables et de molles pensées que nos femmes n'ont jamais connu. Les différences de goût, de style, d'écoles, qui vous divisent, vous paraissent immenses ; tenez-vous assurés qu'elles sont bien superficielles, en comparaison de celles qui vous séparent de nous ; celles-ci tiennent à ce que les choses ont de plus intime ; celles-là, au contraire, s'effacent dans l'impression d'un même sentiment que je démêle au fond de toutes vos œuvres ; et je suppose que cette pensée, qui est, pour ainsi dire, la substance dont vous vous nourrissez tous, n'est autre chose que cette religion nouvelle et extraor-

dinaire que vous avez voulu autrefois nous imposer. Ne nous troublez donc plus de vos querelles dans cet heureux Élysée que votre Fénélon vous a si bien dépeint. Le Christ qui vous unit, nous sépare à jamais. »

Au fond, la guerre que l'on a instituée entre les écoles modernes n'est rien qu'une guerre civile. Racine, Molière et Shakspeare, Voltaire et Gœthe, Corneille et Calderon, sont frères. Qu'a-t-il servi de faire descendre dans le cirque ces invulnérables gladiateurs ? La barbarie anglaise, l'enflure espagnole, le clinquant italien, l'obscurité allemande, la frivolité française, ces commodes aphorismes, n'ont-ils pas été assez souvent opposés, heurtés, usés les uns contre les autres ? Long-temps ce fut là le résumé de toute la critique ; on ne se connaissait les uns les autres que par ces côtés. N'a-t-on pas vu assez clairement combien vaine, combien puérite est cette querelle ? Depuis que l'on bataille si tristement dans le vide, quelle est la renommée qu'aient renversée nos vaniteux

systèmes ? On doit être désormais convaincu que ces batailles de demi-dieux ne laissent point de morts. N'est-il pas temps de se décider à laisser vivre ces immortels ? Élevons, agrandissons nos théories pour les y tous admettre ; aussi bien, ils ne se rapetisseront pas eux-mêmes pour le plaisir d'y figurer.

Je ne remarque pas que les anciens, pour avoir eu deux époques, la grecque et la romaine, aient prétendu ruiner Homère par Virgile, ou Hérodote par Tite-Live, ou Théocrite par Lucrèce. Au contraire, ils ont pénétré, d'un regard, jusqu'au principe qui était commun à ces deux civilisations ; et, sur cette base, ils ont établi un vaste système de critique qui, embrassant toutes les formes de l'antiquité, n'avait besoin de la mutiler en aucune partie. Partout où ils ont trouvé le même polythéisme, ils ont reconnu le même art, et, de la ressemblance des dieux, ils ont conclu la parenté des peuples.

Quand aux modernes, c'est l'excès même de leur analogie qui les divise. Plus on se res-

semble dans le fond , plus on tient à se montrer unique et séparés dans l'apparence. Aussi ne serais-je point étonné que quelques esprits vinsent à penser que les écrivains du siècle de Louis XIV acquéraient, dans cet ostracisme où les laissait la critique , un prestige digne de regret. On trouvait doux d'avoir, en quelque sorte, à son foyer, ses génies familiers, avec lesquels on avait fini par être seuls d'intelligence. De cette privauté absolue on tirait pour soi une preuve infailible de supériorité. Mais c'est précisément cette solitude d'orgueil qui doit cesser. La place de ces hommes est au foyer, non d'un peuple, mais de l'humanité.

En effet, les siècles ne peuvent se passer de la vie de relation, non plus que les êtres réels. Ces fils de la durée ne sont véritablement qu'une même famille ; ils s'expliquent, ils s'exaltent réciproquement. Comme les heures, ils se tiennent enchaînés autour du trône du jour qui n'a point eu de levant et qui n'aura point de couchant. La lumière

des uns rejaillit sur celle des autres, et la gloire véritable ressemble ainsi au séjour de l'éternité. Tout y est paix, sérénité, harmonie, et c'est parce que nous habitons loin delà, que nous nous figurons la discorde entre les héros de l'intelligence qui y font leur demeure. Si nous les comprenions mieux, si nous pénétrions mieux jusqu'en leurs seins, nous verrions d'une vue certaine qu'il sont tous naturellement proches, amis et frères les uns des autres. Élevons donc dans notre pensée un vaste panthéon où seront admises toutes les formes du beau. Dominant les rivalités, les inimitiés, les antipathies des climats, des temps, des lieux, aspirons à l'esprit universellement un qui habite dans les œuvres inspirées de chaque peuple. Jusqu'ici le genre humain a été en guerre avec lui-même, et, dans ces régions suprêmes de la poésie où il semble que devrait régner l'éternelle paix, le conflit a été le plus obstiné. Par une illusion semblable, on a cru long-temps qu'il y a dans la nature autant de génies dif-

férens que de monts et de vallées. Pas un arbre, pas un fleuve, pas un rocher qui n'eût alors son démon particulier : tout était discordé, et l'harmonie n'était nulle part. Mais de l'idée de ces génies divers on s'est élevé à celle d'un même génie partout présent dans la nature ; et, de ce moment, le monde, faussement partagé, a semblé rentrer dans l'ordre et l'immuable paix. Ainsi, de chaque œuvre immortelle de l'humanité, on s'élèvera tôt ou tard à la pensée d'une même inspiration, d'une même vie, universellement présente et agissant dans cet autre univers que l'on nomme l'art ; et la même muse, je veux dire la même Providence, que l'on découvre dans les œuvres de la nature morte, se montrera dans les œuvres de la pensée. Si vous supposez, sous l'instinct de l'animal, le plan d'une intelligence une et souveraine, ne l'apercevrez-vous pas, à plus forte raison, dans cet autre instinct d'où sortent les prodiges de l'art humain ? Et le Dieu qui est présent dans le nid de la fourmi, dans l'alvéole de

l'abeille, dans la hutte du castor, serait-il absent de *Iliade*, ou des poèmes d'*Athalie* et de *Faust* ? C'est par là que la critique rentre dans la philosophie et dans la religion. Ce n'est peut-être pas la poétique de La Harpe ou de Blair ; mais assurément c'est celle d'Aristote, de Pascal et de Fénelon.

Dans la nuit de l'intelligence humaine, ces noms d'Homère et de Shakspeare, de Dante et de Corneille, de Voltaire et de Goethe, étoiles vivantes, empruntent leur lumière d'un même foyer. Les routes sont diverses pour tous. Mais qui jamais a songé à mettre la discorde entre l'étoile du nord et l'étoile du midi ? Le lion et le bélier, la licorne et le sagitaire, ne vivent-ils pas en paix dans le désert des cieux ?

Si le temps dans lequel nous vivons à quelque valeur, ce sera assurément parce qu'il achèvera de mettre pleinement en lumière cette unité du génie des modernes. Alors que la critique continuait de tout diviser, les œuvres plus intelligentes rapprochaient déjà les

instincts des peuples. Au grand banquet social, la même coupe servait à tous. Est-il un seul écrivain de notre temps qui n'ait, à sa manière, contribué à sceller cette alliance? Qui ne voit tout ce que Goëthe doit à Voltaire et Byron à Rousseau? M. de Chateaubriand n'offre-t-il pas le mélange de l'influence anglaise et de l'esprit français, des hardiesses d'Ossian et des traditions de Port-Royal? Madame de Staël ne tient-elle pas également de Genève et de Weimar? Walter Scott n'a-t-il pas commencé sa carrière d'enchantemens par la traduction d'une pièce de Goëthe? Si l'on décomposait le caractère de la plupart des contemporains, on trouverait de semblables alliances en chacun d'eux. Pour ne parler que des étrangers, qu'est-ce que le drame de Schiller, si ce n'est l'union passionnée du système de Shakspeare et de l'esprit de critique de Lessing? Qu'est-ce que la poésie de Tieck, si ce n'est un reflet de l'imagination espagnole versé dans l'ame et dans le style d'un trouvère saxon? N'est-il

pas évident que l'Allemagne est mêlée à l'Italie, dans Manzoni, à l'Orient dans Ruckert, à la France dans Heine, à l'Angleterre dans Shelley, Coleridge, Wordsworth au Danemark dans OEblenschlaeger, à la Pologne dans Mickiewitz? Les refrains de Béranger sont répétés dans le Caucase, et j'ai trouvé la métaphysique de Kant dans les roseaux de l'Eurotas. La discussion philosophique, religieuse, littéraire n'est plus, comme dans le dix-huitième siècle, renfermée dans le salon de madame de Tencin ou de madame du Defant. Elle s'agite en même temps entre Paris, Londres, Berlin, Pétersbourg et New-York. La parole vole d'un peuple à l'autre; chacun d'eux a une tâche particulière dont tous les autres ont conscience à la fois. A l'une des extrémités, les Américains domptent la nature physique et jusque-là indépendante. Peuples de pionniers, ils devancent le reste du monde au sein des forêts vierges; à l'autre bout de la chaîne, sur une terre fatiguée du poids des empires détruits, l'Orient se cher-

che lui-même , comme un monde perdu. Et ces deux extrêmes étant aussi séparés que la jeunesse et la vieillesse, et par là incapables de se comprendre l'un l'autre, sont unis entre eux par l'intermédiaire de l'Europe, naturellement souple, multiple, communicative, inquiète, pays de paroles, de science, de bruit; de sorte que, dans ce grand corps, il n'y a plus aujourd'hui une fibre qui puisse être ébranlée, sans que toutes les autres ne frémissent en même temps. La révolution française a fait éclater cette unité, l'industrie l'a développée, la poésie l'a consacrée. Qui peut calculer ce que la vue rapide de tous les climats, ainsi rapprochés et réunis en un seul, ce que l'échange instantané des formes, des traditions, et cette ame unique, dispensée au genre humain, comme un colosse, sont capables de produire encore d'effets, d'inventions, de types, même inconnus dans l'histoire? Aujourd'hui, si vous considérez un peuple en particulier, vous ne trouvez que fragmens, ébauches, discordances, et le sens

et l'intention de ce peuple même vous échappent. Au contraire, si vous envisagez l'ensemble, tout a un sens, une vie, une grandeur évidente. Cet état de choses est tout le contraire de ce que l'on voyait dans l'antiquité. Hors des murs de la cité étaient la barbarie et la mort. De nos jours, moins intense au sein de chaque peuple, la vie se dilate au dehors; la barbarie n'est plus nulle part, la cité est partout.

Cette alliance venant à se resserrer, la seule barrière qui bientôt continuera de diviser profondément les peuples sera la langue. Mais le jour où cette barrière s'effacerait, la diversité, nécessaire à l'unité pour former une organisation, ayant disparu, on toucherait au chaos. Aussi doit-on reconnaître un instinct vraiment social dans les efforts faits récemment pour contenir chaque langue dans son génie indigène et dans les tours qui lui sont propres. Plus les esprits s'associent, plus il est nécessaire d'assujétir chaque idiome à la tradition. De là l'utilité du parti

c

classique en France, du purisme en Italie, de la teutomanie en Allemagne. Seulement, au lieu de marquer une réaction contre l'alliance intime des idées, ces tendances ne font au contraire que la confirmer. Le problème que chaque peuple a aujourd'hui à résoudre est d'exprimer la pensée de tous, sans sortir de lui-même, question déjà résolue par le fait. L'antiquité n'a pas étouffé la vie propre dans le siècle de Louis XIV; travaillons pour que l'humanité ne l'étouffe pas davantage dans le sein de chaque peuple en particulier.

Comment, au reste, un état si nouveau pour le monde n'éveillerait-il pas de vastes espérances? On croirait qu'au spectacle de ces lents préparatifs de la Providence, une immense attente va s'emparer des esprits, et que voyant, par degrés, le plan et la perspective, de l'avenir se produire devant nous, nul ne devrait, quoique la scène soit encore vide, rester de sang-froid à ces images. Au lieu de cela, ce ne sont que mécomptes,

plaintes, marques d'affaissement; il semble qu'il n'y ait plus ni jeunesse, ni amour, ni printemps, ni soleil, et qu'un éternel hiver ait glacé tous les cœurs. Pourquoi ces signes de vieillesse au milieu du rajeunissement? Pourquoi ces marques de mort au sein de la vie? Il y en a plusieurs raisons, sans compter que le spectacle dont je viens de parler, ne se montrant encore qu'aux yeux de l'intelligence, n'affecte les contemporains que d'une manière détournée et par reflexion. Les principales de ces causes sont chez les uns le déclin de la personnalité des peuples, chez les autres le partage des esprits qui suit les révolutions, chez presque tous l'infatuation même du siècle, laquelle conduit à en médire.

Premièrement, il est certain que les passions nationales, venant à décroître ou à changer d'objet, laissent dans les cœurs un vide qu'il est facile de prendre pour un indice de mort. Les vieilles haines qui faisaient l'occupation et la nourriture d'un grand

c.

nombre, s'éteignent par degrés. On ne met plus son ambition ni son honneur aux mêmes conquêtes. Des noms nouveaux sont donnés à des choses anciennes qu'ils transforment en effet. La société s'étend; elle semble se briser, car, dans ces changemens, il y a, comme dans toutes les crises, une évidente soustraction de force. On voit ce que l'on perd, et non ce que l'on acquiert en échange.

En second lieu, le lien politique ayant été quelque temps rompu, la division qui s'est faite dans le cœur de l'état influe sur le jugement que l'on porte des objets environnans. Sous le fléau de Dieu, l'ame des peuples s'est partagée. Dans la violence des luttes sociales, l'unité s'est scindée en trois portions dont chacune ne considère plus que la face des choses qui lui est opposée. L'aristocratie regarde le passé, la bourgeoisie le présent, la démocratie l'avenir. Absorbée dans un seul sentiment, regret, possession, espérance, chacune de ces trois conditions ne voit qu'une partie de ce qui est visible, n'écoute

qu'une partie de ce qui se dit, ne comprend qu'une partie de ce qui arrive, en un mot, n'admet, ne compte, ne perçoit qu'une partie du temps. Il en résulte qu'avec des organes ainsi divisés, l'état a, pour ainsi dire, perdu la conscience de sa durée, et que la pensée publique, comme un miroir brisé, ne réfléchit que des fragmens d'objets, et non plus une totalité; d'où il suit encore que presque partout l'image du désaccord est substituée à la figure véritable des choses. Le spectateur partagé devient à lui-même son propre spectacle.

Il en est chez lesquels tout se passe plus simplement. Ceux-là prennent leur misère particulière pour l'indice de la misère du monde. On rencontre partout ces prophètes de mort, mais nulle part aussi nombreux qu'en France. Ils ont vu des signes funestes qui marquent les funérailles prochaines de la société. L'un a cessé d'être le premier dans le pays, et le timon de l'état lui a échappé par une méprise de la Providence.

L'autre a vu tomber ou ses vers ou sa prose, ou son système, ou le dieu qu'il venait d'inventer. Ne sont-ce pas là des signes plus manifestes que les éclats dispersés du vase de Jérémie?

Enfin, il en est qui, infatués du savoir de leur époque, le retournent contre elle. Quel poésie est désormais possible, disent-ils. Quel art? quelle invention? quel tableau? quelle statue? quel hymne? quel accord? Où reste-t-il une place pour un rêve? Nous avons tout calculé, mesuré, pesé. Ne connaissons-nous pas la distance de notre seuil à l'étoile Sirius? Dans cette immensité toute remplie de nous-mêmes, quel refuge reste à la muse? D'ailleurs où est le besoin d'une Égérie? nous savons tout; notre science nous obsède et nous rassasie. — Cela dit, si vous leur demandez dans quelle sorte de société ils vivent, ce que cette société sera demain, ce que vont devenir les relations les plus simples, celles du maître et de l'ouvrier, du roi et du sujet, du père et de l'enfant, ils

avouent qu'ils l'ignorent absolument. C'est bien pis si vous les interrogez sur l'espèce de dieu qu'ils adorent, sur leur ame qui converse avec la vôtre, sur ce qu'ils espèrent, sur ce qu'ils redoutent au-delà de la mort : ils reconnaissent qu'à la vérité leurs pères avaient là-dessus un fonds de connaissances déterminées, mais que pour eux ils ne savent plus rien de tout cela, et n'en veulent rien savoir ; et plus cette ignorance les touche de près, plus ils s'y précipitent ; et plus elle est menaçante, plus ils s'y ensevelissent les yeux fermés ; en sorte que c'est même cet excès d'ignorance qu'ils appellent leur science. Le genre humain a fait comme l'astronome de la fable : au moment où il régénait les cieux, il est tombé par mégarde dans un puits ouvert sous ses pas. Quelle main divine viendra l'en retirer ?

Faisons tant qu'il nous plaira les importans et les capables. L'inconnu nous enveloppe et nous serre de plus près que jamais ! Ne craignons pas qu'il nous manque. Notre science.

accroît notre ignorance; et l'univers n'est pas aujourd'hui moins mystérieux qu'au temps d'Homère. Je vois bien que nous sommes embarqués sur une mer infinie; quand nous croyons toucher le bout de l'horizon, voilà un autre horizon qui se lève, et le port n'apparaît nulle part.

Qui ne sent que le merveilleux et l'inconnu ne sont pas seulement dans la nature, mais qu'ils sont surtout en nous-mêmes? Aujourd'hui c'est dans nos âmes, et non plus dans les grottes de Crète, ni dans les forêts des druides, qu'habitent les divinités mystérieuses. Ceux qui évoquent ces immortelles s'appellent Descartes, Pascal, Shakspeare, Leibnitz; voilà les grands-prêtres qui habitent les lieux solitaires et qui écoutent les pas du dieu dans l'enceinte sacrée.

Combien, en outre, ce siècle qui s'attribue complaisamment un génie si exact, est-il moins rassis qu'il se figure l'être! Parce qu'il s'est débarrassé, pour un moment, du dieu antique, il se croit à jamais émancipé de

l'infini et de ses leurrés éternels. Mais, déjà, de combien d'idoles n'a-t-il pas repris le joug ? Où l'imagination ne l'a-t-elle pas conduit sitôt qu'elle a voulu ? Est-ce l'exacte mesure des choses, est-ce la seule pondération des forces matérielles qui l'ont mené hier à Arcole, aux Pyramides, à Moscou, à Waterloo ? Napoléon, la philosophie allemande, le catholicisme tantôt abattu, tantôt relevé, de nos jours le saint-simonisme, le fouriérisme, tant d'autres sectes que j'ignore, sont-ce là les preuves de cet esprit à jamais revenu de toutes les illusions de la gloire ou de l'espérance ?

Depuis que l'homme s'est partout substitué à Dieu, on remarque qu'il est devenu triste et incommode à lui-même. Dans le vrai, ce gouvernement de l'univers l'embarrasse et l'inquiète. Il n'était pas né pour cette administration de la nature. Sur ce trône si magnifique, ses pensées se brouillent l'une l'autre ; son humeur s'est aigrie. Plus de vers, plus de chants ; il médite de lui-même. Il n'a

pris des dieux que le regard sourcilleux , la pesante enclume et le trident ; il leur a abandonné l'ambroisie et les sommes nonchalans. Je conseille à ce sublime parvenu de laisser là son empire usurpé et de rentrer dans sa première condition.

En effet, rassasiés d'eux-mêmes , ils disent que tout est fini , et nous sentons bien au contraire que tout commence. A les croire , la terre serait subitement embarrassée et arrêtée dans son orbite, et nous sentons bien qu'elle se meut sous nos pieds. Tant de découvertes nouvelles dans la matière, de puissances inconnues, qui, chaque jour, s'ajoutent aux forces de l'homme , changent presque incontinent, sous nos yeux, la figure des choses. Il semble qu'aujourd'hui la matière, plus intelligente que l'esprit, fermente pour enfanter un nouveau monde. On dirait que la face de l'abîme va être découverte, que le voile de la vieille Isis se détache de son front , et qu'à chaque moment nous touchons à la révélation d'un grand secret. Cette situation a

plus d'analogie qu'il ne paraît avec celle du monde au moment de l'invention de l'imprimerie, et des premiers usages de la poudre à canon et de la boussole. Aujourd'hui comme alors, l'humanité joue avec des forces terribles qu'elle vient de découvrir; elle se sent emportée vers un avenir inconnu par des puissances qu'elle ne mesure pas, qu'elle ne régit pas, qu'elle ne connaît pas. Opprimée par ses propres inventions, elle se prosterne devant elles, et ce qui, plus tard, doit la rehausser ne sert d'abord qu'à son abaissement : Pygmalion adore encore une fois l'ouvrage de ses mains.

On se persuade, en France, que les philosophes idéalistes doivent être les adversaires de ces sortes de révolutions, parce qu'on suppose leurs chimères détruites par les développemens extrêmes du monde industriel. Or, c'est là une pensée qu'il faut combattre partout où elle se montre; car ceux que vous appelez poètes, apparemment pour vous dispenser de les traiter en hommes raisonna-

bles, hâteraient volontiers ces révolutions de l'industrie par lesquelles doit justement éclater cette unité du monde civil qu'ils poursuivent sur d'autres voies, et qui est le sujet de tout ce qui précède. Abrégez les distances; abolissez, si vous le voulez, le temps et l'espace; vous ne pouvez leur rendre un plus grand service. S'ils ont un reproche à vous faire, c'est d'avancer trop peu votre œuvre. Que de lieux perdus pour l'intelligence! que d'espaces qui, n'appartenant plus à la nature, ne sont pas encore possédés et embellis par l'homme! Que de désirs enchaînés, que de bons vouloirs détruits, que d'inspirations étouffées par les obstacles des choses! que de lenteurs pour arriver au bout de l'horizon, et que la pensée a de peine à se traîner sur ce globe! Ah! loin de vous retenir, l'âme bien plutôt vous crie sur son char, comme dans la fable du paysan embourbé :

Prends ton pic et me romps ce rai!lou qui me nuit !

c'est-à-dire : « Ouvre ce mont qui m'em-

barrasse, resserre ce fleuve qui m'arrête, comble ce vallon qui me retarde d'une heure dans ma course infinie ! » Ou, ce qui est encore plus clair : « Dompte par tes œuvres le monde physique, pour le plier aux volontés du monde moral. »

Car tous les changemens que vous produisez dans l'un en entraînent de semblables dans l'autre, et vous ne pouvez susciter par votre industrie un résultat nouveau qui ne provoque à son tour, quelque part, une pensée nouvelle. Les idées appellent les faits, comme les faits appellent les idées ; d'où il suit que, lorsque vous croyez ne travailler que pour les corps, vous travaillez en réalité pour les esprits. Courbés sur votre œuvre de chaque jour, vous n'en détournez plus vos regards ; et, dans une sorte de joie ténébreuse, vous dites : « Dieu merci ! l'ame est vaincue. [Mais c'est elle qui triomphe de ce que vous croyez sa défaite, et qui se nourrit de vos sueurs. La spiritualité du moyen-âge ayant cessé, vous croyez déjà toucher à l'avé-

nement de la sensualité promise. Cependant ce beau règne tant prophétisé n'est pas encore venu; et, loin de nous laisser déconcerter par cette victoire apparente de la matière, nous y voyons au contraire la victoire assurée de l'esprit. Aussi bien, le siècle a beau s'évertuer à équarrir le bois, à scier la pierre, à fouiller le sol, ces occupations ne le posséderont jamais tout entier. Quel qu'il soit, l'homme sur la terre ressemblera toujours à Robinson dans son île déserte : tout ce qu'il fait de ses mains aboutit à se creuser un canot pour en sortir.


Charolles, juillet 1838.

ALLEMAGNE.

ALLEMAGNE.

I.

SYSTÈME POLITIQUE.



IL est un pays qui nous a toujours trompés dans nos jugemens. Toujours nous l'avons cherché à un demi-siècle de distance de la place où il était réellement, tant son génie est peu conforme au nôtre, et nous donne peu de prise pour le saisir. Son mouvement sourd et tout intérieur se dérobe incessamment à nous, et ne se laisse apercevoir que long-temps après qu'il est fini. Je

parle du mouvement des nations germaniques. Pendant un demi-siècle, nous les avons cru occupées à imiter la France, et courbées sous notre discipline, quand déjà elles avaient fondé une réforme philosophique qui devait plus tard nous envahir et saper nos propres traditions. Aujourd'hui, il se passe quelque chose de semblable. Si nous nous représentons l'Allemagne, c'est encore l'Allemagne telle que la dépeignait madame de Staël, un pays d'extase, un rêve continu, une science qui se cherche toujours, un enivrement de théorie, tout le génie d'un peuple noyé dans l'infini, voilà pour les classes éclairées; puis des sympathies romanesques, un enthousiasme toujours prêt, un don-quichotisme cosmopolite, voilà pour les générations nouvelles; puis l'abnégation du piétisme, le renoncement à l'influence sociale, la satisfaction d'un bien-être mystique, le travail des sectes religieuses, du bonheur et des fêtes à vil prix, une vie de patriarche, des destinées qui coulent sans bruit, comme les flots du Rhin et du Danube; mais point de centre nulle part, point de lien, point de désir, point d'esprit public, point de force

nationale, voilà pour le fond du pays. Par malheur, tout cela est changé.

Comme la révolution française a mis en pratique les théories du dix-huitième siècle, de même les nations germaniques tendent à réaliser les principes abstraits qu'elles ont mis près de cinquante ans à établir chez elles. La réaction qui éclate aujourd'hui en Allemagne contre la philosophie, ne vient pas de la haine des principes en eux-mêmes, mais de l'espèce d'effroi que l'on y a de retomber sous l'attrait de la vie contemplative. Je connais une foule d'hommes auxquels le souvenir de telle théorie métaphysique inspire la même épouvante que chez nous le fantôme de 93 à ceux qui ont failli succomber sous la hache de cette époque. Les idées de tous genres ont été répandues avec une telle profusion, qu'elles débordent maintenant d'elles-mêmes. Les esprits en ont été si long-temps enivrés, qu'elles les rebutent désormais, et n'ont plus ni saveur ni valeur. Dans une vie de repos, le souvenir de l'invasion de 1814, et la joie de s'être une fois mêlé au mouvement du monde, ne se sont point encore calmés; au contraire, ils ont

créé l'amour et le goût de l'action politique autant qu'ils ont éveillé chez nous l'esprit de conciliation et le goût du repos. La grandeur des événemens contemporains cause une certaine impatience de n'y pas prendre plus de part. Les luttes religieuses qui, il y a peu d'années, sillonnaient encore ce pays et l'ébranlaient à la surface, se taisent devant le cri des intérêts actuels. L'enthousiasme du commencement de ce siècle, tant de fois trompé et flétri, s'est converti en fiel, et l'Allemagne a retrouvé le sarcasme de Luther, pour railler ses propres rêves et sa candeur passée. Hospitalière, qui en doute ? facile à contenter dans ses relations privées, c'est ce qu'elle sera toujours ; mais pour l'exaltation naïve, l'ancienne foi, l'abnégation, le recueillement, l'insouciance politique, vous arrivez trop tard. Les faits l'ont trop rudement meurtrie dans ses chimères, et il ne lui en reste plus, à vrai dire, qu'une amertume sans bornes.

Ces considérations, qui s'étendent à toute l'Allemagne, sont surtout vraies de la Prusse. C'est là que l'ancienne impartialité et le cosmopolitisme politique ont fait place à une natio-

nalité irritable et colère, et que l'empressement a été grand à se défaire de l'admiration que la révolution de 1830 avait reconquise à la France. C'est là que le parti démagogique a fait d'abord sa paix avec le pouvoir. En effet, ce gouvernement donne aujourd'hui à l'Allemagne ce dont elle est le plus avide, l'action, la vie réelle, l'initiative sociale. Il satisfait outre mesure son engouement subit pour la puissance et la force matérielle; elle lui sait gré de montrer que, sous ce nuage idéal où on se l'était toujours figurée, elle sait au besoin forger comme un autre des armes et des trophées de bronze (1). Au premier aspect, on s'étonne que le seul gouvernement populaire, au-delà du Rhin, soit presque le seul despotique dans sa forme; mais ce despotisme est intelligent, remuant, entreprenant; il ne lui manque qu'un homme qui regarde et connaisse son étoile en plein jour; il vit de science autant qu'un autre d'ignorance. Entre le peuple et lui, il y a une intelligence secrète

(1) Le monument de Waterloo, à Berlin, est en effet de bronze.

pour ajourner la liberté, et pour accroître en commun la fortune de Frédéric. Dans le reste de l'Allemagne, ce despotisme est plus menaçant que celui de l'Autriche; car il n'est pas seulement dans le gouvernement, il est dans le pays, il est dans le peuple, dans les mœurs et le ton parvenu de l'esprit national; d'ailleurs, il ne veut pas seulement ménager le passé comme on le fait sur les bords du Danube. L'Autriche peut se contenter de l'immobilité. Depuis la réforme, en restant catholique, elle s'est détachée de l'alliance des nations germaniques; elle s'est fait une destinée particulière, et ne cherche fortune qu'au loin. Dans le mouvement d'idées qui vient de réveiller le nord, elle est restée encore une fois impassible. Les luttes philosophiques ont de nouveau dévoré le sol autour d'elle; elle ne s'en est pas plus émue qu'elle ne fit autrefois à la nouvelle des thèses du docteur de Wittemberg. Au milieu de ces innovations, tranquillement et machinalement elle a continué, comme une louve du Danube, de creuser son terrier du côté de l'Italie et de la Slavonie, sans s'arrêter ni se lasser jamais. Dans tous les cas, ce qui la rend

commode à ses voisins , c'est que sa foi parfaite dans les conversions obtenues par la force , la préserve de toute ardeur de prosélytisme moral , et l'empêche de faire aucun effort pour gagner les intelligences. Au contraire , le despotisme prussien ne perd pas des yeux les destinées des nations germaniques ; c'est sur elles qu'il veut peser sciemment ; il faut qu'il les envahisse par l'intelligence , et puis plus tard par la force , s'il le peut. Autant on aime le silence à Vienne , autant lui a besoin de fracas ; il veut faire du bruit et il en fait , car il a des idées , des systèmes , une philosophie , une science et des sectes qui lui sont propres ; il réunit , on ne peut le nier , ce qu'il y a au monde de plus pratique et de plus idéal , et prouve à merveille que le soin des intérêts les plus matériels peut trouver des accommodemens avec cet éclat de théorie et cette préoccupation de l'infini , dont ce pays , pour son honneur , ne se dépouillera jamais. Outre cela , un avantage incontestable , et qui rachète mille défauts , c'est qu'il a le privilège de tenir dans sa main l'humiliation de la France , et de lui rendre le long affront du traité de Westphalie !

Car il est loin de croire que des frontières reconquises ne soient que des champs ajoutés à des champs; il sait très bien qu'une cause entière germe ou se flétrit avec l'herbe de ce sol; que l'initiative, dans la société européenne, n'appartient pas exclusivement à une terre, tant que l'on peut encore y compter un à un les pas de l'étranger, et que c'est lui qui a brisé à Waterloo l'aile de la fortune de la France.

Ce despotisme à double tête de l'Autriche et de la Prusse serre au nord et au midi les états constitutionnels du reste de l'Allemagne. Pour eux, dès leur naissance, après la restauration, ils ont servi à montrer un des phénomènes les plus étranges du monde civil. Le principe de la civilisation moderne venait d'être vaincu en France; il s'y était rétracté et y avait crié merci. Qui n'eût pensé que les vainqueurs allaient s'en emparer? Ils l'essayèrent en effet; mais il se trouva pour eux une impossibilité merveilleuse, une impuissance magique à tirer un profit moral de leur victoire. La force hérita de la force; mais de la ruine du principe les peuples étrangers ne purent tirer pour

eux aucun résultat qui ne s'évanouit entre leurs mains. Ce fut, à vrai dire, une chose inouïe que cette incapacité à hériter de la fortune d'un pays dont on était les maîtres, et qui montrait bien que l'idée de l'avenir restait pour quelque temps encore cachée et inaliénable sous sa misère et sous sa ruine. Pendant quinze ans, la place de la France reste vide; pendant quinze ans, la couronne de la civilisation moderne traîne avec elle dans la boue. Tout le monde peut la ramasser et la prendre à sa guise; il ne faut pour cela que se baisser : qui en empêche ? Et après cet interrègne, il se trouve que, tant que la France a manqué au monde politique, ses maîtres n'y ont pu avancer d'un pas, et que, pour qu'ils cessent d'être la dupe de leur victoire, il lui faut elle-même abolir leur triomphe et effacer sa défaite.

En effet, pendant toute la restauration, jamais ne se démentit la résignation de l'Allemagne à la perte de ses espérances. Les constitutions promises furent ajournées; mais la foule n'alla pas frapper souvent à la porte des princes pour les leur rappeler. Le mécanisme régulier du régime

constitutionnel ne parlait pas assez vivement aux imaginations exaltées de 1819, pour qu'il leur laissât de longs regrets. Dans les universités si ardentes à la surface, si paisibles au fond, on ne dissimulait pas la peur que l'on avait de perdre ses privilèges héréditaires dans l'égalité commune, et les esprits les plus élevés craignaient de voir s'évanouir cette vie de livre et de science, cette solitude de poésie et de religion dans le bruit qu'allaient faire tant d'hommes et d'événemens vulgaires prêts à surgir du sein de la vie politique. C'est ainsi que j'ai entendu des hommes d'une rare indépendance d'esprit s'élever contre la liberté de la presse, non point par les raisons banales que nous connaissons, mais au nom de la dignité de la science et de l'art, menacés de perdre le premier rang dans l'intérêt et l'attention du pays. Ils aimaient et cultivaient de loin le mouvement des progrès politiques en France, à condition, toutefois, qu'il ne s'approchât pas trop, qu'il restât à jamais dans un éloignement respectueux, et qu'il fût comme le bruit de l'histoire passée, dont le présent profite sans en courir les risques. A cela se joignait,

dans les esprits passionnés, une répugnance secrète à se replacer si tôt sous l'imitation de la France. Ceux-là, sans l'avouer, repoussaient la publicité des tribunaux, l'institution du jury, comme ils auraient repoussé l'unité classique de nos vieilles tragédies, et leur patriotisme ombrageux mettait sa fierté à rejeter tous les dons du vaincu. Enfin, une chose digne de remarque, c'est que la vie constitutionnelle et l'influence de la révolution française ne se sont développées dans les nations germaniques, ni chez les peuples tout protestans, ni chez les peuples tout catholiques; elles se sont répandues à leur centre, en Bavière, Wurtemberg, Hesse, Bade, dans les états moitié protestans, moitié catholiques, parce que la réforme ne s'étant faite là qu'à demi, ils ont été plus impatiens que les autres de l'achever d'un autre côté, et de regagner par la constitution politique ce qu'ils n'avaient pas obtenu par la constitution religieuse. D'ailleurs, si depuis quinze ans, la liberté constitutionnelle n'a pas fait plus de progrès en Allemagne, c'est qu'elle n'est pas en première ligne dans les besoins du pays. Ces libertés locales, çà et là

étranglées entre les poteaux de quelque souveraineté ducale, s'agitent toutes dans un cercle vicieux. Elles ne peuvent logiquement exister et se développer qu'à la condition d'avoir pour fondement l'unité politique de l'Allemagne. Oui, l'unité, voilà la pensée profonde, continue, nécessaire, qui travaille ce pays et le pénètre en tous sens. Religion, droit, commerce, liberté, despotisme, tout ce qui vit de ce côté du Rhin (1), pousse à sa manière à ce dénoûment. Au seizième siècle, l'Allemagne avait acheté la réforme au prix de son unité. Cet état, jusque-là si homogène, cet empire du moyen-âge qui, dans sa forme indivisible, représentait si bien le type d'un état catholique, vola en éclats, se divisa en même temps que la foi dans la conscience nationale. Chaque province voulut revendiquer son indépendance politique, comme chaque conscience s'était mise à relever de son autorité privée; et la grande unité du corps germanique se décomposa dans cette sorte d'anar-

(1) Ceci a été écrit en Allemagne; ce qui suit l'a été en France.

chie régulière et féconde qui est le principe et la vie du dogme protestant. Depuis que la tunique de l'empire a été ainsi déchirée et partagée, deux choses ont servi à rapprocher ses parties et à rendre à l'état la conscience de lui-même. La première est le mouvement philosophique et littéraire de l'Allemagne; d'une part, ce mouvement fut tellement intime à l'Allemagne, elle mit une telle opiniâtreté à se soustraire à toute influence étrangère, qu'aucune littérature ne donne mieux, en effet, dans un instant déterminé, l'impression et presque le souvenir de toute la vie d'un peuple et d'une race d'hommes; ce fut une littérature de réaction. D'un autre côté, dans le manque absolu d'institutions, les lettres en servirent. Il y eût là pour l'art quelques années éternellement regrettables, où il fut véritablement ce qu'il avait été chez les Grecs, une force sociale, un lien politique, un pouvoir dans l'état. On n'avait ni les mêmes lois, ni le même pays. On obéissait à des princes différens, à des passions différentes. On ne se rencontrait guère dans la vie publique que sur les champs de bataille et dans des rangs opposés; mais tous on

se sentait unis et inséparables dans un poëme de Goethe, dans un drame de Schiller, dans une improvisation de Fichte. Cette dictature de l'art était toujours prête à intervenir dans les déchiremens politiques; pendant près d'un demi-siècle, elle fit le lien de l'état; et c'est la gloire de l'Allemagne dans les temps modernes, qu'en l'absence de toute loi organique, à deux siècles de distance de tout ce qui l'entourait, elle se soit maintenue l'égale des autres peuples par le seul effort de sa pensée.

Après le génie des lettres, Napoléon est le second pouvoir qui acheva de rallier l'Allemagne. Le lien que la poésie et la philosophie avaient préparé au fond des âmes, il l'a cimenté à sa manière, par le sang et l'action au grand jour de l'histoire. C'est une chose sans exemple dans aucun peuple, que ce développement extrême et ces fêtes du génie national qui se rencontrent avec le deuil de l'occupation étrangère. Sans doute voilà ce qui donne à cette époque ce caractère d'exaltation, de profondeur enthousiaste et de fanatisme poétique qui n'appartient qu'à elle. J'ai peine encore à me représenter l'Allemagne

de ce temps-là , si croyante et si jeune , ce pays de pieux dithyrambes , d'inspiration candide , surpris au plus beau moment de sa vie morale par le bruit des pas de l'empereur. Quel réveil ! et après quelles chimères ! L'inspiration était alors si forte , qu'elle ne fut point arrêtée par la conquête. Cette fois , l'herbe des champs ne se flétrit pas sous la corne du cheval d'Attila , et le génie national continua tranquillement son œuvre sous le joug de six cent mille ennemis. Figurez-vous ces populations divisées depuis des siècles , et rassemblées en sursaut par un malheur commun , les passions de tant de lieux différens , les souvenirs , les inimitiés , les rivalités locales , liées en faisceau pour être brisées d'un coup. Figurez - vous ensuite ces souverainetés éparses , long-temps foulées aux pieds , et qui se mettent à se soulever sur leur base , à la hauteur de leur ennemi , puis à se concentrer autour d'une même idée , d'une idée de patrie , comme les bas - reliefs autour de l'axe d'une colonne triomphale ; et voilà une race entière reconstruite dans son génie et redressée dans l'histoire. Les peuples s'élèvent ordinairement

au vif sentiment qui fait la nationalité, sous l'influence d'un grand homme sorti de leur sein, et qui leur représente leurs qualités particulières; l'Allemagne ne s'est révélée à elle-même que par son opposition au système et à l'homme de la France. Chose triste à dire! avec son laisser-aller, avec ses vertus vagues et exubérantes, avec son génie qui déborde au hasard, avec son cosmopolitisme errant, avec son terre à terre et sa pensée éparse, il fallait à l'Allemagne la main de Napoléon pour la presser, pour la froisser, pour la refouler dans ses foyers, pour lui apprendre à se circonscrire à la fin dans une nationalité organique et vivante. Remarquez que ce monde de la réformation du seizième siècle a toujours été se déliant, se morcelant de plus en plus, jusqu'à ce qu'il se soit rencontré tête baissée avec la révolution française; il s'est rallié et il a pris une forme dans le choc. Incertaine et poétique, marchant toujours à l'aventure dans un cercle enchanté, l'Allemagne n'est venue à se connaître et à sortir de son sommeil, pour ouvrir les yeux au monde réel, que depuis qu'elle s'est heurtée contre le poitrail du cheval de l'empereur. Alors

elle a commencé à comprendre ce qu'elle pouvait valoir ; et parce qu'elle n'a su qui elle était qu'en se mesurant avec lui et sur lui, elle se met aujourd'hui à exhausser son ennemi mort, autant qu'elle le rabaissait vivant, et à profiter pour son compte de toute la grandeur qu'elle lui découvre dans sa ruine. Ajoutez qu'elle le remercie tout haut de lui avoir appris à elle, candide et arriérée qu'elle était, à entrer dans les calculs et le savoir-faire du dix-neuvième siècle. Admiration étrange, mêlée d'autant d'amour que de haine, systématique et naïve, et qui peint à merveille ce peuple tout entier : sa conscience, sa foi dans l'ordre de l'histoire, ses scrupules à en médire, profond et voulant l'être, se passionnant de reconnaissance pour l'événement qui devait le tuer, et ne pouvant s'accoutumer à ne pas porter aux nues celui qui, en pensant l'écraser, lui a, contre son gré, donné la vie.

La révolution de 1830 a prêté à l'unité allemande le dernier appui qui lui était nécessaire. Dans leur forme gauche et entravée, avec leurs prétentions cachées, les états constitutionnels, depuis l'élan qu'ils ont reçu, ne s'arrêteront

plus avant le renversement du système entier du moyen-âge. Le bruit qu'ils font se perd, il est vrai, en Europe, dans le retentissement du dehors. Mais chez eux, laissez faire ce tumulte inattendu, laissez faire ces passions scrupuleuses, cette œuvre lente et patiente; quand chacun d'eux aura sapé, chez lui, en conscience, à petit bruit, sa petite monarchie, vous verrez comment ces souverainetés éphémères s'écrouleront paisiblement dans le sein d'une volonté constitutionnelle et nationale. Le principe monarchique, qui semble si fort en Allemagne, y a souffert, au contraire, une atteinte profonde. Divisé, morcelé, tiré au sort, comme le pays lui-même, depuis le seizième siècle, chacun a emporté avec soi une partie de ses reliques. Dans ce grand deuil, l'un porte le manteau, l'autre l'épée, l'autre la couronne de la royauté; car la réforme a mis la majesté impériale au pillage, et Luther a dispensé l'Allemagne d'avoir à son tour son Mirabeau; il l'a dispensée d'avoir sa convention; il a remplacé pour elle la terreur et Robespierre. Qu'elle l'honore donc de toutes ses forces, son docteur, et qu'elle n'oublie pas de

sonner toutes les cloches pour son jour de fête ! car il lui a fait traverser, sans qu'elle s'en doute, il y a trois siècles, son 10 août, son ruisseau de sang sur la Grève, et sa bataille d'Arcole. Traditions, monarchie, aristocratie, il a tout miné sous le sol, il a tout blessé au cœur. Désormais, il ne faut plus que le travail pacifique de quelques états, pour enterrer ses morts. On parle d'un roi resté debout dans sa tombe après deux cents ans. Rien n'était plus merveilleux, ni plus respectable que ce prince ainsi fait. Par malheur, le souffle d'un enfant le réduisit à rien. Le système de l'Allemagne ressemble à ce roi dans son caveau.

L'opposition des états constitutionnels met ainsi toute sa force à fonder chez elle des institutions uniformes. En apparence, elle s'appuie sur la France. Mais, dans cette sympathie, il y a mille arrière-pensées parmi lesquelles le besoin de former une ligue nationale est toujours la première. Irritables, parce qu'ils sont humiliés, harcelés, mutilés, c'est dans ces états qu'il faut voir comment l'esprit allemand, si propre aux combinaisons larges et cosmopolites, s'en

va misérablement, la tête branlante, se briser à chaque pas entre les deux murailles qui bordent son chemin. Véritablement on peut chercher long-temps, et ne trouver nulle part une plus misérable condition. La contradiction est devenue aujourd'hui trop flagrante pour pouvoir durer entre la grandeur des conceptions allemandes et la misère des états auxquels elles s'appliquent. L'ambition politique, éveillée par 1814, étouffée à l'étroit dans ses duchés. Je pourrais nommer les plus beaux génies de l'Allemagne à qui le sol manque sous les pas, et qui tombent à cette heure, épuisés et désespérés, sur la borne de quelque principauté, faute d'un peu d'espace pour s'y mouvoir à l'aise. Depuis que les constitutions ont fait des citoyens, il ne manque plus qu'un pays pour y vivre; et la forme illusoire de la diète germanique, assiégée par les princes et par les peuples, tend à s'absorber un matin, sans bruit, dans une représentation constitutionnelle de toutes les souverainetés locales. Le moment viendra où cette réforme sera aussi imminente que la réforme du parlement d'Angleterre; car elle n'est pas

seulement une des nécessités politiques de l'Allemagne ; les destinées du protestantisme l'entraînent aussi avec elles. Après avoir épuisé le cercle de ses discordes intérieures, le protestantisme, ébranlé et partagé, se rallie à son tour. Le luthéranisme et le calvinisme, après trois siècles, se réconcilient et se confondent dans le danger commun. Non - seulement les confessions ennemies se rapprochent, mais le protestantisme, pour mieux ramener au cœur sa vie trop divisée, se fait aujourd'hui des constitutions locales. Il aspire à les confondre dans un synode unique ; et l'Allemagne moderne, fondée tout entière sur le génie de la réformation, ne fera qu'obéir dans le changement du corps politique aux nouvelles vicissitudes de son histoire religieuse.

De la religion descendons aux intérêts matériels qui semblent mener le monde quand on le regarde à la surface ; nous trouverons encore le même résultat, seulement plus impatient. Quel était le cri de ralliement de ces populations de la Hesse, de Bade, de Saxe, du Hanovre, quand elles se mirent en branle il y a neuf mois ? Quelle est la pensée vivante qui est

à cette heure sous le toit des maisons de ces villages, autrefois si sereins, à présent si soucieux et si désenchantés ? Cette pensée est l'unité du territoire de la patrie allemande, ce cri est l'abolition des frontières artificielles, le renversement des limites arbitraires, derrière lesquelles ils sont parqués, eux et leurs produits; sans échange, sans lien, sans industrie possible; chacun obligé de se suffire à lui-même et d'enfouir sa misère dans un coin, comme après la guerre de trente ans. Vraiment, il faudrait être aveugle pour ne pas voir la tristesse de funeste augure du peuple allemand. Elle n'éclate pas, comme chez nous, par des cris : c'est une contenance funèbre sur son sillon; plus de prières, plus de chants, plus d'harmonie dans l'air, plus de fêtes domestiques; point d'émeutes, comme en Angleterre ou en France, point de pétitions, point d'adresses politiques; mais des projets qui couvent sans rien dire, mais un levain qui s'aigrit et s'amasse à chaque heure, mais une colère patiente qui attend tranquillement l'occasion d'éclater, qui s'empoisonne à plaisir, qui ne demande pas mieux que d'être poussée à bout

pour se débarrasser de sa lenteur naturelle et de son dernier scrupule. Jamais il ne se vit de tristesse de peuple plus poignante et plus menaçante. Aussi, les assemblées politiques, qui connaissent leur pays, ont-elles parfaitement compris ce langage; toutes sont occupées à un contrat d'union pour l'abolition des frontières de douane; déjà l'une d'elles a voté ce contrat, dont la conséquence immédiate est de conférer à la Prusse le protectorat matériel de tout le reste des nations germaniques.

Ainsi, voilà l'unité du monde germanique que tout sert à relever, rois, peuples; religion, liberté, despotisme. Cette unité n'est point un accord de passions que le temps détruit chaque jour; c'est le développement nécessaire de la civilisation du Nord. Jusqu'ici, nous n'avions guère compté que la Russie et les peuples slaves; nous avons sauté à pieds joints cette race germanique qui commence, elle aussi, à entrer à grands flots dans l'histoire contemporaine. Nous n'avions pas songé que tous ces systèmes d'idées, cette intelligence depuis long-temps en ferment, et toute cette philosophie du Nord, qui tra-

vaillent ces peuples, aspireraient aussi à se traduire en événemens dans la vie politique, qu'ils frapperaient sitôt à coups redoublés pour entrer dans les faits et régner à leur tour sur l'Europe actuelle. Nous, qui sommes si bien faits pour savoir quelle puissance appartient aux idées, nous nous endormions sur ce mouvement d'intelligence et de génie; nous l'admirions naïvement, pensant qu'il ferait exception à tout ce que nous savons, et que jamais il n'aurait l'ambition de passer des consciences dans les volontés, des volontés dans les actions, et de convoiter la puissance sociale et la force politique. Et voilà, cependant, que ces idées, qui devaient rester si insondables et si incorporelles, font comme toutes celles qui ont jusqu'à présent apparu dans le monde, et qu'elles se soulèvent en face de nous comme le génie même d'une race d'hommes; et cette race elle-même se range sous la dictature d'un peuple, non pas plus éclairé qu'elle, mais plus avide, plus ardent, plus exigeant, plus dressé aux affaires. Elle le charge de son ambition, de ses rancunes, de ses rapines, de ses ruses, de sa diplomatie, de sa violence, de sa gloire, de sa force

au-dehors , se réservant à elle l'honnête et obscure discipline des libertés intérieures. Depuis la fin du moyen-âge, la force et l'initiative des états germanique passe du midi au nord avec tout le mouvement de la civilisation. C'est donc de la Prusse que le Nord est occupé à cette heure à faire son instrument? Oui; et si on le laissait faire, il la pousserait lentement, et par derrière, au meurtre du vieux royaume de France.

En effet, au mouvement politique que nous avons décrit ci-dessus, est attachée une conséquence que l'on voit déjà naître. C'est qu'à mesure que le système germanique se reconstitue chez lui, il exerce une attraction puissante sur les populations de même langue et de même origine qui en avaient été détachées par la force. Il faut bien savoir que la plaie du traité de Westphalie et la cession de la province d'Alsace et de celle de Lorraine saignent encore au cœur de l'Allemagne, autant qu'au cœur de la France, les traités de 1815, et que dans ce peuple qui rumine si long-temps ses souvenirs, on trouve cette blessure au fond de tous ses projets et de toutes ses rancunes d'hier. Long-temps un des griefs

du parti populaire contre les gouvernemens du Nord a été de n'avoir point arraché ce territoire à la France en 1815, et, comme il le dit lui-même, de n'avoir pas *gardé le renard, quand on le tenait dans ses filets*. Mais ce que l'on n'avait pas osé en 1815 est devenu plus tard le lieu commun de l'ambition nationale. Remarquez, en effet, que toujours les provinces du Rhin ont été absorbées au profit d'un système social, et qu'elles ont incessamment servi à fortifier le pays qui se faisait, de la manière la plus éclatante, le représentant de la civilisation sur le continent. Quand Charlemagne porta la civilisation au midi, il les prit et les jeta pêle mèle dans l'occident, pour faire pencher la balance de ce côté. Quand l'empire d'Allemagne supporta le poids de la société féodale, et, par son équilibre avec la papauté, fonda le système du moyen-âge, elles lui revinrent et l'appuyèrent à sa base. Quand, plus tard, la France devint le centre du progrès social, la royauté de Louis XIV sut bien aller rechercher de nouveau ces terres, et reprendre le gage d'avenir qui y est attaché. Ainsi, oscillantes et flottantes, elles tombent toujours,

• dans la balance de l'histoire, du côté du poids de la civilisation et de l'initiative sociale. A mesure que le génie de la France s'est agrandi avec la révolution, la France aussi s'est ouverte peu à peu jusqu'au Rhin. A mesure qu'elle se renferme aujourd'hui dans des pensées plus étroites, acculée dans les conquêtes de la vieille royauté de Turenne et de Condé, la force qui lui avait été donnée pour convertir le monde, tend à l'abandonner.

Octobre 1831.

II.

DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE.



Goethe vient de mourir. C'est le moment de s'écrier : Le roi est mort ! vive le roi ! Un siècle finit, un siècle commence. L'art est mort ! l'art vient de naître. La gloire dont se couronne incessamment le genre humain ne veut point d'interrègne ; sitôt qu'elle a mis son mort au tombeau, elle s'en va chercher et sacrer dans les langes l'enfant de l'avenir. Que tous les enfans au berceau écoutent donc le glas de cette cloche qui retentit en Allemagne ; qu'ils se retournent en disant à leur mère : — Ma mère, ma mère, que me veux-tu ? car c'est l'heure où

le génie de la poésie va ceindre de l'auréole celui d'entre eux qui doit continuer l'héritage du grand vieillard.

En quel état Goethe laisse-t-il le domaine de la poésie et de l'imagination? Autour de lui, dans son pays, il ferme cette époque d'harmonie et de repos qui se rencontre au commencement de presque toutes les littératures. Tant que l'Allemagne resta en observation dans l'Europe, et qu'elle se fit de la révolution française un amusement pour sa fantaisie; tant que rien de ce qui se passait autour d'elle ne vint à bout de la faire sortir de sa sérénité, l'art, même abstrait, satisfaisait tous les esprits. Comme le pays, dans les questions qui se débattaient sous ses yeux, ne prenait point encore parti; qu'au contraire, il se laissait pousser aveuglément par le flot de l'histoire, il ne demandait pas à la poésie de s'engager plus que lui; l'art était une religion de laquelle on n'exigeait rien, si ce n'est de dominer assez le bruit des affaires contemporaines pour n'avoir rien à démêler avec elles. Étudiez toutes les créations de l'imagination allemande dans la première partie de cette époque tumultueuse, vous les trouverez

toutes entourées d'une auréole de paix , comme ces vierges byzantines que j'ai vues , avec leur gloire d'or, sourire en plein air sur les murailles de leur église battue d'une éternelle tempête. Il arrivait précisément le contraire de ce qui s'était passé dans le monde grec. Les institutions et les passions politiques s'étaient levées là pour porter jusque sur la crête des montagnes les prodiges des arts. Ici, l'état disparaissait, pour laisser l'art se montrer seul, se mouvoir seul, sans condition et sans limites, dans l'univers fait de ses œuvres. Qu'on lise toutes les compositions de la fin du siècle dernier, et qu'on dise, si l'on peut, de quel établissement politique elles ont gardé l'empreinte. Je suppose, pour un moment, que l'histoire contemporaine ait tout à coup disparu du souvenir des hommes. La monarchie de France est tombée en un jour sans que personne puisse dire où elle a lasisé seulement la poignée de son épée. On ne sait ce que signifient et cette date de 89 , et ce surnom de Mirabeau. La Convention a essuyé mieux que Macbeth sa main avec sa main, et j'ignore même si elle a été jamais. Des douleurs et des joies qui, pendant ce temps-là, ont agité les

hommes , pas un homme n'a gardé la mémoire. Ce que c'est que la révolution française, je l'ignore entièrement , aussi bien que ce que fit le monde tant qu'elle dura ; et ce nom de Napoléon, personne ne peut me dire ce qu'il renferme, ni qui l'a porté, ni si quelqu'un l'a en effet porté. Me voilà dans une étrange perplexité et dans une véritable épouvante de ne rien connaître de ce qui me touche de si près , et de ne pouvoir remonter à la source des mouvemens de haine et de douleur qui s'agitent , sans cause apparente, comme des ombres sans corps au fond de ma pensée. Pourtant , dans ce dénuement de témoignages politiques, il me reste quelque chose. Les poètes d'un grand peuple ont assisté à chacune des révolutions que j'ignore. Sans doute , ils auront conservé dans leurs urnes les larmes des peuples que je cherche ; ils auront gardé en eux-mêmes l'image de ces temps qui , ailleurs , sont effacés sans retour ; je vais retrouver dans leurs œuvres ces jours de fête ou de deuil , ouir ces cris subits que toute une race d'homme a fait entendre , et qui autrement me sont évanouis pour toujours.

Dans ce dessein , le premier homme que j'interroge est celui qui a conçu l'épopée de l'esprit allemand. Il a personnifié , dans les deux personnages de Faust et de Marguerite , les deux génies qui sont éternellement aux prises l'un avec l'autre , dans le sein de son peuple : l'extrême réflexion et l'extrême naïveté , l'excès de l'expérience et l'excès de l'abandon , tout l'héritage de science du genre humain et toute la poésie virginale d'une race nouvelle qui n'a encore été mêlée ni aux rumeurs , ni aux convoitises de l'histoire. Le caractère étrange de cette œuvre annonce bien que quelque chose d'inouï vient de se passer dans le monde, et que les sociétés ont tenté de se réformer tout à coup d'après un type inconnu jusque-là. Mais , si ce fut un progrès ou une chute , un bien ou un mal , le poète ne s'en inquiète pas ; il propose son énigme dans le désert , et il donne à chacune de ses œuvres le repos et l'immobilité d'autant de sphinx qui entourent sa pensée sans l'expliquer , ni l'éclairer. Voilà Goethe. A côté de lui , n'interrogez ni Wieland , ni Herder. Leur sérénité est plus grande et plus irréflechie encore ; ils ne portent ni l'un , ni

l'autre, l'empreinte d'aucune des douleurs de leur temps; et je peux croire, si je veux, qu'ils ont écrit au sein d'un repos oriental, en ces lieux où l'on n'entend, pendant une vie d'empire, que bruire la feuille d'un palmier, et souffler la brise sous la porte d'une ville du Delta. Au milieu de ces hommes, il en est un pourtant qui semble avoir partagé le tourment et la fièvre de son époque; il est possédé d'une inépuisable inquiétude. La rencontre de je ne sais quel abîme a bouleversé et exalté son génie. Cet homme est Schiller : Il ne fait rien pour nier qu'il est battu par un orage qui ébranle la terre sous ses pieds; mais il est le seul qui trahisse ainsi son épouvante. Ses contemporains le lui reprochent amèrement; eux, si calmes et si sereins, ne manquent pas de lui dire à leurs manières, sous toutes les formes : *Et moi donc, suis-je sur des roses ?* La critique des frères Schlegel, héritière de celle de Herder, impassible, louangeuse, cérémonieuse, avec plus d'étendue que de profondeur, servait à la pompe de l'art, sans l'instruire néanmoins de ce qui se passait au dehors; elle ressemblait, au milieu des compositions de cette époque, à ces con-

seillers intimes qui escortent magnifiquement le pouvoir en Allemagne, à la condition de ne lui conseiller jamais que sa gracieuse volonté. Dans le même temps (c'était sous la Convention), se réveillait une espèce de ménestrel, qui s'était endormi, apparemment, depuis des siècles, avec son empereur dans le château ensorcelé de Barberousse. Personne, en effet, ne se montra jamais plus étranger à tout le monde moderne. Ce n'étaient qu'oiseaux merveilleux, chars de fées, coupes enchantées, oiseaux qui parlaient, poésie plus diaphane et plus insouciant que la demoiselle aux ailes empourprées sur un lac de la forêt Noire. Connaissez-vous l'Ariel des poètes qui recueille les diamans du ruisseau, les paillettes du sable, les clous arrachés aux pieds des chevaux du matin ? de son marteau de nain, il polit le pur cristal où le monde entier doit reluire ; c'est Tieck, le sylphe espiègle qui se joue de lui-même et des autres, le vrai bouffon de l'univers, l'héritier du cordonnier Hans Sachs et des compagnons de la maîtrise. Cette fois, l'art s'est-il assez séparé de l'humanité contemporaine ? Non pas encore ; poursuivons : il y a au-delà un terme

qu'il faut franchir ; ces figures sont encore trop réelles et trop chargées de matière. Il faut qu'elles n'aient plus ni corps, ni formes, qu'elles ne relèvent ni du présent, ni du passé. Si l'on ne peut s'affranchir de l'univers visible, du moins, nul ne s'inquiétera plus d'imiter la nature. Le mysticisme inventera une autre terre, un autre ciel, un mélange de couleurs surnaturelles; rêves de l'esprit créateur, les mondes, comme des fantômes, passeront et chancelleront au sein d'une nuit éternellement privée d'aurore. Du haut de ce firmament inconnu que le spiritualisme a fait, les anges de Jean-Paul Richter étendront leurs ailes blanches pour achever de cacher et d'étouffer, sous leurs envergures de vingt coudées, les cris et la détresse de l'univers réel.

Voilà donc une littérature dans laquelle ne se retrouve pas jusqu'ici un seul écho de la société politique. Depuis l'antiquité, je sais bien que l'art a tendu sans cesse à se débarrasser des liens et des formes du monde visible. Mais un tel degré d'abstraction ne pouvait être atteint que par la race germanique. Elle a commencé à pa-

raître en même temps que l'évangile, pour spiritualiser le monde. A chacun de ses âges, sa mission a été de perpétuer le miracle de la pensée sans la forme : un paganisme sans victime, une épopée sans merveilleux, un christianisme sans autel, un droit sans code, un art sans patrie.

Le dernier terme du spiritualisme avait été franchi; rien n'était plus naturel qu'une réaction en sens contraire. Cette réaction fut décidée le jour où l'Allemagne, en se jetant dans la mêlée, changea, en 1813 et 1814, le droit public de l'Europe. Dès ce moment, le principe de l'art fut aussi changé chez elle. La grande école, dont nous avons parlé plus haut, avait eu le temps d'accomplir tout ce qu'elle avait à faire. Il ne lui restait pas un seul grand ouvrage sur le chantier. Soit qu'elle eût elle-même la conscience que son temps était fini, soit que sa pensée fût en effet épuisée, elle s'arrêta, et regarda faire l'avenir; il arriva alors que son repos, qui avait paru sublime, ne satisfit plus un patriotisme qui venait tout récemment de mesurer sa force. On appela froideur ce que l'on avait appelé sérénité, et indifférence ce qui avait semblé élé-

vation divine. On gardait rancune à ses chefs de n'avoir voulu se mêler en rien des affaires de ce monde, tant que le sol allemand avait tremblé dans les batailles, et de ne s'être pas fiés plutôt à la victoire. En effet, c'est une erreur de croire que Goethe, jusqu'à sa mort, n'a rencontré qu'une aveugle adoration. Une opposition retentissante s'était élevée, au contraire, contre sa toute-puissance. C'était un véritable ostracisme que cette critique qui, dans ces derniers temps, s'évertuait chaque matin pour lui dire dans sa langue : *Je suis las de t'entendre appeler le juste*. On ne sait pas assez combien ce génie cosmopolite avait, à la fin, froissé d'enthousiasmes sincères, ni combien cette main de bronze avait effeuillé, sans y songer, de vertes couronnes sur son chemin. C'est lui qui a donné à l'Allemagne la connaissance du bien et du mal, et cette science s'est trouvée si amère que plus d'un penseur la lui reproche encore. Les caractères passionnés étaient surtout déconcertés par son impartialité. Les puritains de la vieille Allemagne finissaient par s'alarmer à mesure que cette vie inépuisable

déroulait , sous leurs yeux, ses métamorphoses. Tout un siècle avec lui marchait debout ; corps et ame, au milieu d'un autre siècle, et faisait ombrage au présent.

Cette impassible puissance causait aux fauteurs de l'école nouvelle le même déplaisir que, chez nous, le persifflage de Voltaire avait inspiré, sous l'empire, aux écoles de M^{me} de Staël et de M. de Châteaubriand. Autant on s'était autrefois livré avec candeur à ses expériences, autant maintenant, désabusé et blasé, on prétendait ne pas se laisser duper par ses pièges. Ce n'était plus le despotisme du génie à son avènement ; ce n'était plus le Napoléon de l'art qui fondait de lui-même son droit impérial sur chaque parcelle de la nature où son cheval avait secoué sa crinière. Non ! l'avenir, qui mine autour de nous tous les corps politiques, minait aussi ce grand pouvoir ; peu à peu l'adoration que Goethe avait fait naître trouvait des sceptiques et des réformateurs ; et sa royauté limitée, controversée, était souvent insultée, sans que le vieux lion tendît jamais la griffe.

L'art allemand s'imposa ainsi le devoir de se faire national ; cet horizon vague dans lequel il avait erré jusque-là , il voulut l'enfermer entre le Rhin et le Danube. Il s'assit désormais , comme un laboureur fatigué , sur la borne des champs de bataille. C'est alors que l'Allemagne commença à se prendre elle-même pour but de ses recherches. Les frères Grimm scrutèrent son antiquité primitive , dont on n'avait connu , depuis Klopstock , qu'une fausse et théâtrale image. Tout changea. La musique ne fut plus , comme dans Mozart et Haydn , l'ame émanée de tous les lieux , l'harmonie générale et diffuse qui sort du nord et du midi , de l'Italie et de l'Allemagne , l'écho nombreux et sans nom du genre humain dans un sein retentissant , la voix qui part à la fois de la mer de Venise , des rayons du soleil sur un oranger de Naples , des herbes du Colysée , des lèvres des femmes de Salamanque , des guitares de Séville , des citronniers d'Andalousie. Ce fut une musique indigène , celle de Wéber et de Spohr , dont on avait entendu dès l'enfance les rhapsodies errantes le soir à la porte des villes , une

mélodie faite à demi de chants populaires, de soupirs dérobés aux murs fendus et aux lichens des vieux châteaux du Rhin, aux lierres et aux carrefours de la forêt Noire, aux cornemuses des Tyroliens; chœur confus, de toute une race d'hommes qui, après la semaine, se rassemble pour chanter le soir sur son banc en attendant le jour. Il faut en dire autant de la peinture; l'école grecque de Winkelmann et de Goethe fut abandonnée pour l'ancienne école allemande des peintres du quatorzième siècle. On ne se contenta plus d'aller chercher ses sujets dans l'histoire nationale. Cornelius (1) ne voulut pas seulement continuer, après mille ans, le Banquet des Niebelungen, et refaire le Faust du moyen-âge; il eut besoin d'une sympathie plus intime avec ces temps héroïques. Pour mieux s'initier à leur génie, il reprit lui-même leurs procédés. Le patriotisme du moyen-âge devint une religion qui eut à Munich sa chapelle Sixtine. On fit une étude toute nouvelle des fresques des cathédrales

(1) Il a représenté, comme on sait, dans une suite de dessins le *Faust* de Goethe.

du nord qui étaient restées oubliées depuis la réforme; on fouilla les murs des nefs; on découvrit les tableaux qui tapissaient de symboles de vermillon et d'or ces églises gothiques, que nous sommes accoutumés à nous représenter toujours si nues et si obscures. Ce fut une révélation subite que l'étude de ces fresques, et une voie inconnue où l'on s'engagea. Les dogmes philosophiques de notre époque se revêtirent des plis raides et diaphanes des vitraux de Cologne. L'infini se resserra de mille manières dans le cadre vermoulu des gravures sur bois de Nuremberg. Les passions les plus vivaces de notre temps se chargeaient du manteau d'Holbein et de ses couleurs séculaires. Pour traverser le camp de la routine, l'avenir se couvrait, comme Clorinde, de l'armure des vieux temps, et cachait sa jeunesse sous le casque et les brassards d'une époque surannée. A mesure qu'au dehors le peuple allemand se livrait davantage aux chances et aux séductions de l'action politique, il faisait un dernier appel dans sa peinture au calme et à la candeur des formes du moyen-âge; ainsi Rome, à mesure qu'elle avait

été plus entraînée hors d'elle-même, et qu'il n'y avait plus eu pour elle d'espérance de repos, avait cherché, sous Adrien, à retrouver, au moins dans sa sculpture, la paix des tombeaux et des sphinx de l'Égypte.

Sous l'impulsion de cette nouvelle époque, la poésie se jeta à son tour, tête baissée, dans la mêlée de l'invasion. Elle avait jusque-là vécu si retirée dans ses visions ! la voilà soldat comme Jeanne d'Arc, en quittant l'arbre des fées. Adieu son chaume, adieu ses songes, ses nuits d'été ; elle se prit à filer avec un fuseau d'acier la trame de sa cotte d'acier, et à chanter pour sa noce le CHANT DU GLAIVE.

Ces deux années de 1813 et de 1814, se repaissaient ainsi de chants terribles et sanglans comme elles. Les poètes montèrent à cheval avec la coalition. Il y en eut, comme Iahn, dont la mission officielle fut d'exalter les armées, ce qui rappelait les anciens Bardites (1). Aux inven-

(1) Iahn a continué ses prédications jusque sur la plateforme de la colonne Vendôme. A son retour en Allemagne, il a été récompensé par une réclusion perpétuelle dans sa

tions de la métaphysique succède une poésie poudreuse qui court plus vite qu'un cheval de bataille, qui, elle aussi, fouille de son pied la vieille glèbe de l'Allemagne, qui vomit le feu de ses naseaux sur l'herbe de Lutzen, qui hennit avec la trompette, qui a la voix argentine d'une baguette de fer dans un fusil de Tyrolien. Que d'hymnes gorgés de poudre, que de joyeuses ballades flamboyèrent dans la mitraille! que d'iambes intrépides se dressèrent debout, tout en feu, à la gueule des canons! Alors les balles enchantées sifflaient comme des esprits dans l'air; les sabres souriaient au soleil comme l'écharpe d'une fée du Hartz; les poitrails des chevaux écumaient comme un flot noir du Danube, et les banderolles des lances se baignaient dans la rosée du soleil de Leipsick! Qui dira désormais que la réalité manque à cette poésie? Au contraire, elle en est plutôt enivrée: elle a bu du meilleur de notre sang. C'est un autre vertige. Elle est si

ville natale. Le séjour des universités lui a été surtout interdit pour toujours. Voyez son livre *de la Nationalité*, traduit par Lortet, ouvrage fort curieux et trop peu connu.

bien à la merci des événemens , qu'elle est elle-même un clairon dans la mêlée; et la balle qui frappe Koerner au front , à l'heure où il finit le *Chant du glaive* , achève de donner à l'art son baptême de feu.

Uhland est le Béranger de l'Allemagne (1). Quoiqu'il touche encore à l'époque que nous venons de franchir, son inspiration a déjà changé de caractère. Il est venu le soir de la bataille des géans. Le bruit est déjà évanoui , l'herbe est déjà séchée , l'épée est essuyée , la lutte est achevée. Il recueille sa foi de pèlerin pour la prière avant la fin du jour. Pieux et agenouillé dans sa victoire , c'est l'ange de Novalis au bivouac ; il chante l'affranchissement du sol , la fête des deux jumeaux , le Danube et le Rhin , la joyeuse moisson qui germe dans le sang. Il

(1) Uhland a publié un volume de poésies lyriques. Depuis la guerre de l'indépendance , il n'a cessé de rappeler aux rois du nord leurs promesses alors si libérales ; il a saisi l'occasion de chaque événement politique pour composer un chant national. Depuis quelques années , il a quitté la poésie pour la critique , et l'on attend de lui une histoire littéraire de l'Allemagne.

célèbre la renaissance de la nature, comme si elle avait été elle-même stérile et enchaînée, en Allemagne, dans les plaines de trèfle, pendant tout le temps de la conquête; mais l'originalité de ce poète est plus profonde. L'enivrement de l'orgueil national se voile dans son ame sous l'humilité d'une vieille ballade populaire : il recèle le sentiment du libéralisme moderne sous les formes et la candeur du moyen-âge; c'est lui qui donne au génie ombrageux de notre époque la grâce des vitraux des croisades, et qui brise contre la sainte-alliance la lance d'un sonnet féodal. Ce prétendu démagogue de 1819 est en réalité un vassal de Rudolphe qui chante sa chanson sous le prunier sauvage et sur la tour ruinée de son seigneur. Il est en poésie ce que Cornelius est en peinture; et ils représentent tous deux fort bien à leur manière l'état actuel de l'Allemagne, qui cache aussi, des sympathies si nouvelles et une destinée si jeune sous la vieillesse des institutions et des formes politiques.

Je remarque, à cet égard, que la liberté a penché, en Allemagne, vers les souvenirs du

moyen-âge, autant qu'en France elle s'en est éloignée avec antipathie. On était là carlovingien, comme chez nous on était bonapartiste. On portait là, pour signe de ralliement, après la restauration, les boucles des rois chevelus de la première race, comme, chez nous, on ramassait sous la botte de Napoléon la violette du 20 mars. Ce que l'on appelait démagogues dans le nord, était une espèce de sectaires de nationalité féodale, gens de religion et de foi enfantine, vrais pèlerins d'armées, bons chrétiens, tous chargés de la ferraille du vieil empire germanique, toujours chantant, souvent priant, et qui portaient le poil fauve de Barberousse. Ainsi affublés, ils eussent fait horreur à un *carbonaro* du midi; et pourtant, sous ce déguisement, on sentait l'instinct profond de leur pays. Pour se venger de sa longue défaite depuis la réforme, l'Allemagne était obligée de remonter jusqu'au moyen-âge. C'est là, dans la pompe de son empire écroulé, qu'elle s'encourageait au sentiment renaissant de son unité, et que son ambition allait chercher de quoi s'exalter et se rassurer. Elle réveillait, après mille ans, ses vieux Othon dans leurs caveaux aussi

vite que nous, notre empereur de Sainte-Hélène. Elle mettait de l'érudition dans son complot, de l'archéologie dans son émeute; et il n'était pas plus difficile à son patriotisme savant de déterrer en secret les aigles de Charlemagne, et de faire de la sédition avec le treizième siècle, qu'à nous, d'évoquer la mémoire du soldat d'Arcole, et de garder sous nos chevets le drapeau de l'an X.

Me voici au moment de prononcer un nom bien peu connu de ce côté du Rhin, et si plein pourtant de génie et d'audace, qu'il ne faut pas un faible effort pour en parler sans passion. Celui-là a reçu évidemment une puissance titanique. La nature l'a armé tout d'abord pour un duel avec son propre pays. C'est lui qui a reçu la mission de jeter pour jamais dans l'arène cette masse inerte de l'Allemagne, et de démuseler le monstre. Il l'enchanté, il le séduit, il le blesse, il l'aiguillonne, il le désespère, il le terrasse, il le foule aux pieds, il s'en fait haïr, il s'en fait dévorer; c'est le tauréador qui va chercher dans les bois le buffle germanique. Il l'amène tout saignant à la lice de l'Europe, il le harcèle, il se met à sa merci, il en meurt; mais le taureau,

une fois déchaîné, n'ira plus ruminer sous son frêne la vieille glèbe du passé. Goërres (1) est l'apôtre et le martyr du panthéisme. Partout où un principe succombe il se met à sa place, pour le soutenir et se faire écraser sous ses ruines. Il traite les idées comme les chevaliers traitaient les veuves et les orphelins. Il les prend sous sa protection, dès qu'il les voit assez nues et délaissées; peuples ou rois, il ne les connaît plus dès qu'il les a couronnés. Il est Jacobin, absolutiste, prêtre, démagogue, papiste, ultramontain, patriote, selon que l'une de ces causes faiblit, et tout cela avec le même emportement. C'est un héros qui épuise dans son ame les passions sociales et cosmopolites, comme d'autres font des passions individuelles, avant de remonter tout vivant à son Dieu le plus abstrait,

(1) Les principaux ouvrages de Goërres sont : *l'Histoire des Mythes de l'Asie*; la traduction du *Schanameh de Ferdoussi*, précédée d'une introduction très étendue; *les Livres populaires de l'Allemagne*; *Introduction au Lohengrin*; un volume d'*Aphorismes*; la *Physiologie universelle*; *Leçons d'histoire générale*; *l'Europe et la Révolution*; *Histoire du mysticisme*.

et cependant, le plus éblouissant qu'un poète ait chanté. Pas un homme dans son pays n'a plus souffert et n'a été plus haï au nom de la liberté. Par une combinaison que l'on ne peut rencontrer ailleurs, il unit l'énergie d'un montagnard de la Convention aux illuminations d'un alexandrin; il tient de Danton et de Plottin. Pendant huit ans, il a été mis par la Sainte-Alliance au ban de l'Allemagne; et c'est lui qui disait, dans son patriotisme asiatique, en parlant de l'infidélité de l'Alsace : « Brûlez Strasbourg, et ne laissez subsister que la flèche de la cathédrale pour éterniser la vengeance des peuples allemands. » A cette imagination héroïque, le mouvement de l'invasion avait apparu comme le signal d'une nouvelle ère sociale pour le genre humain. Mais, de cette épopée sanglante, quand il vit sortir la monarchie constitutionnelle; quand il vit que ces armées, qu'il avait exaltées si haut, n'avaient rapporté de toutes leurs batailles que ce prosaïque plagiat et ces couronnes éphémères, et qu'il fallait que l'Allemagne se mît encore une fois sur sa porte à mendier dans sa politique le pain du reste de l'Europe; alors il répudia ces demi-li-

bertés, il jeta le gant à ces bourgeoises conquêtes dans lesquelles s'entravait et se dénaturait à ses yeux la mission de son pays. Les querelles du régime représentatif et sa chétive condition ne lui semblèrent qu'un jouet pour amuser un moment les grandes destinées de l'Allemagne. Retrouver et refaire, après Luther, l'unité des races germaniques, les pousser de nouveau dans l'histoire, comme un cavalier tout armé, c'était là, pour lui, toute la question. Mais quel serait le lien de ce faisceau de langues et de peuples ? Étroite et impuissante, la royauté constitutionnelle divisait tout, morcelait tout. Un principe religieux pouvait seul rassembler pour toujours ces membres des fils de Cadmus semés sur chacune des grandes routes de l'Europe ; quel était donc ce principe ? Goërres crut qu'un catholicisme renouvelé à la source des traditions du genre humain aurait cette puissance. Dès cette heure, il se mit en guerre avec tout le présent. Il fit le procès à la réforme qui avait divisé son peuple, et au libéralisme qui avait achevé la réforme ; il conçut au profit de l'Allemagne une papauté révolutionnaire, qui, assise sur le corps

de l'Autriche, exercerait, pour le nord, cette puissance de cohésion que la papauté du moyen-âge avait exercée sur le midi; il provoqua une dictature nationale; il appela dans l'avenir une restauration religieuse, un Napoléon mitré, un Luther oriental, pour détruire l'œuvre du Saxon. Entre ses mains, la liberté allait se perdre dans la foi, comme chez nous, elle s'était un jour perdue dans la gloire. En voyant autour de lui tous les peuples entamés au dedans, et qui se livraient au premier occupant, il voulut, à la manière d'un législateur asiatique, murer le génie de l'Allemagne. Avant de l'envoyer, novice et imberbe, à la conquête de l'avenir, il l'aurait volontiers, comme Moïse, amusée quarante ans dans le désert, pour la plier à sa discipline. Telle est l'idée politique de Goërres, idée qui pêche plutôt par le manque que par l'excès d'audace. Que sert de déchaîner l'orgueil national pour lui dire : Courbe ta tête sous l'aube du vieux catholicisme! Cet homme s'en va, comme le maître des Huns, à la rencontre de Rome, et il manque aussi sa fortune, au même endroit, pour avoir tourné bride devant la crosse du chef de la

ville des morts. Qu'a-t-il donc vu pour s'arrêter si vite? Quand il fallait être réformateur et prophète, et qu'il en avait le cœur, qui lui a lié la main? Dites-moi, vous qui le savez, quelle merveille est cachée sous cette ruine de l'église, puisque des hommes, tels que celui dont je parle, ne la peuvent toucher sans défaillir. Voilà Goërres, le fier Sicambre, qui a vu le Vatican. Il a plié le genoux, lui, l'audacieux! désormais sa fortune est détruite; personne ne le connaît plus. Il s'en va seul, il retourne seul en arrière, sans étoile et sans guide, lui, hier encore, si vanté, si aimé, si idolâtré, aujourd'hui si méconnu, si délaissé par son propre pays, qui ne pardonne, pas plus que le monde, à qui le sert, l'exalte, le trouble ou le ruine à demi.

De tous les écrivains de son pays, Goërres est peut-être celui qui est le plus Allemand sans mélange. On peut retrouver dans Goethe la clarté limpide de Voltaire, dans Herder le repos de Buffon. Les chefs de cette école se sont tous appliqués à modérer, par l'art, l'exubérance de leur langue virginale. Goërres est un des premiers qui ait mis son effort à exagérer encore cette

inculte indépendance. Emporté par un idiome indompté, qu'il ne conduit plus, qu'il ne régit plus, ne fermez pas la barrière à ce Mazeppa avant qu'il ne soit rentré dans le royaume des rêves et de la poésie sauvage de son peuple au berceau. La végétation désordonnée d'une forêt primitive, où tout germe, où tout meurt, où tout s'entasse à la fois, les troncs blancs des chênes centenaires, les palmiers nés d'hier que la fourmi courbe sous son pied, les carcasses des crocodiles et des serpens du déluge, peut seule donner l'idée de son style. Quand cette langue du chaos veut expliquer les intérêts actuels et ceux de la civilisation moderne, l'impuissance où elle est de se discipliner fait trop éclater son impuissance à se conformer à son époque; mais, quand Goërres raconte, comme il fait presque toujours, les âges héroïques de l'humanité, alors cette voix de géant sort du fond même du sujet. Cette langue est, pour ainsi dire, ciselée à l'image d'un massif d'architecture gothique. Sans se briser, sans s'interrompre nulle part, elle couronne chaque mot d'ornemens et d'arabesques; elle s'enracine partout; elle s'épanouit et s'effeuille

partout; elle se noue en faisceaux sur ses piliers; elle grimpe, elle descend, elle remonte sans jamais se fixer entièrement; et, quand le poète a bâti ainsi son monument d'une seule pierre, et presque d'une seule phrase, la pensée s'échappe à la fin des voûtes et des arceaux de sa parole, comme la voix d'une cathédrale.

Élevé dans la philosophie de Schelling, Goërres l'a appliquée à l'histoire, comme Oken aux sciences naturelles. Dans son panthéisme orthodoxe, il recueille les traditions de tous les temps, soit chrétiennes, soit païennes, pour s'en faire une bible nouvelle. Son histoire des cultes de l'Orient est une œuvre d'art et de divination bien plus que de science. Je ne connais aucun livre qui soit plus rempli de l'enivrement de la nature. L'auteur a la marche triomphale du Bacchus indien, et porte dans sa main la grappe cueillie au cep de la vigne mystique. Il fait apparaître les religions de l'Asie primitive, chacune à son tour, avec les instincts et la physionomie de son climat. Il y en a qui bondissent enflammées dans leurs hymnes avec les lionnes de l'Iran, d'autres qui rampent sur l'autel, autour des candélabres, parmi les ser-

pens de l'Abyssinie , d'autres qui hennissent altérées d'avenir dans leurs prophéties, et qui , avec le cheval de Juda , frappent de la corne de leurs pieds la terre promise, d'autres qui s'accroupissent pour l'éternité avec les sphynx et le bœuf mugissant du Nil. Ce n'est point l'orient naïf et matinal , qui se lève de sa couche, comme un enfant dans la première nuit de l'univers, pour appeler son père. C'est un orient transfiguré par la philosophie , un orient ressuscité de son sépulcre , pour expliquer son enfance par sa vieillesse , son Éden par son Alexandrie , son berceau par sa tombe. Tous ces cultes qui se suivent à des siècles d'intervalle , forment entre eux une procession infinie qui va à la même fête , et un catholicisme païen qui chante par des voix de peuples son hosannah dans la basilique de l'Asie. Liturgie sublime, lorsque, dans le temple de l'univers , les empires se lèvent , les mains jointes , et s'agenouillent sur leurs ruines , comme des diaeres à l'autel ; que Babylone met sa mitre d'or sur son front ; que Bactres secoue sur sa montagne l'encensoir de diamant , que l'Égypte s'assied pour prier bas sous son dais de granit , que la Chaldée

sème autour d'elle ses dieux à pleines mains ,
comme un lévite sème au loin les marguerites et
les roses de sa corbeille sur le chemin du prêtre.
Ces religions en se succédant , bénissent , dans la
terre d'Orient , le seuil où passe le genre humain
pour entrer dans l'histoire , comme on bénit les
trois degrés de pierre et le porche d'une église. Le
soleil d'Asie est le calice de vermeil qu'un bras
tient haut levé pendant la fête sur la tête courbée
de l'Arabie et de la Perse. L'infini se cache dans
la nue , le prêtre sous son aube. Que les éperviers
du Nil sur leurs obélisques , que les licornes
de l'Euphrate en soient témoins ! Le sacrifice
avance. La Judée est la victime. La voilà immolée
sur son Liban. Rompue et partagée comme un
pain d'expiation , que chacun goûte l'hostie , et
se divise les reliques ! et maintenant la fête est
finie ; l'Orient lève sa tente. Ninive et Babylone ,
rendez vos habits d'or et vos aubes brodées. Ecbatane
et Persépolis , dépouillez vos manteaux em-
pourprés et vos mitres de diamant. Passez ,
tombez , croulez , et si quelqu'un vous de-
mande : Qu'avez-vous fait du dieu ? Répondez
par un soupir de vos déserts.

La nature, qui a ouvert au nord le large horizon de l'Allemagne, où les sociétés modernes se sont trouvées à l'aise pour vider, sur les champs de bataille, leurs différens politiques, a voulu aussi, ce semble, que cet horizon servit de champ-clos pour une grande épreuve des opinions et des philosophies humaines. Tant que les doctrines qui en ce moment y sont aux prises, ne firent que commencer à croître, jeunes et inoffensives, prenant chacune peu de place, elles vécut ensemble sans querelles. Long-temps elles purent croire qu'elles continueraient de grandir ainsi en paix sous l'étendard du panthéisme. Mais à mesure qu'elles se développèrent, chacune suivit son humeur et marcha à sa guise. Dans ce pays de repos, ce n'est plus aujourd'hui que froissement de croyances qui s'usent l'une par l'autre, que conflit de renommées qui en viennent aux mains, que systèmes blessés au cœur, que théories défaillantes, que docteurs qui ferrailent. Le catholicisme est désarmé par le protestantisme, le protestantisme par le piétisme, le piétisme par le rationalisme; cercle fatal au-dedans duquel on

ne peut faire un pas sans marcher sur un mort. Toutes les opinions humaines se sont donné rendez-vous là, comme dans une Alexandrie moderne, pour éclater chacune à sa manière, et rendre un dernier combat. Parvenu à son plus haut faite, l'édifice tout spirituel de la vieille Allemagne s'écroule sans fracas. Lui-même, il disperse sa poussière aux quatre vents, poussière, non de mort, mais de vie; non de matière, mais de pensées; poussière d'idées que le Dieu de l'humanité recueille pour en former un nouveau monde.

Avril, 1832:

III.

POÉSIE.



(SUITE.)

Dormez-vous, ou veillez-vous, ma sœur? c'est ce que nous sommes toujours tentés, en France, de demander à l'Allemagne. S'est-elle assoupie cette fois pour cent ans dans sa forêt, ce ~~est~~ belle au bois dormant, puisque personne n'en a plus de nouvelles? N'a-t-elle plus de noms à nous apprendre, plus de rêves, plus de fantômes sur ses balcons, plus de systèmes, plus de poèmes, plus de chants à murmurer à l'oreille de la vieille société qui se file son linceul? Hier encore, pendant que

la France, cette bonne ouvrière, faisait sa rude tâche dans la paix et dans la guerre, sans prendre une heure de repos, et qu'elle trempait son sillon de son sang et de ses larmes, au loin, surtout en Allemagne, le chœur des poètes ne se taisait jamais. Pour nous fortifier, de loin à loin, arrivait jusqu'à nous une humide brise toute chargée de leurs chants. Chaque année nous révélait une gloire nouvelle. Une fois, ce fut Ossian, et celui qui l'accueillit le mieux s'appelait Napoléon. Une autre fois, à la fin d'une longue journée, ce fut Schiller, puis à la fin, Goethe. Pendant quelque temps, nous pûmes croire que la liste de ces noms ne serait jamais close; et, pour ma part, je me rappelle que, bien jeune, quand je passai la frontière, sous chaque arbre et sous chaque buisson de la Forêt-Noire, je m'attendais à trouver un poème tout entier. ~~Après~~ Après de combien de sources ai-je passé des heures sans fin, dans l'attente d'un fantôme qui ressemblât à l'Ondine de la romance du pêcheur! Sous les amandiers en fleurs du Necker, je n'ai jamais entendu une voix de fille que je n'aie reconnu Marguerite, Claire, Mignon, et surtout là-bas, à ses joues si pâles, Lénore de la ballade

de Burger. Tous ces rêves poétiques vivaient réellement pour moi. Je les croyais réunis en nombres inépuisables dans chaque village de l'Odenwald; et je ne frappais pas à une porte de la Bergstrasse sans penser que c'était là une de ces portes d'ivoire d'où le poète faisait sortir les songes qui remplissaient alors le monde.

Encore une fois, en est-ce fait vraiment? Le Nord nous a-t-il envoyé tous ses rêves? ne recèle-t-il plus un seul nom, plus un seul songe, plus un fantôme d'amour? Ne verrons-nous plus passer sur notre route un de ces voyageurs qui ne touchaient pas la terre, qui s'appelaient Scott, Byron, et qui nous apportaient leur coupe pleine des larmes d'un autre climat? ou bien seulement est-ce un signe qu'il est temps pour nous de ne plus compter que sur nous-mêmes, que nous n'aurons plus d'abri pour nos rêves, hors ceux que nous bâtirons nous-mêmes, qu'il faut vivre désormais de notre propre substance, et que le monde est déjà las de nous prêter ses ombres?

Si je regarde du côté de l'Allemagne, la tristesse me saisit au cœur, et l'envie me prend de

poser déjà la plume; car voilà ce grand pays, celui de la foi et de l'amour, devenu à son tour le pays du doute et de la colère. Ce serait une longue et cruelle histoire que celle du doute chez un peuple que la Divinité a si bien rassasié d'elle-même qu'il n'en veut plus goûter; le mysticisme est pour lui ce qu'a été pour nous le scepticisme. Il faudrait montrer les efforts de ce peuple pour se retenir dans sa chute, et pour flotter encore dans ses vagues croyances avant de se noyer sans retour. Les mêmes combats que Luther a soutenus pendant ses insomnies, la tête sur son chevet, criant, pleurant, soupirant, haletant, l'Allemagne les a supportés à son tour, sur sa couche, dans cette longue insomnie de gloire qui commence par Frédéric, et qui finit par Goethe; car ce n'est pas en une heure qu'elle est devenue ce qu'elle est aujourd'hui. Avant d'arriver à l'indifférence de tous les cultes, elle les a tous éprouvés. Elle a offert à chaque chose son adoration; et dans cette chute du ciel sur la terre, tout lui a manqué et a croulé à la fois. Quand la lettre des croyances a vieilli, elle en a relevé l'esprit, et l'es-

prit, déjà ruiné par le mysticisme, a fléchi à son tour. Quand sa foi a achevé de défaillir, elle s'est convertie à la philosophie; c'était le temps de Fichte et de Schelling; puis ce terrain miné a croulé dans le nihilisme de Hegel, et il a fallu se faire un autre dieu. Il y a eu aussi un temps où le patriotisme servait de religion, où l'on priait dans la bataille, où la foi se retrempait dans le sang, où le *Te Deum* de Leipsick remplissait la nef du Dieu des armées; et cette foi, la plus facile à garder, s'est promptement dissipée avec la fumée des bivouacs. Restait le culte de l'art. Celui-là avait toujours conservé son église. Mais Goethe, le dieu qu'elle adorait, l'a détruite lui-même. Ainsi l'Allemagne a porté le scrupule dans le doute aussi loin qu'elle l'avait porté dans la foi. Elle n'est point tombée, comme d'autres, en un jour, par une chute précipitée, mais par une infinité de chutes et de courbes toutes formulées d'avance. Elle descend processionnellement dans le néant et scientifiquement dans le doute. Ses cathédrales sont usées, non par le temps, mais par la prière et par les genoux des hommes. Elle met à leur

front le bandeau du mysticisme, comme on ceint de fleurs d'hiver le front des vierges défuntes. Ainsi, par une autre voie, elle est arrivée au point où le monde l'avait précédée. Et maintenant, malgré la différence des langues et des mots, l'Europe entière peut se vanter de vivre sous le même toit, c'est à dire dans le même vide; et les voilà désormais toutes trois assises par terre, comme dans la scène de Richard de Shakspeare, ces trois reines du monde moral, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, toutes trois tombées par des chemins différens du même trône de religion au même néant, de la même foi au même doute, du même ciel à la même terre, toutes trois s'entre regardant l'une l'autre, à moitié hébétées, sans leur Dieu accoutumé, elles, si différentes de destinées, si semblables de misère, et toutes près de se donner la main au fond des mêmes ténèbres.

En France et en Angleterre, le doute a poussé son cri le plus éclatant par l'organe de Voltaire et de Byron. En Allemagne, on n'a point connu ce brusque déchirement qui ailleurs a arraché de si étonnantes plaintes. Le nœud des croyances a

été lentement dénoué; la poésie a tenu long-temps la place de la religion. L'église était tombée, mais on avait gardé l'hymne. Novalis chantait dans la nuit; et le moyen alors de croire que la ruine fût irréparable quand la voix qui l'habitait était encore si mélodieuse et si jeune? C'est ainsi que, remplaçant toujours la foi par l'art et l'idée par l'image, et le dieu par son ombre, l'Allemagne a pu, sans secousse, endormir son passé et l'ensevelir sans douleur.

Au fond, ses deux communions, le protestantisme et le catholicisme, s'entre aident l'une l'autre à mieux périr. Elles se prêtent l'une à l'autre leurs doutes, leur foi, leurs églises, leurs berceaux, leurs tombeaux. Sous le même toit, elles naissent, elles vivent, elles prient, elles meurent. Elles mêlent ensemble leur absinthe dans le même calice. Elles ont même croix, même linceul. Et quand leur haine, par hasard, se rallume, elles disent à la raison humaine, avant d'en venir aux mains, le mot des gladiateurs à l'empereur : Ceux qui vont mourir te saluent !

Cet esprit de conciliation dans la mort n'a jamais mieux paru que dans Goethe. Voilà un

homme qui enferme en lui toutes les incertitudes de l'homme moderne, et qui n'en laisse rien paraître. Il n'attaque rien, il ne défend rien. Il traite toutes les croyances et tous les enthousiasmes comme ces momies qu'Aristote recevait d'Asie, et qu'il classait dans son académie. Lui aussi, classe tous les cultes et met tous ces morts en face l'un de l'autre. L'infinité du doute se cache en lui sous l'infinité de la foi. Sa philosophie est en apparence le contraire de celle de Voltaire; dans la réalité, elle en est la conséquence. Il n'exclut rien. Il admet jusqu'au moindre fantôme; et cette universalité de la croyance est en même temps l'universalité du scepticisme, et de cette affirmation sans borne naît l'absolue négation. Voltaire arrivait au néant par l'analyse, Goethe par la synthèse; c'est le lieu où leur pensée s'unit, et il valait bien la peine, vraiment, que ces deux noms et les deux peuples qu'ils représentent se fissent si long-temps la guerre pour si bien s'entendre en cet endroit. Car Goethe n'a pas appris seulement à l'Allemagne à se connaître elle-même; il lui a fait connaître tout ce présent qui s'agitait autour d'elle. Il l'a jetée sur le che-

min des révolutions modernes. Il lui a révélé son doute, dont elle voulait douter encore. Il a divulgué le secret de sa foi chancelante, qu'elle aurait long-temps caché dans sa retraite mystique. Comme l'Esprit de l'abîme, il a dit tout haut dans l'église à cette Marguerite agenouillée, le jour du *Dies iræ* : T'en souviens-tu, Marguerite, quand tu croyais ce que tes lèvres murmurent et ce que ton cœur désire ? Quand ton Luther ne t'avait pas encore trompée, et que jeune et pure comme ton espérance, et souriant au Christ enfant, tu priais, soir et matin, sur les dalles de ta cathédrale de Cologne ? C'est là ce qu'il lui a dit de mille façons, tant en prose qu'en vers, et ce que le monde a entendu. Depuis ce jour, elle est entrée dans la grande société des nations sceptiques. Elle est sortie de son pur cénacle, et la voilà à son tour dans la mêlée du siècle. Bien des voix, sans doute, se sont élevées contre le grand poète. Bien des efforts ont été tentés par elle pour retourner en arrière vers son passé. Mais tout est inutile. Il faut avancer, n'importe vers quel abîme. Elle a mis le pied hors de ses croyances ; elle n'y rentrera plus. L'esprit mo-

derne l'a saisie. Il l'entraîne là où nous nous poussons l'un l'autre. C'est le noir chevalier qui a enlevé sa Lénore. Il faut à présent, que, sans tourner la tête, elle se laisse emporter par ce froid génie du siècle vers l'autel inconnu où nous la devançons.

Goethe avait révélé à l'Allemagne le doute qu'elle voulait se cacher; mais cette révélation fut long-temps repoussée. On s'obstinait à y voir l'état intérieur d'une ame, non la confession d'un peuple. On accusait le poète, on absolvait le pays. Il fallait bien du temps encore et de rudes secousses pour avouer que l'homme, ici, c'était la nation tout entière. L'école critique des Schlegel servit à déguiser le mal et à l'assoupir à sa surface. Ils endormirent, à proprement parler, l'Allemagne d'un sommeil magnétique, pendant lequel passèrent autour d'elle, sans lui tirer un soupir, l'invasion, les révolutions, et tout le bruit des éperons de Napoléon. Pendant ce rêve de quinze années, tout l'effort de ce pays fut de se séparer du présent, et de détourner ses regards de sa blessure saignante; tous les temps furent essayés et parcourus, hors celui où l'on vi-

vait. Ce fut, mais sous des formes plus originales, quelque chose de semblable au mouvement de la France sous la Restauration : la vie publique latente et morte en apparence, une littérature résignée et mystique, la poésie prenant le voile, et se coupant ses longs cheveux, un complet détachement de tout ce qui tenait au monde, une façon particulière de ranimer ses souvenirs, et de les interrompre à l'endroit où ils deviendraient amers, un vol audacieux dans l'infini, pour échapper à la misère présente; à tout considérer, une manière de se créer une liberté dans la gloire, et de passer triomphalement sous les fourches caudines. Les poètes entraient alors au cloître avec Werner, ou du moins ils se convertissaient avec Stolberg, F. Schlegel et Adam Muller. Celui qui resta à la porte de cette petite église, et le seul dont l'engagement avec le monde ne parut pas brisé, fut Louis Tieck. Il conserva le doute nécessaire pour railler des fantômes; il fustigea des ombres, et crut laisser les vivans dans la paix. Il joua avec le scepticisme naissant, et il semblait oublier que les griffes et les dents du monstre finiraient par

grandir. Au sein du vieil art germanique, il introduisit le persiflage; et parce qu'il l'avait revêtu de formes candides, il crut qu'il en était le maître, que le sourire ne dépasserait pas les lèvres, que le doute ainsi orné perdait son venin et que le cœur au moins ne saignerait jamais de sa morsure; et cependant, lorsque la terre tremblait du bruit de la Convention et des marches de Napoléon, c'était déjà en soi une ironie assez amère, que tout ce peuple enivré de la coupe de la table d'Arthur, et cette poésie carlovingienne, et ces sylphes, et ces rêves, et ces fées imprévoyantes, qui, si on les eût regardées de près, auraient secoué de leurs ailes la poussière de Iena, de Wagram et d'Austerlitz.

Il y eut alors un homme qui fit ouvertement une plaie bien plus profonde au cœur des croyances, et qui, malgré lui, en avança beaucoup la ruine. Je veux parler du paysan Voss, qui se rua en véritable anabaptiste contre le principe sur lequel reposait alors toute la pensée allemande. Il n'attaqua pas en face la philosophie idéaliste de son époque; ses coups ne portèrent pas si haut; mais il la poursuivit avec achar-

nement dans ses applications à la science de l'antiquité. Il ne voyait pas, qu'en détruisant le principe du symbole, il détruisait en même temps toute la vie allemande. Il y eut un moment où son pacifique pays ne retentit que de ses imprécations contre les théories de Creuzer sur la mythologie; et dans son paganisme puritain, il déclama en effet plus d'une émeute, au nom de Saturne et d'Osiris. Cet homme apportait dans la science une verveur de passions qui, ailleurs, ne se trouve que dans la fièvre des assemblées politiques. C'est qu'au fond, sous cet appareil scolastique, la question était grande et imminente; et c'était du présent qu'il s'agissait dans ce passé de six mille ans. L'instinct révolutionnaire se glissait, sans le savoir, sous ce masque d'antiquité; le protestantisme et le catholicisme se retrouvaient tous deux sur le terrain de la mythologie, et vidaient là encore une fois leur querelle. Ce grand système de l'érudition allemande, où chaque rêve avait trouvé sa place, les superstitions du génie qui décoraient tout cet ensemble, comme un peuple de statues dans leurs niches; cette poésie plus vraie

que l'histoire, s'ébranlèrent sous la critique de Voss. Autant qu'il put, il fit de la science allemande un temple protestant et non plus une basilique aux mille voix. Ce renverseur d'images ôtait au passé sa poésie, et il ne voyait pas que par là il tuait le présent. Il ne sentait pas que le génie de son pays est frère du génie platonicien, et que ruiner Alexandrie c'est ruiner l'Allemagne. Il voulait les mœurs des vieux temps, et il n'en voulait plus la foi ; il ne s'apercevait pas que les cathédrales qui servent d'abri au protestantisme ont leurs fondemens posés sur les basiliques grecques, les basiliques sur les temples, les temples de Grèce sur ceux d'Orient, et qu'ainsi l'on ne peut renverser l'une de ces assises sans que l'édifice infini de la foi humaine ne s'écroule en même temps. Il n'avait point de repos qu'il n'eût dispersé ces fondemens primitifs ; et il ne voyait pas sur sa tête les cathédrales qui se penchaient et tremblottaient comme des mâts de vaisseau dans l'orage, et menaçaient de l'écraser dans leur chute. Et quand il avait dépouillé à son aise l'imagination allemande, il relisait son idylle de Louise, et il vivait là en repos et

sans remords , parmi ses longs hexamètres tout parfumés de fleurs de tilleul , sans s'inquiéter du lendemain.

Cependant le mal ne s'arrêtait pas là ; il gagnait la philosophie , et par elle il entrait au cœur de l'Allemagne. La philosophie de Schelling , qui avait régi naguère les destinées de ce pays , ne se sentait plus le cœur d'avancer. Après ses tentatives , déconcertée et défaillante , elle rentrait toute confuse dans le cercle du catholicisme , et ne voulait plus en sortir. L'idéalisme se sentait périr et demandait à se faire absoudre par le dogme. Une science mourante , une foi mourante , liées ensemble , et qui cherchent à se ranimer l'une l'autre ! encore une fois l'histoire d'Héloïse et d'Abelard qui s'embrassent dans leurs tombeaux. De l'école la plus hardie en apparence sortait ainsi le plus grand effort pour conserver la vie au sein de la papauté. Baader , Goërres , formés dans cette école , font la veillée du catholicisme et se consomment à ranimer ce souffle. Ce n'est plus là une religion , ce n'est plus une philosophie , ni une poésie ; c'est le débris de tout cela ensemble ; une science sans nom , une foi sans

nom, une poussière divine. Pour cette poussière, creusez un grand tombeau; il faut qu'il puisse y entrer sans peine toutes les espérances, et les chimères, et les rêves, et le bonheur de la vieille Allemagne.

Au nord, la philosophie de Hegel est morte aussi avec son chef, ou du moins elle s'absorbe dans la science sociale, comme au midi la philosophie de Schelling s'absorbe dans la religion. C'est un grand symbole que la disparition de ces tribuns de l'idéalisme qui amenaient tout ce peuple autour de l'infini. Ils l'ont mené trente ans sur le mont Aventin du spiritualisme; et maintenant, il crie qu'il a faim et soif du monde réel, et il ne sait que faire pour s'en emparer assez vite.

Dans cette invisible dissolution, les sectes prennent peu à peu la place de la religion, et les maximes celle de la morale. Sous mille noms, piétisme, méthodisme, le froid avance et s'insinue partout. A mesure que l'Allemagne se fait plus sensuelle, il se forme des codes de fastueuse austérité. Dans son premier étonnement, tout lui fait scandale. Elle a quitté la grande voie de

l'innocence antique ; elle est entrée dans les détours du scrupule. La pauvre Ève se couvre trop tard de feuillages ; son passé n'en est pas moins condamné. Un dur méthodisme se met à la place de la sérénité perdue, et prétend, lui seul, à force de maximes, conjurer le danger ; il trouble jusqu'à la mort les âmes vierges dont ce pays est encore plein ; et rien ne montre mieux la décomposition des anciennes croyances que ces fantômes de secte qui surgissent ainsi par intervalle dans la conscience publique.

Tous ces symptômes, il faut le dire, se sont long-temps dissimulés sous l'effervescence qui a suivi les guerres de l'indépendance. Les espérances infinies qui se montrèrent vers ce temps-là cachèrent bien des désenchantemens et des pertes cuisantes. Les peuples et les rois s'étaient embrassés dans le sang. On s'était fait les uns aux autres mille sermens, et l'ancienne foi allemande reparut pour un moment. On crut quelque temps qu'il suffisait de regarder le ciel, et que ces larmes du doute, qui avaient semblé si amères, tariraient dans leur source. Partout resplendit dans les œuvres d'art la figure de l'Allemagne

au moyen-âge, blonde et candide, mais encore contristée par cette sourde plaie que l'on pensait guérie. Et je ne sais pas si même aujourd'hui ces imprévoyans poètes de la Souabe et de tout le midi ne continuent pas l'incorrigible lignée des Trouvères.

Que tout est changé cependant ! Les rois ont un moment tenu en leur pouvoir la foi, la vertu, la religion du Nord ; l'Allemagne avait placé sous leur garde sa dernière espérance. Elle avait versé son dernier philtre dans leurs coupes vermouluës, et elle leur avait dit : Buvez-en avec moi. Quand ses philosophes sont restés muets, elle s'était mise à l'école des rois ; et cette candeur ne les a point touchés, et ils ont eu le cœur de frapper ce peuple, comme un autre peuple. Oh ! c'est là une iniquité, je le jure ; car ce ne sont pas seulement comme chez nous des couronnes ou des trônes qu'ils mettaient en péril, mais la vieille foi, mais le Christ tout vivant dans les cœurs, mais la Providence dont ils étaient l'image dans ces ames crédules, mais la vie du serment encore intacte, mais les morts et les anges adorés, mais le ciel et l'enfer chrétiens pris à témoin. Ce n'était pas

seulement des sceptres qu'ils brisaient, mais des idées qu'ils foulait, des religions qu'ils étouffaient, et toute une éternité de pensées, de traditions, de prières, suspendue à leur parole, et qui se dissipait avec elle.

C'en était fait, il fallait le reconnaître. On avait cru que si les rois guérissaient, au moyen-âge, par l'imposition des mains, l'infirmité du corps, ils sauraient maintenant guérir l'incurable infirmité des âmes; et tout au contraire, on ne rapportait de leur contact que des cœurs meurtris et des espérances évanouies : il fallut changer de langage et renoncer à l'extase. Les ballades se nourrirent de fiel, et les sonnets d'absinthe. Au quinzième siècle, quand le génie allemand eut achevé la cathédrale de Strasbourg, il sculpta au sommet une figure satanique pour railler de là haut tout l'édifice. C'était un ricanement d'enfer qui tombait de ce balcon sur les vierges de pierre, sur les colonnes et sur les colonnettes, sur les saints dans leurs niches, sur le pavé et sur l'autel, et sur toute cette impuissance du culte et de la foi humaine. De nos jours, la poésie ne fit pas autre chose. Elle

monta au dernier échelon de l'idéalisme allemand, et commença librement à railler tout ce qu'elle avait aimé, à aimer tout ce qu'elle avait haï, à chanter avec Heine, comme le derviche au haut du minaret, la dernière heure, l'heure de minuit de ce jour de mille ans du génie germanique.

Sous leur forme insouciant et frivole, les poésies de Heine ont en effet un vrai sens social. Il y a trente ans, on les eût réputées impossibles; et les imaginations vierges de ce temps-là n'auraient jamais enduré leur cruelle morsure. Il y a là telles chansonnettes de dix vers qui portent innocemment dans leurs corolles (car ce sont de vraies roses de bois) un venin qu'il a fallu trois siècles au moins pour distiller à ce degré. Ce sont des fleurs charmantes, peintes avec l'ancienne habileté de l'art tudesque, et qui toutes dardent un aiguillon de basilic. Il y a des sonnets transparens et purs à la manière de ceux de Pétrarque, au fond desquels vous voyez ramper le reptile; des ballades qui cachent sous leur sourire, comme une femme sous son voile, leurs tromperies et leurs poisons. Il y a des cantiques pieux qui vous saisissent

dévotement, et vous bercent d'amour, et vous poignent en riant avec un mot satanique; car c'est le caractère et l'originalité de ce poète, de cacher l'amertume et la lie de nos temps sous l'expression et le miel des époques primitives : le siècle de Byron sous le siècle de Hans de Sachs. A tous les sentimens d'une société avancée il donne le rythme populaire des sociétés qui commencent; et ce désespoir qui emprunte la langue de l'espérance, cette mort qui parle comme la vie, ce berceau qui redevient un tombeau, ces passions vieilles et rassasiées qui se meuvent sur le mètre des passions naissantes, cette candeur et cette corruption, ce miel et ce fiel, ce commencement et cette fin qui se rencontrent et s'unissent dans l'étreinte de ces rapides poèmes, en font autant de petits chefs-d'œuvres d'art, de caprice, d'originalité et d'immoralité.

La plupart des poésies de Heine sont contenues dans un volume intitulé : *Livre des Chants*. Les premières datent de 1817. A cette époque, le jeune poète appartient à l'école de Schlegel et de Tieck. C'est d'eux qu'il a appris la forme po-

pulaire et la naïveté que plus tard il aiguïsera contre eux. Depuis ce temps, l'aiguillon croît et perce chaque année. Dans ses voyages du Hartz, d'Italie, et de la mer du Nord, tout se convertit chez lui en un fiel de colère et de haine. Nés dans des climats différens, ses chants n'en gardent point le caractère. Il y a de ces poèmes éclos dans la pure Toscane, sous le soleil de Lucques, et qui n'ont rien gardé de l'odeur des orangers ni des myrtes, et ne sentent que l'absinthe. On dirait que le poison voluptueux des maremme s'est insinué dans ses vers; et partout sa muse irrite, comme Cléopâtre, l'aspic caché sous la corbeille de roses. Le poète ne rencontre pas une jeune fille, pas une fleur sur sa tige, sans leur adresser un madrigal méphistophélique. Les étoiles ont beau se cacher sous leurs voiles, il finit toujours, comme dans les Nuées d'Aristophane, par quelque ironique question qui leur fait pleurer des larmes d'or. Quand il approche de la mer du Nord, c'est le seul endroit où son ironie prenne quelque chose des lieux. Elle devient comme eux ample et colossale; des nuages de la Baltique, il fait un linceul

pour rouler et berner les dieux vivans et les dieux morts, le présent et le passé, et il vous quitte là sur la grève avec une épigramme : de sorte qu'en fermant ce livre, si frivole en apparence, toute la nature semble vide, et le ciel désert, et tous les fruits du grand arbre de vie ont été souillés l'un après l'autre d'un noir aiguillon ; et le ver les ronge.

Ainsi, il est donc vrai, le long monologue de l'idéalisme a fini par un éclat de rire. L'Allemagne a bu sa poésie jusqu'à la lie. Encore une fois son Rhin s'est perdu dans le sable.

Ainsi, un monde entier d'espérances et d'amour se dissipe en ce moment avec le génie de la vieille Allemagne, sans que personne ici tourne la tête pour s'en inquiéter. Là, près de nous, mille fantômes s'évanouissent sans bruit, comme ils étaient nés sans bruit. Ces divins rêves, auxquels manque le souffle, ont vécu leur vie rapide. Tout à l'heure un univers va s'engloutir sans réveiller seulement l'oiseau dans son nid.

Que veulent donc ces accusations parties récemment de Vienne et d'Édimbourg contre la poésie de la France actuelle ! Croit-on que nous

serions embarrassées de montrer ailleurs même misère ? Il s'agit bien vraiment, tant en France qu'en Allemagne, d'hémistiches et de prose qui s'altèrent, quand c'est le poëme entier de la société moderne qui s'en va par lambeaux. Si l'on veut faire le procès aux fantômes des poètes, il faudrait au moins que le monde et les pouvoirs actuels fussent moins fantômes qu'eux. Or, quelle loi, quelle société, quelle église, quelle religion, je ne dis pas quel homme, mais quelle institution qui ne se donne aujourd'hui pour une ombre et qu'on ne traite en ombre ? qui a aujourd'hui la prétention de vivre sérieusement et autrement qu'en rêve ? Qui se figure, par exemple, que nos lois sont des lois ? que nos rois sont des rois, et ne voit pas que ce sont des fantômes qui n'ont que le visage ? Êtres fantastiques s'il en fut, qui viennent on ne sait d'où, dont le plus grand demeure au plus un jour, qui s'en vont par hasard et qu'on ne revoit jamais. Dans quelle poussière les avez-vous pris hier ? dans quelle poussière les rejetterez-vous demain ? Vous ne le savez pas vous-même. Majestés plus chimériques que les rêves d'Hoffmann, plus ra-

pides, plus changeantes que les rêves de la fièvre, leurs couronnes ne sont pas des couronnes ; ce sont des bandeaux que vous leur mettez sur les yeux. Leurs sceptres ne sont pas des sceptres ; ce sont des verges avec lesquelles vous les frappez à la face. Leurs peuples ne sont pas des peuples ; sans présent, sans passé, sans nom, sans héritage, véritables morts revêtus du manteau de la vie, ils escortent dignement ces royautés d'un jour.

Ne dites donc pas que la poésie finit ; dites plutôt qu'elle seule reste vivante. Rien n'existe aujourd'hui que ce qui est dans les cœurs. Il n'est pas une tradition, pas une autorité, pas une lettre écrite qui ne tombe en cendre, si vous la touchez de la main. Dans cette instabilité du réel, l'idée seule subsiste. Elle seule garde sa couronne éternelle sur sa tête, et il n'y a ni peuple ni roi qui la lui puisse ôter. Nous vivons, non pas dans la pensée de ce qui est, mais dans la pensée de ce qui doit être et de ce qui sera demain. Ombres que nous sommes, nous sommes nous-mêmes un poème et nous ne le voyons pas.

Sans doute l'idéal que chaque peuple avait imaginé se dissipe aujourd'hui, en Angleterre, en Allemagne comme en France; car cet idéal n'était rien que lui-même. Chacun se dépouille de ses traditions, de son art indigène, et jette autour de lui cette feuillée de mille ans. Mais de ces ruines particulières se forme la conscience du genre humain. Un même génie cosmopolite se met à la place des génies différens d'idiomes et de races. Dans cette poétique du monde, toute idée grandira sans entraves, et le vers et la prose rajeuniront au sein de la cité nouvelle.

De là, véritablement, la mission du poète ne fait que commencer. La vie sociale ne s'en est emparé que d'hier, et déjà il ne peut plus mourir tranquille dans son lit. Le temps est passé où il vivait en paix jusqu'à la fin sous son clocher. A cette heure il faut qu'il quitte, avec Byron, avec Châteaubriand, avec Lamartine, sa frontière ou son île. Il faut qu'il supporte et la pluie et le vent, et le froid et le chaud, et l'amour et la haine des climats étrangers; car son cœur est désormais trop grand pour que ni ville ni village

le renferme tout entier. Sa mission est d'être le médiateur des peuples à venir. Sa parole n'appartient plus exclusivement à aucun. Dans l'inter-règne des pouvoirs politiques, lui seul redevient souverain. Il est déjà le législateur de la grande fédération européenne qui n'est pas encore.

Le voilà donc désormais seul en compagnie avec son cœur; toutes les imitations sont épuisées; toutes les réalités sont évanouies; les chemins connus ne mènent qu'au désert; les vieilles terres ont donné tous leurs fruits. Il faut que ce Christophe Colomb du nouveau monde idéal s'élançe au loin, lui seul, dans l'océan de sa pensée. Il va, il va, et cet infini s'accroît toujours. Il va encore, et ce que l'on appelait terre est à présent nuage; et ce que l'on nommait espoir se nomme à cette heure illusion. Et le peuple qu'il entraîne lui crie : « Retournons en arrière. » — Mais lui répond : « Demain ! » — et demain est un siècle. Et malgré la tempête, il ne pliera pas la voile, avant qu'il n'ait touché la rive où la vie a sa source et qui s'appelle Éternité.

Février, 1834.

IV.

PHILOSOPHIE ET MORALE.

I.

Un voyageur qui traverserait rapidement l'Allemagne, trouverait partout un peuple paisible et laborieux, des lois tranquillement et facilement obéies, des villes riches ou savantes, des villages presque aussi beaux que ces villes, et dans la moindre chaumière une sorte d'élégance rustique qui épanouirait son cœur. Dans ces villages, il verrait souvent la même église servir

à des cultes différens, le même cimetiére, et, pour ainsi dire, la même tombe s'ouvrir au papiste et au luthérien; au reste, point de discordes, point de partis, point de plaintes ouvertes, point de murmures, si ce n'est celui de quelque grand fleuve qui porte silencieusement à la mer le produit de l'industrie de cette nation de philosophes. Ce voyageur rentrerait chez lui, infailliblement persuadé qu'il vient de découvrir un peuple de sages, lequel a échappé par miracle aux tourmentes de l'esprit moderne. Comme il n'aurait vu extérieurement aucun signe de changement, il en conclurait que tout est demeuré en sa place, et que ce point seul reste fixe au sein des agitations tumultueuses de l'Europe. Il serait dans une grande erreur.

Une transformation profonde travaille aujourd'hui les peuples allemands. Cette révolution n'est point apparente et bruyante comme celles qui s'opèrent en France, en Angleterre; mais il est aussi impossible de la nier, et elle va aboutir à des résultats semblables. Le vieux génie de l'Allemagne se décompose; un esprit nouveau heurte à la porte comme un bélier. On n'a point

à raconter des émeutes et des coups d'état sur la place publique, mais déjà des émeutes et des révoltes dans l'empire des idées et de la philosophie. La génération spiritualiste s'efface et disparaît. Un des glorieux lutteurs éprouvés dans les écoles me disait, il n'y a pas long-temps : « L'idéalisme se meurt, je suis content de mourir aussi. » Ce mot résume tout le reste. Goethe et Hegel sont allés rejoindre Lessing, Klopstock, Schiller, Kant, Fichte, Herder, ces héros de la renaissance allemande. L'époque des demi-dieux et des héros est passée. Que va apporter l'époque des hommes !

La France et l'Allemagne, dans les jugemens qu'elles ont portés l'une sur l'autre, ne peuvent point prendre pour devise : Sans amour ou sans haine. Au contraire, l'engouement ou l'aversion les a tour à tour gouvernées. Quand, lasse du matérialisme du siècle dernier, la France a voulu y échapper, elle s'est jetée en suppliante entre les bras de l'Allemagne. Le besoin de se soustraire à son passé moqueur lui fit adopter, sans nulle critique, toutes les doctrines tudesques que de rares communications apportèrent

jusqu'à elle. A mesure qu'une théorie était abandonnée de l'autre côté du Rhin, elle commençait à ressusciter, puis à fleurir parmi nous; et, en fait de système, nous n'adoptâmes le plus souvent rien que les morts. En sortant du scepticisme, les esprits, altérés comme dans le désert, tentèrent de s'abreuver aux sources de l'Allemagne sans se demander si une eau pure jaillissait en effet de ces rochers, ou si un trompeur mirage ne nous leurrait pas d'une onde chimérique. Systèmes, hypothèses, croyances, traditions, poésie, tout fut admis pour guérir les cœurs meurtris par la raillerie de Candide et par le matérialisme de la révolution.

Le livre *de l'Allemagne* fut écrit sous cette influence. On voit que M^me de Staël est partout poursuivie par le fantôme ridé de Voltaire. Elle se précipite loin de cette tyrannie railleuse aux pieds des jeunes autels de la muse allemande. Cet ouvrage est la prière d'une ame exilée qui demande un refuge dans l'univers moral; c'est l'improvisation éolienne de Corinne au bord du Rhin. Ce n'est pas, on le sait bien, une peinture exacte et méthodique. Pas un objet n'est

dépeint tel qu'il est dans la réalité ; il est vu avec trop d'adoration pour cela. Mais cette adoration même n'est-elle pas un événement véritable qui a des rapports avec toutes les affections de cette époque ? Quelle reconnaissance ! Quelle bénédiction ! Quel amour pour ces doctrines d'idéalisme, même avant d'en connaître le fond ! Quel cantique d'enthousiasme en se sentant renaître ! L'exaltation de M^me de Staël pour l'idéalisme allemand ressemble à l'exaltation ascétique des saintes pour le Christ sauveur. Sa langue est quelquefois la même que celle de sainte Thérèse, car on y sent comme la révélation d'un continuel prodige. Elle n'explique nulle part les poètes et les héros de la philosophie par les causes naturelles de l'histoire, de la tradition, de la langue. Ces poètes et ces philosophes semblent, au contraire, dans son livre, agir, penser, écrire en vertu d'un miracle intérieur qui n'a lieu que pour eux. En un mot, c'est la langue de l'amour substituée aux aphorismes de la critique.

C'est aussi là ce que les Allemands n'ont jamais voulu admettre. Parce qu'ils ne se reconnaissaient pas dans ce livre, ils l'ont trop souvent

considéré comme un tableau de pure fantaisie. Ils n'ont su comment jouer le rôle fantastique que cette admiration fougueuse leur imposait, et ils ont été embarrassés par le persiflage mêlé à leur apothéose. Accoutumés à donner peu d'attention aux ouvrages écrits par des femmes, l'arrivée de M^{me} de Staël au milieu des écoles métaphysiques leur a paru long-temps un scandale; on s'aperçoit trop par les correspondances posthumes qu'ils n'ont vu très clairement en elle qu'une bonne femme, *die gute frau*, dont ils agréent la passion avec une complaisance débonnaire.

Sous la restauration, la France continua d'étudier avec vénération et soumission profonde la philosophie et la poésie allemande. Ce fut la scène de l'étudiant chez le docteur Faust. On imita, traduisit, compila, et de nouveau on compila, traduisit, imita. De temps en temps, l'Allemagne tournait doctement la tête du côté de cette pauvre France qui rentrait à l'école comme une petite fille. Rarement la pédagogue se montrait satisfaite de son élève. Deux ou trois signes au plus d'une satisfaction protectrice laissèrent

penser qu'elle ne désapprouvait pas les labeurs de cette innocente, et qu'avec du temps, et force férules, injonctions et admonitions, elle ne désespérerait pas d'en faire quelque chose. Ce fut l'histoire des quinze années; après quoi, la France, en juillet 1830, fut renvoyée à sa quenouille, légitimement atteinte et convaincue d'étourderie révolutionnaire, de frivolité, indocilité et incapacité philosophique.

Les Allemands, révélés par leurs poètes, ont été, dans ces derniers temps, l'objet d'une idolâtrie qui tend à les corrompre. Qu'est devenue l'humilité qu'ils avaient conservée jusqu'au dix-huitième siècle? Une susceptibilité ombrageuse et hargneuse tourmente incessamment ces nouveaux rois de l'opinion. Leur prétention, comme celle de tous les héros de romans, soit qu'on les loue, soit qu'on les blâme, est de n'être jamais compris de leurs adorateurs; et personne ne nie qu'ils ne s'arrangent parfaitement pour cela. S'il se trouvait même à la fin, quelque part, un jugement sur eux vrai et impartial, je doute fort qu'ils s'en montrassent satisfaits; car ce jugement, supposé qu'il fût exact, serait une limite

apportée à l'idolâtrie ; et quand on a été Dieu un jour, on tient à son nuage.

Il faut, au reste, que des différences bien profondes séparent la France et l'Allemagne, puisque, malgré les efforts de tant d'hommes remarquables des deux parts, tant de préjugés les séparent encore. Quand les idées que ces deux peuples se forment l'un de l'autre ne sont pas absolument fausses, elles sont toujours en arrière de leur état présent au moins d'un demi-siècle. Un perpétuel anachronisme les sépare. Ils se poursuivent l'un l'autre, comme dans la course d'Atalante, sans s'atteindre jamais.

Par exemple, quel temps ne faudra-t-il pas pour que la France renonce à se représenter l'Allemagne comme un pays de contemplation et d'enthousiasme, un Eden livré aux poètes, et la nation entière comme la Belle au bois dormant ! Cette image était vraie, il y a cinquante ans ; elle a cessé de l'être. Mais cette première impression, qui est due au livre de M^{me} de Staël, ne s'effacera pas si tôt. Elle alimentera pendant de longues années encore le génie des romanciers, des voyageurs, et même des philosophes,

De même, l'Allemagne (et j'entends par-là la foule, non quelques hommes rares et supérieurs) ne comprend encore que la France du dix-huitième siècle. Jeune ou vieux, riche ou pauvre, un Français, quelles que soient son origine, sa province, sa condition, est nécessairement un Voltairien, fat, fluet, fardé, toujours riant, qui jure de par Helvétius et Marmontel, qui porte à ses souliers la poussière de la régence, et sur son front le sceau de la jeune année de 1770. Vous tous qui franchissez le Rhin, préparez-vous à jouer le rôle de votre trisaïeul ; sinon, on vous l'imposera. Soyez gracieusement impie et religieusement encyclopédiste à la manière du baron d'Holbach, railleur, persifleur, comme vous pourrez ; c'est là votre caractère donné, et ce que l'on attend de vous. — « Je suis grave, dites-vous ? Le siècle m'a changé. Je me suis fait, avec l'âge, profond, savant, croyant, comme l'Allemand aujourd'hui se fait vif. » — « Non, non, vous est-il répondu. Votre persiflage ne nous en imposera pas ; votre gravité et votre religion sont des graces qui vous manquaient au siècle dernier. Vous jouez avec

l'infini et la philosophie, comme votre aïeul avec Ninon de l'Enclos. » Désormais quittez ce personnage si vous pouvez.

En vertu de la même observation, une femme française est nécessairement une poupée parée, choyée, gâtée, sans cœur, sans tête, sans ame, du reste un abîme de frivolité, et le centre de tous les dérèglements. Une jeune fille allemande, élevée dans les vrais principes, nourrit en secret le mépris le plus superbe pour une grande dame française, à qui le triple démon de la coquetterie, de la légèreté, et des amusemens de la régence, ne laisse pas une heure de répit pour une passion profonde et naturelle. C'est ainsi que les moines se figuraient toujours les soldats l'épée à la main.

On peut affirmer que ces deux ou trois points, bien et sagement développés, composent tout le fonds d'observation des trois quarts des écrivains qui se font, en Allemagne, les interprètes de la France.

Si, des circonstances générales des mœurs, on passe à cette matière bien autrement subtile des arts, de la poésie et des lettres en général,

c'est là que la discordance est vraiment effroyable. L'esprit allemand et l'esprit français sont de nature si opposée, que presque toujours l'un exclut l'autre. L'art de les assimiler est si rare, qu'on peut dire qu'il n'existe pas. Chacun se défend avec acharnement des empiètemens de l'autre, comme s'ils se détruisaient mutuellement. De là, quels combats avant de s'accepter ! et, quand on veut les réunir, quelles colères et quels grincemens de dents ! On est venu à bout de faire accepter de la France quelques parties de la science allemande. Mais Dieu sait les ménagemens qu'on a dû observer, les aversions qu'on a dû braver, les luttes qu'on a dû soutenir, et je peux dire la vertu qu'il a fallu y mettre. Si la France n'eût été malade du scepticisme, jamais assurément, dans son état normal, on ne lui eût fait accepter à elle, fille de Descartes et de Voltaire, l'amère breuvage des sibylles du Nord ; mais dans l'anéantissement qui suit le scepticisme, ce remède héroïque était indispensable.

L'Allemagne, de son côté, a exploré chacune des époques littéraires de l'histoire ; la littéra-

ture française est la seule qu'elle n'a jamais bien ni comprise ni admise; il y a une barrière qui l'en sépare. Ses jugemens, si profonds sur tout le reste, sont puérils sur ce sujet, l'irritation y étant trop souvent mêlée. Goëthe est peut-être le seul qui resta supérieur à ces antipathies, et encore dans ses lettres à Zelter, on voit qu'il n'osait l'avouer.

On connaît dans le monde un critique doué d'une incroyable universalité d'esprit : il a tout vu, tout jugé, tout analysé, tout compris; il s'est fait le contemporain des Romains et des Grecs. Que dis-je des Grecs? il l'est des Chaldéens, des Bactres, des Assyriens; et s'il y a quelque chose au-delà, il y pénètre. Il écrit des ballades dans la langue du roi Porus, et Pétrarque signerait ses sonnets. Quoi de plus? il est équitable, fin, modéré, délié; il rend justice à Caldéron comme à Homère, à Shakspeare comme à Dante; il sait trouver le bien partout où il est; en outre, il l'aime sincèrement. Un seul point, dans l'histoire du genre humain, le trouble et le déconcerte : il ne saurait s'en consoler ni le regarder en face. Que ne donnerait-il pas pour

Ces utiles préjugés sont entretenus avec soin par la presse politique et littéraire. Les journaux allemands, auxquels ceux de France répondent rarement, s'exaltent dans leur solitude; ils s'élèvent peu à peu contre tout ce qui appartient à la France, hommes, choses, mœurs, à un ton d'injures, d'obscénité, de rage cynique dont je n'aurais jamais cru capable le chaste idiome de Charlotte et de Marguerite. Les plus populaires poussent le plus loin ce monologue de fureur. Rappelez-vous Arlequin s'excitant, dans un héroïque soliloque, à la bataille contre son ennemi absent. Ce qui m'étonne, après cela, c'est qu'un honnête Souabe, bien et duement endoctriné, ose encore traverser la frontière et s'aventurer parmi nous, nation de Barbes-Bleues et d'Ogres épicuriens, qui sentons la chair fraîche d'une lieue, le tout par esprit de frivolité.

II.

Le fait qui s'accomplit aujourd'hui en Allemagne est la chute du spiritualisme. Cette Jérusalem céleste croule dans l'abîme; aucune main ne peut la retenir.

Tant que l'idéalisme et la poésie ont soutenu l'Allemagne, ils ont caché ou fait oublier le vide des institutions. Aujourd'hui il en est autrement ; la vie publique et la vie privée sont dévoilées en même temps. Sous le manteau percé de la philosophie, on commence à remarquer d'étranges plaies. A mesure que l'enthousiasme s'éteint, bien des qualités aimables disparaissent, et, dans l'état, bien des misères sont mises à nu ; dans les écoles un fatalisme inerte, au dehors la foi qui tombe, et qui ne se survit que dans les extrémités, à Berlin dans le piétisme protestant, à Munich dans le mysticisme catholique ; une jurisprudence très savante, et une législation décrépète ; dans les champs, la corvée et la dîme ; point de garanties nulle part, le privilège partout, l'intolérance religieuse poussée, en certains cas, jusqu'à la démence (1) ; des tribunaux secrets ; point de presse pour y suppléer ; et au faite de tout cela, une noblesse infatuée, et qui a besoin d'être châtiée. Aisé-

(1) Voyez le dernier décret du cabinet de Berlin, concernant les Juifs

la simplicité devient grossièreté, la bonhomie rusticité, la résignation servilité. Quand l'esprit allemand n'est pas dans la nue, il rampe; il lui reste à apprendre à marcher.

La philosophie allemande se meurt : elle est morte après avoir, comme Saturne et la révolution française, dévoré ses enfans. Que sont devenus tant de systèmes qui se promettaient l'éternité, tant de solutions définitives du problème de l'univers? Cherchez ces systèmes au même endroit où sont chez nous la convention, l'empire, la restauration, et chacun des pouvoirs qui se sont couronnés de leurs propres mains. Ressusciter Kant, Fichte, Schelling, Hegel, ou ressusciter l'assemblée constituante, ou la terreur, ou Napoléon ou Louis-le-Désiré, des deux parts même folie. Ces théories sont dans la même poussière où dorment aujourd'hui les événemens d'où elles sont sorties. Un seul jour nous en sépare, mais ce jour est un siècle. Paix donc à ces morts glorieux! Quand même vous posséderiez la trompette du jugement dernier, vous ne pourriez les ranimer.

Ce n'est pas à dire pour cela que ce mouve-

ment de l'intelligence doit rester sans résultat. Le panthéisme est partout au fond de la philosophie allemande comme l'égalité est partout au fond de la révolution française. Si ces deux principes viennent jamais à s'entendre, ils constitueront entre eux le monde nouveau.

De l'autre côté du Rhin, on reproche durement à la France la mobilité et l'inconstance de ses systèmes de gouvernement. Ne pourrait-on pas rétorquer cette accusation contre ceux de qui elle part, si de pareils griefs ne s'adressaient, avant tout, à l'esprit de l'humanité même? Que de fois l'Allemagne, dans ce même demi-siècle, n'a-t-elle pas changé de systèmes et d'enthousiasmes! que n'a-t-elle pas couronné dans ces dernières années! l'esprit et la matière, le pour et le contre, le moi et le non-moi, la liberté et la fatalité! Que de sermens solennels jurés à ces rois de la pensée, à Kant, à Fichte, à Schelling! chacun de ces sermens devait durer toujours. Ils n'ont pu subsister devant l'avènement d'un principe plus jeune et plus nouveau. Hegel vient de mourir, le puissant Hegel! sa cendre est encore chaude. Où sont ses disciples fidèles,

ses croyans, ses apôtres? Il n'en a plus. Il renaitrait aujourd'hui, qu'il importunerait ceux qui l'ont embaumé hier : il serait comme Épi-ménide après un sommeil d'un siècle, tant le mouvement qui emporte et vieillit les morts est, plus que jamais, rapide et inexorable. C'est maintenant qu'il faut chanter à table : « Les morts vont vite. »

De la même manière qu'en France la chute de tant d'administrations opposées a embarrassé la liberté d'une foule de lois, réglemens, décrets, ordonnances contradictoires; de même, en Allemagne, la chute de la philosophie a embarrassé l'intelligence d'une foule de formules de tous les régimes. Pour conserver quelque naturel au milieu de ces entraves, il faut une rare vivacité d'esprit. Combien de gens se traînent encore sous ce vide fardeau, comme la tortue sous sa carapace! Combien d'excellens hommes qui, la plume à la main, sont incapables de demander à boire sans convoquer l'objectif et le subjectif! Il y a une frivolité propre à l'Allemagne; c'est celle qui marche toujours coiffée du bonnet de la scolastique.

On connaît un pays où un assez grand nombre de formules métaphysiques sont tombées dans le domaine commun, pour qu'en moins d'une heure d'un travail ordinaire, chacun puisse se flatter de convertir le fait le plus simple, la mouche qui vole, le chien qui jappe, l'enfant qui pleure, en un système d'abstraction vide et béant dans lequel l'auteur s'évanouit et disparaît lui-même. Il y a des gens, des Français légers, qui préfèrent à ce bel art la roulette de Pascal.

La science allemande séduit d'abord par son caractère de grandeur et d'unité ; mais si, en sortant de cet étonnement, vous l'étudiez davantage, vous trouvez tant de fois la chimère à la place de la réalité, la conjecture à la place de la certitude, que vous tombez dans une extrémité contraire : il vous semble que cet édifice si vanté va s'écrouler comme un rêve. Cette science est pareille à ces arcs-de-triomphe inachevés, dont on remplit les vides, en un moment, avec des toiles peintes, pour y donner à un prince une fête qui dure un jour. Le prince, ici, est l'esprit humain qui se prête gracieusement et modestement à la cérémonie.

Qui eût pensé que tout cet idéalisme dût aboutir aux mêmes résultats religieux que l'école de Voltaire ? C'est pourtant, en grande partie, le mouvement de décomposition qui s'opère aujourd'hui. En effet, dans le temps où la philosophie de l'absolu *construisait* les empires passés sur le plan qu'elle s'était formé la veille, elle n'était pas si loin qu'il semble de la méthode de Voltaire, qui, lui aussi, expliquait Pharaon et Moïse par Louis XV et par son aumônier. Des deux côtés, c'était, au fond, la même erreur de perspective ; et si Mahomet, encyclopédiste de la société d'Holbach, ne me convertit pas, je ne me livre pas davantage au Mahomet de la philosophie d'outre-Rhin, lequel poursuit le Concret et la Subjectivité sur son chameau dans le désert et sous les tentes ambrées de l'Yemen.

Au moment où j'écris ces lignes, un livre, dont toute l'Allemagne est préoccupée, vient de jeter une terrible lueur sur ces questions. C'est la *Vie de Jésus*, par le docteur Strauss. Ni l'originalité d'un écrivain éloquent ; ni l'éclat d'un nom connu ne distinguent cet ouvrage ; et pourtant un événement politique n'eût pas plus sé-

rieusement passionné les esprits. Ce livre est le résultat naturel et nécessaire de la méthode allemande. C'est par là qu'il doit éveiller, au plus haut degré, l'attention des étrangers. La méthode que Wolf et Niebuhr ont appliquée à Homère et à Tite-Live, l'auteur l'applique au christianisme; et, de la même manière que Homère et l'histoire romaine se sont évanouis comme une fumée entre les mains des deux premiers, le Christ disparaît à son tour dans le travail du dernier; *opération critique*, disent à bon droit les théologiens. Les récits des quatre évangélistes ne sont plus qu'une suite d'allégories, de fables telles que celles d'Ésope et de La Fontaine, des contes et des chants populaires; en un mot, un *mythe*. Cette idée n'est pas entièrement nouvelle; l'autorité que le symbolisme allemand vient de lui donner, l'éclat et le retentissement qui la suivent, tout cela est nouveau. Le Christ, dans ce système, n'est plus qu'un songe, une épopée mystique qui va rejoindre l'épopée grecque et l'épopée romaine. Lisez attentivement ces résultats, vous croirez, avec la différence d'une forme très savante, lire les

questions sur les miracles par Voltaire. Ce qu'il y a de certain, c'est que si vous vous soumettez sans critique aux prémisses du symbolisme allemand, vous êtes poussé, de proche en proche, à ces mêmes conséquences. Admettez que l'histoire romaine n'est qu'une suite de paraboles populaires, la même chose peut et doit se dire exactement des premiers temps du christianisme. Les évangélistes deviennent des rhapsodes, l'Évangile un poëme en prose, et le catholicisme un rêve du genre humain, faisant sa halte dans le jardin des Oliviers.

Je sais bien qu'en Allemagne la *Christologie* a mille moyens de déguiser ces résultats. On détruit d'un trait de plume les cieux ouverts et l'assemblée des martyrs. On y substitue une formule d'école, et voilà l'abîme comblé. Si je considère avec effroi cet avenir privé de la foi des ancêtres; si mon cœur, abreuvé de fiel, se détourne avec désespoir de ces cieux qui restent vides, on me répond que tout va bien, que le principe du christianisme n'est pas un individu, mais une idée; que je puis toujours au pis aller adorer ce principe; que seulement la forme

s'est évanouie dans la substantialité; que rien autre chose n'est changé. De bonne foi, qu'est-ce que tout ce galimatias pour remplacer un Dieu ?

O grand, puissant, burlesque Protée, infernal Voltaire, que pensez-vous de cette chute, dans votre tombeau du Panthéon ? Après tant de détours, de menaces, de dédains, voilà enfin la poétique Allemagne, la religieuse Allemagne qui tombe entre vos mains, et les griffes de Satan qui percent sous l'aile de l'ange Abbadona ! N'est-ce pas vous qui ressuscitez sous cette forme nouvelle, et qui, pour mieux tromper le monde, revêtez comme votre tunique la blonde candeur de la science allemande ? Où fuir ? où se cacher ? où se sauver ? Il y avait un rossignol allemand qui chantait ses plus beaux chants dans la forêt Hercynienne. Les peuples étaient accourus et écoutaient sa voix enchantée. Ils sentaient, pendant qu'ils l'entendaient, rentrer dans leurs cœurs la foi qu'ils avaient perdue et la poésie des vieux jours. Un souffle divin les ranimait, et leur ame s'élançait sur les ailes de cet oiseau merveilleux pour parcourir les sphères mélodieuses.

Mais voilà qu'un serpent à la gueule impure avait roulé ses anneaux au tronc d'un chêne du voisinage. Le rossignol l'aperçut; il fit silence, et soit peur, soit amour, soit un charme plus puissant que le sien, il tomba en voletant dans cette gueule béante; après quoi, le serpent darda sa langue, et prenant la parole, il dit : « Me connaissez-vous? Je me suis appelé tour à tour, dans l'Eden, Léviathan, Satan, Moloch; au moyen-âge, Hérésie, Jean Hus, Martin Luther; chez les Tudesques, Méphistophélès; chez les Welches, Voltaire. A présent, je me nomme comme vous tous : Scepticisme. » Les peuples l'ayant entendu se retirèrent et pleurèrent pendant trois jours.

L'influence de la révolution de 1830 n'a pas été en Allemagne aussi nulle qu'on le pense. Ce branle donné au monde a hâté le bouleversement des systèmes surannés. Le saint-simonisme lui-même a pénétré au sein du vieil idéalisme, et la réhabilitation de la matière n'a été prêchée nulle part avec plus d'avidité que par les frères et descendants du jeune Werthér. L'école qui a pris un moment le nom de *Jeune*

Allemagne n'a guère d'autre dogme que celui-là. Que de livres n'a-t-elle pas enfantés, qui ont eu un retentissement populaire, sans autre mérite évident que de réveiller les sens endormis ! Combien d'aphorismes tirés de *Candide* et du *Huron* passent aujourd'hui dans la poésie allemande pour des nouveautés prophétiques, et sibyllines ! Combien la matière, évoquée du néant en l'an 1832, n'a-t-elle pas paru, de l'autre côté du Rhin, chose merveilleuse, inouïe, inénarrable ! En sortant du long jeûne du spiritualisme, quel étonnement et quel cantique de joie ! L'Allemagne cloîtrée quitte aujourd'hui le couvent comme Catherine de Bora. Cette nonne épouse à cette heure son Luther sous le nom de la matière et de l'épicurisme.

Tandis qu'en France et en Angleterre la chute de la vieille société a provoqué une poésie plaintive et désespérée, on s'étonne que cette même ruine s'annonce en Allemagne par le ricanement et par l'ironie de toutes choses. C'est dans le pays le plus naturellement sérieux que la plainte prend le masque comique. Tous les rôles sont changés. Au moment où les poètes anglais et

français pleurent et se lamentent, les jeunes poètes allemands commencent à se divertir et à banqueter. Pourquoi cela ? Je n'en vois d'autre raison décisive que celle-ci : l'Allemagne n'a point encore connu les angoisses qui naissent d'une révolution véritable, ou elle les a oubliées. Il est permis de s'y jouer avec grace de la convention française comme des nuées d'Aristophane. On y est presque aussi loin de la place Louis XVI que de la prison de l'Aréopage. Échafauds politiques, dictature populaire, guerres civiles, ces mots sont sérieux chez nous et en Angleterre; mais les poètes allemands ont là-dessus une légèreté à laquelle nous autres Français nous ne pouvons plus atteindre. Les bouleversemens sociaux ont encore pour eux l'attrait de l'inconnu. Ils ont l'âge du *mondain* de la régence, ou des Cavaliers des Stuarts. Si jamais une révolution passe sur leurs têtes, alors nous verrons comment cette bande joyeuse la supportera.

Qui croirait, malgré cela, que les gouvernemens ont traité cette école comme une ligue de sanglans conspirateurs ? Les coups d'état les plus

violens ont été un moment réunis contre de mystiques épicuriens qui ne font, après tout, qu'exprimer les tendances de leur pays. Si l'Idéalisme se met sous la protection des gendarmes, il faudrait faire la même guerre à l'industrie, aux usines, aux fabriques, à l'enthousiasme pour les chemins de fer et pour les bateaux à vapeur, toutes choses qui annoncent de la même manière la chute du vieil esprit et la domination croissante de la matière. Mais c'est une ridicule contradiction de persécuter le système dans les poètes et d'en protéger l'application dans le peuple. Ce cri de l'Allemagne surannée ressemble à la plainte d'Arioste contre l'invention déloyale de l'arquebuse et de la poudre à canon. Les vieilles armes sont rouillées et impropres aux combats qui se préparent. Ni larmes ni regrets ne peuvent leur rendre l'éclat perdu. Sous la hache bourgeoise du dix-neuvième siècle tombent également les forêts de l'Amérique et les fantastiques ombrages de l'Allemagne. Au lieu des chants des fées dans les forêts séculaires, le pic des pionniers qui tracent leur chemin rapide à des générations plus rapides, retentit

du Danube au Rhin. Elfes immaculés, gnômes, sylphes spiritualistes, impalpables ondines, votre heura est venue; il faut en prendre son parti. La question des douanes a remplacé pour tous la question de l'impératif catégorique.

Dans ce changement, que devient l'imagination ainsi déconcertée? Tout se rapetisse : un génie lilliputien prend la place des conceptions transcendentes : au lieu de l'épopée, l'épigramme; au lieu de l'infini, un atome. De la même manière que, pour échapper au matérialisme, la France s'est mise à l'école de l'Allemagne, celle-ci, pour échapper à l'idéalisme, entre à l'école de la France. Les nations ainsi travesties se mêlent et se confondent. Chaque peuple change de masque comme au carnaval de Venise.

Le poète qui a exprimé le dernier dans toute sa pureté le vieux génie de l'Allemagne (1) est Uhland; mais voilà près de vingt ans que ce poète se tait. Lui-même, il sent que l'ancienne muse se meurt, et qu'il n'est au pouvoir d'aucun homme de la ressusciter.

(1) Ruckert s'est évidemment formé, en partie, sur les modèles orientaux.

J'ai vu les saints anges de Klopstock et de Schiller conspués et raillés par un siècle nouveau; les esprits ont voilé leur face dans le ciel de l'Allemagne. J'ai vu les chastes images de Thécla, de Clara, de Marguerite, de Geneviève, qu'insultaient de grossières courtisanes, nées du cerveau grossier des poètes de nos jours. Le ricanement de l'orgie a pris la place des larmes saintes des esprits immortels, et des vices prétentieux se sont couronnés eux-mêmes de la couronne des vierges.

Le docteur Faust a quitté sa cellule, il a quitté ses livres et son creuset; il a rejeté loin de lui la tête de mort qui mêlait à ses pensées enthousiastes les songes du tombeau. Le docteur s'est fait vif; il court au bal en chapeau brodé; il est galant, leste, musqué. Seulement avec son manteau de philosophe, il a oublié au logis son âme et son imagination. Quel magicien pourrait les lui rendre?

III.

En vain oppose-t-on que les symptômes indiqués plus haut vont cesser, qu'ils ont cessé déjà,

que demain ou après-demain tout va rentrer dans l'ordre. C'est là l'illusion de tous les pouvoirs qui périclitent. Inutilement de nobles vieillards luttent contre la pente du siècle. Le siècle leur échappe; une génération ennemie les remplace et les pousse à la tombe en les injuriant. Une fois entré dans le chemin du doute, aucun peuple ne retourne en arrière; et le génie de la dissolution est le plus inexorable de tous. Aux optimistes de l'ancien régime philosophique, on peut redire aujourd'hui le mot de notre histoire : Sire, ce n'est point une émeute; c'est une révolution.

La philosophie, du haut des cieux, ne tient, il est vrai, nul compte de ces changemens; car rien n'égale son mépris pour les observations puisées dans l'étude des mœurs et de la société; elle ne connaît, elle ne veut connaître que les livres; hors de là, le monde finit pour elle. Cependant le sol se mine sous ses pas. Gauche et embarrassée lorsqu'elle veut sortir des bancs de l'école, quelle défense opposerait-elle aux coups de l'esprit populaire? Chaque jour, le grand Goliath de l'abstraction est atteint au front par la pierre des bergers.

Au reste, si l'idéalisme allemand périclît, c'est par sa faute. Nous avons assez long-temps vanté ses grandes qualités, pour ne point être embarrassés ici de nous expliquer sur ses défauts. Le premier reproche qu'il faut lui adresser est le manque complet de sympathie, de charité, ou plutôt d'humanité, par où cette orgueilleuse science est bien loin de la science superficielle du dix-huitième siècle. L'indifférence entre le bien et le mal, entre le juste et l'injuste, entre la liberté et la tyrannie, est une marque de faiblesse autant qu'une marque de force. On peut soutenir pendant quelques années ces théorèmes forcés; mais tôt ou tard la conscience se réveille, et le bon sens du peuple fait justice, en un jour, des raisonnemens du sophiste. De cette indifférence, il est résulté que les questions les plus profondes ont surgi tout à coup sans que cette philosophie pût en fournir la moindre solution. Quelle réponse ferait-elle aux énigmes sociales qui travaillent aujourd'hui le monde? Elle ignore même qu'elles aient été posées; elle a vécu sans entrailles au milieu des convulsions de l'histoire contemporaine. Où est le zèle de

prosélytisme qui agitait et menait les encyclopédistes ? La philosophie allemande ne connaît rien de semblable. Elle n'a rien aimé; elle ne laissera point de regrets. Ensevelie dans ses formules, comme dans le cérémonial et dans l'étiquette des princes médiatisés, elle est étendue sur son lit de parade. Le pressentiment du lendemain lui a manqué jusqu'au bout. Tel possédait par elle l'absolue intelligence, et formulait, dans un calme majestueux, toutes les époques de l'histoire assyrienne et chaldéenne, qui est mort de stupéfaction et d'horreur à la vue du *Moniteur* du 29 juillet 1830.

La science où parut le plus clairement ce zèle d'abstraction indépendant de la réalité, est la jurisprudence. Dans moins d'un demi-siècle, on sera étonné, lorsqu'un voyageur racontera ce qui suit : Sous le pôle boréal, se rencontrait, il y a trente ans, un pays où vingt mille plumes à la fois ne se lassaient, ni jour ni nuit, de commenter le Droit fécial, augural, papyrien, byzantin, carlovingien, gothique, canon, féodal, coutumier. A côté de ces écrivains d'une science infallible, j'ai vu des juges dépendans, des tri-

bunaux princiers, des procédures privilégiées, des jugemens secrets ; de temps en temps un criminel passait traîné à l'échafaud ; le lendemain on apprenait à la fois à table le crime et le châtimeut de cet homme. Au reste, point de contrôle de l'opinion sur les jugemens ; témoins, juges, accusateurs, accusés, tout étant enveloppé dans le même mystère. Ne croyez pas que de ces vingt mille plumes, une seule se laissât distraire par une si mince circonstance, et qu'une si étrange législation soulevât nulle part la moindre controverse. Il est vrai que pendant ce temps on avait retrouvé Gaius, commenté les Capitulaires, et ces commentaires étaient autant de chefs-d'œuvre. De plus, on savait à merveille l'art d'être juste tel qu'il avait été pratiqué à Salente, un siècle avant Homère.

Les poètes eux-mêmes, ces consolateurs des peuples, ont trop souvent partagé cette incurie. Les correspondances posthumes qui ont été publiées dans ces dernières années, prouvent clairement que ce manque de charité et d'entrailles fut le caractère constant de Goethe. Son système de neutralité permanente dégénérait avec l'âge

en manie. Je ne sache pas qu'aucun homme, non pas même Alexandre, fils d'Ammon, soit descendu au tombeau avec une satisfaction plus intime et plus immuable de sa propre divinité. Dans les lettres de Bettine de Brentano, on voit une jeune fille se consumer d'amour pour Wolfgang Goethe, et son excellence le ministre d'état de Weimar exploiter ce long désespoir pour en tirer quelques observations pathologiques, et une demi-douzaine de tercets. *Faciamus experimentum in corpore vili*, fut toujours sa devise. Amour, désespoir, patrie, terre et cieux, tout cela eut justement pour lui la valeur d'un sonnet régulier.

Comme en Allemagne, chaque chose se réduit promptement en système, on n'a pas manqué d'établir en forme de loi cette disposition épicurienne du grand poète. Pendant plusieurs années, il fut défendu, de par la critique, à tous poètes, prosateurs, orateurs et artistes, de garder aucun attachement humain, quelque nom qu'il pût prendre, désir, regret, espérance, héroïsme. Le dévouement à un principe, à une cause, à une croyance, fut surtout interdit au

premier chef, sans exception ni empêchement quelconque. Par là, le devoir de l'écrivain se trouva réduit à l'immobilité du fakir. Celui-là fut réputé divin, qui, assistant de loin à tous les dangers et s'abstenant de tous, diplomate olympien au milieu de la mêlée du bien et du mal, s'enfermait dans sa nue pour polir un tercet. On aurait pu, avec Orgon, dire de cet idéal de la critique :

Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien ;
De toutes amitiés il détache mon ame ;
Et je verrais mourir, frère, enfans, mère et femme,
Que je m'en soucierais autant que de cela.

Il faut convenir que ces maximes ne furent pas celles des Eschyle, des Dante, des Camoëns, des Racine, des Molière, des Milton ni des Byron. Elles ne pouvaient naître que dans l'oisiveté des petites cours d'Allemagne et dans le fatalisme des écoles.

Un autre vice de ce fatalisme, c'est qu'à force de se confondre avec la Divinité, il arrive que l'humanité s'infatue jusqu'à la folie. En voici un exemple qui est devenu populaire. Suivant la

doctrine de l'absolu, réduite à son expression la plus simple, Dieu sommeillait dans un rêve, moitié végétal, moitié animal, depuis des milliards d'années; il ne donnait d'ailleurs pas le moindre signe de vie. Moïse et le Christ le tirèrent de cet engourdissement éternel. Mais il y retomba bien vite, et cette fois plus profondément que jamais. Les choses durèrent ainsi jusqu'à l'an 1804, avec quelque mélange de rêves insignifiants. Au commencement de cette même année, Dieu n'avait pas encore la moindre conscience de ce qu'il était ou pouvait être. Ce ne fut que vers le milieu de l'automne qu'il fit définitivement connaissance avec lui-même dans la personne et la conscience de M. le docteur Hegel. Cet épisode important dans la vie de Dieu, se passa le 23 octobre, sur le chemin de Bayreuth, à trois heures et demie de l'après-dînée. Depuis ce moment l'Éternel se sentit vivre, et ne garda plus le moindre doute sur sa propre existence. Un peu plus tard, il fut nommé professeur ordinaire et directeur de l'Académie de Berlin. Alors aussi sa carrière fut assurée.

Tant que l'enthousiasme de la philosophie a

survécu, ce panthéisme a été au fond très religieux et très fécond. En dépit des railleurs, il agrandit l'horizon de chaque chose. Mais ce même enthousiasme disparu, tout a changé. L'unité de doctrine une fois brisée, il y a des jurisconsultes, des philologues, des métaphysiciens, des théologiens, qui, tous, s'abhorrent les uns les autres, marchent fort habilement dans des directions contraires. Il y a des savans et plus de science. La haine se substitue à l'amour, et l'anarchie à la fraternité. Les sectes se soulèvent et deviennent ennemies déclarées l'une de l'autre, l'école de Munich de l'école de Berlin, les supernaturalistes des rationalistes, les rationalistes des piétistes, les piétistes des mystiques, les mystiques des méthodistes, les méthodistes de tout le genre humain. Souvent ces haines systématiques habitent ensemble dans le même village et sous le même toit. A la place de l'héroïsme intellectuel se glissent de petites passions bourgeoises. L'abstraction devient métier, et l'infini, marchandise. Sous leurs titres de cour, chambellans, conseillers, conseillers intimes, conseillers très intimes, qui pour-

rait aujourd'hui reconnaître les philosophes candides du temps de M^{me} de Staël? Plutôt vous reconnaîtrez le volontaire de la république dans monseigneur le comte La Tulipe de Paul-Louis Courier. La science a fait comme la liberté; originale et créatrice sous la bure, routinière et paresseuse sous la livrée. On ne connaît point ailleurs cette féodalité fondée en classe sur le droit divin du rudiment et sur les dîmes et corvées du dictionnaire. D'ailleurs, l'horreur de tout changement, et le goût que chacun a pour ses aises, maintiennent dans un grand nombre les préjugés les plus vulgaires. Si une assemblée politique était formée des membres des universités allemandes, on serait étonné des vues avarés et personnelles qu'un tel corps laisserait paraître.

Dans l'isolement où vivent, en Allemagne, la plupart des savans, quand leur propre enthousiasme ne les occupe plus, des amours-propres insondables se développent sous cette bonhomie blonde et candide. Chez nous, en France, la vanité est un sentiment frivole, et qui peut être distrait par intervalles. De l'autre côté du Rhin, l'absence de tout événement politique

permet à chacun de se contempler, sans avoir jamais à tolérer la moindre comparaison avec le monde extérieur. Ainsi isolée, la vanité, si elle s'allume, devient une passion profonde, consciencieuse, religieuse, un culte de soi-même qui porte tous les caractères du fanatisme. Malheur à celui qui méconnaîtrait le dieu retiré sous la figure d'un conseiller intime de Cassel ou de Gotha!

Vous avez, sur le chemin d'Alep, trompé la foi d'un Arabe du désert. Sa vengeance est prête; il vous poursuit. Mais votre cheval a senti l'éperon; le désert est franchi, votre salut est assuré. Vous avez contredit un savant d'outre - Rhin sur les poids et mesures du troisième Pharaon; vous lui avez montré qu'il s'abuse de la valeur d'un siccle, et que sa citation de Diodore est erronée; bien plus, la preuve a été publique, le déshonneur patent. N'espérez plus ni paix ni trêve. Pour vous dérober à cette haine implacable, ni votre vaisseau ni votre cheval ne sont assez rapides. La mort même ne vous défendra pas. Si vous lui échappez vivant, comptez qu'il barbouillera d'encre votre squelette.

Il reste à la science allemande une phase à parcourir, et un progrès à accomplir. Ce progrès consistera à se dépouiller des formules et à quitter la scolastique. Il faut que cette Minerve paresseuse descende de l'Empyrée pour lutter avec le siècle, qu'elle éprouve sa force dans les questions où l'époque actuelle est plongée. Si au lieu d'une déesse, elle n'est qu'une faible femme, comme Clorinde, ses premiers coups la trahiront.

La conséquence générale de tout ce qui précède, c'est qu'à mesure que l'Allemagne s'éloignera du pur idéalisme, elle perdra de plus en plus son originalité au milieu de l'Europe. Ce que nous aimions en elle, c'était son esprit cosmopolite et impartial qui possédait le secret de toutes les formes, l'aspiration élevée de son génie, et par-dessus tout, l'ascendant moral de ses croyances. Comment peut-elle aujourd'hui compter nous intéresser long-temps par le scepticisme et par la fatuité irréligieuse ? Que peut-elle apprendre là-dessus à des gens qui possèdent Rabelais et Voltaire ? Quoi qu'ils fassent, je défie ces lauréats du matérialisme d'égalier jamais leurs devanciers ; et l'orgie où se convient les

muses tudesques sera trouvée bien frugale après le banquet de Pantagruel et de Candide.

Bientôt l'influence de l'Allemagne ne se distinguera plus du mouvement général du siècle. Dans ce chaos d'opinions, d'idées, de poésie, qui s'agite en chaque endroit de l'Europe, comment reconnaître la part qui revient à chaque peuple? Le spiritualisme du Nord, le matérialisme du Midi, l'égalité française, l'industrie anglaise, tendent à s'établir et à coexister partout à la fois : qui donnera à ce chaos en ferment la forme et la lumière?

Entraînés au changement avec une inexorable violence, les hommes n'ont aujourd'hui qu'une crainte, celle de se laisser devancer l'un par l'autre vers l'avenir. Imaginez de ce côté du Rhin le système le plus chimérique; demain, sur l'autre rive, il sera de beaucoup surpassé à cause de la peur que l'on aura d'être laissé en arrière. Le genre humain marche aujourd'hui à la façon d'une troupe de Bohémiens. Chacun pousse l'autre, afin d'arriver le premier au gîte. Est-il quelque part une autre discipline.

Le monde est, à cette heure, possédé tout entier d'un ardent désir de conquérir par l'industrie la matière et la nature. Désormais, le spiritualisme pur ayant succombé dans sa patrie en Allemagne, l'entraînement sera complet. Le dernier empêchement est levé. L'équilibre est rompu. Toutes les convoitises vont pencher d'un même côté. Philosophie, poésie, liberté, tout se tait dans l'attente de la soumission de la nature et de l'exploitation du globe. Dans un avenir lointain, quand cette victoire de l'homme sur les forces de la matière sera plus évidente, on sera étonné d'y trouver tant de bornes. L'homme, ce conquérant divin, ne pourra subjuguier tant de choses qu'à la fin un grain de sable, une fièvre quarte, une migraine ne reste le maître du triomphateur. Comme Alexandre, au milieu de sa Babylone sensuelle, il sera saisi d'un dégoût infini, et il ne trouvera pas moins de vide de ce côté qu'il n'en avait trouvé dans les espérances passées. L'éternelle douleur, que l'on dit aujourd'hui endormie, se réveillera sur sa couche éternelle; car cette matière divinisée toute seule, dont on fait tant de bruit, est une religion de

serfs affamés et nouvellement déchainés, non d'hommes libres et raisonnables.

L'humanité privée de Dieu s'adore aujourd'hui de la meilleure foi du monde. Combien cette infatuation durera-t-elle? Qui le sait? qui se soucie de le savoir? et qui voudrait le dire? Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce Dieu nouveau se réveillera un jour, après la fête, sur son autel, pauvre, nu, pleurant, gémissant, et Gros-Jean comme devant.

IV.

Entre la France et l'Allemagne, la seule question qui, après toutes les autres, restera longtemps pendante, est celle des *bords du Rhin*. Il est naturel que, des deux côtés, on y mette la même obstination; de quelque manière que l'avenir la résolve, les poètes au moins conservent sur elle un droit qu'ils peuvent toujours revendiquer; c'est ce que l'on a tenté de faire dans les stances suivantes par lesquelles nous terminerons cet aperçu, d'où nous avons cherché à éloigner tout souvenir irritant ou amer.

9

LES BORDS DU RHIN.

Il est une vallée où les biches vont boire
Au pied des châteaux-forts, où dans son cor d'ivoire,
L'Écho fait retentir les jours qui ne sont plus ;
Les Sylphes diligens, dont notre âge se raille,
Les nains ensorcélés sous leur cotte de maille,
S'y suspendent encore aux balcons vermoulus.

Il est une vallée où la rose mystique
Croît encore sans culture, où sur la basilique
Parmi les verts tilleuls s'abaisse l'arc-en-ciel.
Tous les morts rejetés du souvenir des hommes,
Tous les espoirs chassés du désert où nous sommes,
S'abritent, les pieds nus, sous le gothique autel.

Il est un fleuve saint où navigne le cygne,
Où l'amandier en fleurs se marie à la vigne,
Où l'Ondine en son île attire le pêcheur.
L'ambre croît sur la rive ; et dans les cathédrales
Les anges ont ployé leurs ailes colossales,
Ainsi que la cigogne au toit du laboureur.

Quand l'année achevée a fané sa couronne ,
Et que le cœur se plaint aux brises de l'automne ,
Dans la cave du Rhin fermente un vin doré.
Nains ! barbouillez de lie en vos coupes de pierre
Vos tudesques blasons ! dans sa niche de lierre ,
Chancelle des vieux temps le fantôme enivré.

Les femmes sont les sœurs des fleurs de la vallée.
De l'éternel amour la colombe envolée
Boit au bord de leur bouche et s'endort sur leur cœur.
Leur front pâle est baissé ; blonde est leur chevelure ;
Et comme un vieux guerrier que berce leur murmure ,
Le fleuve à leurs fuseaux suspend son flot rêveur.

Comme le bruit du vent dans les feuilles d'automne ,
Leur parler étranger dont l'oreille s'étonne ,
Par degrés vous émeut d'un son plaintif et lent.
Au fond de tous leurs mots qu'un soupir entrecoupe ,
Comme une perle au fond d'une sonore coupe ,
Amour, amour, amour, retentit en tremblant.

Mais ce fleuve profond où navigue le cygne ,
Cette vallée en fleurs que parfume la vigne ,

Ces bois , cette prairie et ces bords sont à nous.
Ils sont à nous , amis , par le sang de nos pères ,
Par la borne d'airain arrachée aux frontières ,
Par le mot du serment de vingt rois à genoux.

Oui, ces monts sont à nous, notre ombre les domine ;
Oui, ces fleurs sont à nous , nous en gardons l'épine ;
Oui, ces champs sont à nous, nos morts y sont couchés.
Peuple, rappelle-toi, debout sur ce rivage ,
Ainsi qu'un vendangeur qui revient de l'ouvrage ,
Quand tu lavais ton front parmi ces joncs penchés.

Dans la voix de l'Écho ta voix résonne encore ;
Les gnômes féodaux du drapeau tricolore
Vont aiguïser la lance au bord des vieilles tours.
Pour toi plus d'une coupe, en ton nom promenée ,
Quand les verroux sont clos, de houblon couronnée,
Se vide et se remplit des regrets des vieux jours.

Assis sur la montagne où s'amasse l'orage ,
Ainsi qu'un bon pasteur qui garde un héritage ,
Je suis des yeux ces flots moins vagabonds que moi.
Je respire en passant les roses qui fleurissent ,

Je compte sur le cep les raisins qui mûrissent ,
Et les petits chevreaux qui grandissent pour toi.

Cependant, à mes pieds, sous l'ombrage qui tremble ,
Chevreaux, vignes, moissons et fleurs croissent ensemble,
Vieux murs, fleuves, forêts, tours, gothiques vitraux,
Barques de pèlerins, chants des cloches bénies ,
Pour les enchaîner tous aux mêmes harmonies,
Il ne faut que le chant des frêles chalumeaux.

Mais, si tu l'oubliais, le fleuve de ta gloire ,
Peuple au long avenir, à la courte mémoire,
Au lieu des chalumeaux, une trompe d'airain ,
La nuit, le jour, semblable à celle de l'archange,
Jusqu'à ta sourde oreille où tout s'efface et change,
Immense, porterait l'immense écho du Rhin.

Octobre 1836.

ITALIE.

I.

VENISE.



Oui, Albert, je suis parti sans prendre congé de toi, ni de personne, selon ma louable coutume. Pardonne-moi ; je me mourais sur la lisière de nos bois. Tu ne connais pas les sources de mélancolie que recèlent ces puissantes forêts, quand les ombres d'automne s'amassent sur les étangs. Les oiseaux voyageurs étaient arrivés des montagnes. Chaque matin ils passaient par bandes

devant ma porte; je me figurais par avance les contrées qu'ils allaient visiter, les lacs, les vallées, les mers. Une inexprimable angoisse me saisissait : j'avais besoin, comme eux, de secouer la rosée de mes songes, et d'un coup d'aile vigoureux pour fuir mon propre souvenir. En errant dans les salles du vieux château de Montmort, j'ai retrouvé des ombres funestes qu'il faut quitter.

Tu ne sais pas quelle douleur c'est de n'entendre jamais d'autre écho que celui de sa pensée vagabonde. Ma jeunesse se consumait là dans un stérile amour de la création tout entière. J'étais noyé dans un océan sans forme et sans rivages. Si je n'eusse pris la résolution d'en sortir, c'était fait de moi; car ce pays, tout sévère qu'il est, a bien des charmes. Il vous retient par d'invisibles lianes, comme ces fleurs des eaux qui n'ont point de racines, et qu'aucun orage ne peut arracher. Dans ce vide qui m'entourait, mes idées prenaient en moi un développement sans bornes, et tout me manquait pour les exprimer. Il y avait des jours où j'aurais juré que j'étais né pour écrire. J'aurais pu dire à mon tour :- Et

moi aussi je suis poète ! J'entendais des bruits que personne n'entendait ; je voyais des formes que personne ne voyait. Quand je faisais un pas le matin sur la rosée de la grande avenue, il me semblait que la terre et l'eau se lamentaient. Pendant des journées entières, sur le bord des prés, je suivais des fantômes qui n'ont point de corps ; et il y avait des idées sans noms, sans images possibles dans aucun monde, qui ne me quittaient pas. Mon ame était un véritable pandémonium où s'agitaient des larves qui n'ont jamais eu vie. Peut-être eussé-je été musicien, si j'eusse pu saisir cette harmonie sans souffle et ces soupirs sans voix qui passaient, comme des brises, dans mon cœur. Quand le vent soufflait dans les bouleaux, je rêvais d'ineffables mélodies au fond des bois ; mais ces chants célestes ne dépassaient pas mes lèvres, et je ne sais aucun son qui en puisse donner l'idée. D'autres jours, en m'éveillant, il y avait des heures où je me retraçais malgré moi des images que j'aurais voulu peindre et conserver toujours devant mes yeux. C'étaient des vallées, des paysages, des climats inconnus sur cette terre. Pour les retenir,

je ne trouvais non plus ni couleurs, ni lignes, ni dessin. Je bâtissais aussi des architectures prodigieuses qui n'ont nulle part de modèle, des tours imaginaires dans lesquelles je montais et descendais sans m'arrêter jamais. Il y avait des balcons d'où l'on plongeait sur des horizons infinis, des balustrades où s'appuyaient des femmes et des figures d'une autre vie. Alors j'eusse pu croire être né architecte, si au moment de fixer tous ces rêves par des lignes, ils ne se fussent effacés comme le reste. De ces tours que je bâtissais dans mes songes, de ces images à demi peintes, de ces mélodies sans voix, rien ne me restait qu'un vague enchantement; mais aujourd'hui mes fantômes m'impétunent, mon propre chaos m'obsède; un aveugle instinct me pousse vers la lumière; il n'y a que le soleil d'Italie qui puisse dissiper mes odieuses ténèbres.

En passant à Nantua, je suis monté sur les rochers qui bordent le lac. Le jour était très pur. Du milieu des herbes fauchées s'exhalaient de petites vapeurs capricieuses, telles que les songes des plantes. Les hautes Alpes étendaient au loin sur le ciel leurs cercles de neige. Ah!

les meilleurs souvenirs de ma jeunesse errent sur ces montagnes , comme des chamois poursuivis par le chasseur.

J'ai revu le lac de Genève. Les images de Rousseau , de Saint-Preux , de M^{me} de Staël , de Corinne , de Byron , de Manfred , se bercent sur ces flots pâles. Quand les ombres des montagnes descendent le soir au fond du lac , ces bords sont dangereux. Vous entendez des voix connues qui vous appellent. Vous vous penchez sur le flot dormant , et le fantôme adoré vous invite à descendre au fond des eaux. Alors du côté de Meilleraye , on entend les troupeaux qui mugissent sous les châtaigniers ; la cloche de Vevey sonne l'agonie de Julie ; la mondaine Corinne s'assied sur le seuil des châlets ; par les degrés des Alpes , Manfred descend à pas pesans , en s'appuyant sur son bâton ferré ; pendant qu'à l'extrémité du lac , le vieux château de Chillon blanchit comme la demeure commune à tous ces rêves des poètes. Alors aussi , celui qui a un cœur frémit ; il s'arrête pour écouter l'écho. Il respire l'air puissant des montagnes ; il pense à ce qui aurait pu être , à ce qui a été , et il se

souvent en soupirant des jours qui ne reviendront plus.

Si l'on traverse les Alpes en été, elles sont à peine un obstacle. La route du Simplon les a supprimées. Ce n'est que sur le versant de l'Italie que les vallées sont abruptes; de ce côté, la route devient un vrai monument d'art, et vous assistez à une lutte obstinée de la nature et de l'homme. Il y a des endroits où l'industrie semble vaincue par l'obstacle; mais c'est le moment où les ressources de l'art reparaissent avec le plus de puissance. Cette route s'élance sur les ravins, d'un bord à l'autre; elle rampe, elle s'élève, elle bondit. Il y a un intérêt dramatique dans ce combat de l'audace humaine et de ces cimes si long-temps invaincues. Ce monument de patience et de témérité est une sorte d'architecture héroïque.

Malgré cela, c'est à la sortie de l'hiver qu'il faut observer les Alpes. C'est là leur climat et leur saison naturelle. Les pics de glace brillent comme des rosaces gothiques. Un silence lourd pèse sur ces vallées de neige, où tous les bruits s'amortissent. A travers les frimas, on voit per-

cer les toits aigus des châlets. Du haut des pics brumeux, les avalanches glissent comme des armées de géans, sous leurs manteaux blancs. On dirait que les Alpes frissonnent. Une puissance surhumaine vous oppresse, et la terrible renommée de ces montagnes se confirme à chaque pas. D'ailleurs, on peut, dans cette saison, se laisser glisser à la ramasse, sans presque aucun danger, depuis les sommets jusque dans les vallées habitées. La descente dure ainsi moins d'un quart d'heure. Dans ce peu d'instans, les replis des montagnes s'affaissent et se nivellent sous vos regards; la grandeur des objets, celle des distances parcourues, la rapidité de la chute, et ces neiges inviolées, tout vous jette dans une sorte de vertige : il semble que vous soyez le premier qui preniez possession de cette nature de glace.

Les lacs qui sont au revers des Alpes, le lac Majeur, le lac de Côme, sont déjà de la même couleur que les mers du midi, peut-être un peu moins bleus. Les petites îles Borromées ressemblent à une création de l'Arioste. Elles ont la même grâce que les inventions de l'*Orlando*.

furioso, avec quelque chose de plus sauvage. Il y a en outre des pêcheurs, un village et une église, dans la plus grande de ces îles, qui ne semblent faites que pour la fantaisie des poètes. Le doux parfum de la langue milanaise commence là avec le myrte, l'olivier et le citronnier. L'enchanteresse des climats du midi habite en cet endroit, sur son seuil. Au fond du château déshabité des Borromées, sont enfouis des tableaux, des statues dormantes dans les salles souterraines, au bruit des flots dormans. Dans ces îles lilliputiennes, la nature s'est jouée d'elle-même; assise au pied des Alpes, elle sourit comme une puissante Armide sur ces fantasmagoriques rivages.

Quand on aperçoit de loin la cathédrale de Milan, on dirait d'un édifice de glace, bâti là de toute éternité, à la descente des Alpes. C'est la vieille cathédrale gothique qui a servi de modèle à cette architecture; mais combien le type austère de Cologne et de Strasbourg n'a-t-il pas été altéré sous le ciel énervant de l'Italie! La voûte ténébreuse du nord s'est changée en un marbre blanc d'un éclat presque païen. Sur cette terre de Saturne, le mysticisme de l'architecture go-

thique est dépaycé; le soleil ardent du midi pénètre, avec une curiosité profane, jusqu'au fond de la nef. Le tréfle et la rose chrétienne ont fait place, dans les ornemens, au laurier idolâtre. D'ailleurs il n'y a plus de flèche qui monte dans le ciel. Soit que l'esprit de l'Italie se plaise moins dans la nue, soit que cette témérité répugnât trop à la tradition romaine, il est certain que la flèche gothique a toujours été un embarras pour les peuples du midi. Ou ils l'ont séparée de l'église, et ils en ont fait un édifice distinct, comme à Venise, à Florence, à Pise, ou ils l'ont supprimée comme à Milan. La cathédrale, triste et rêveuse, des bords du Rhin s'est convertie, sous le ciel lombard, à une foi sensuelle. De ses fleurs de marbre s'exhale l'odeur des citronniers et des myrtes du polythéisme. Le *Dies iræ* ne retentit pas sous ses voûtes; bien plutôt l'écho de Lombardie y redirait des sonnets d'amour. Ce n'est pas le Dieu crucifié qui a ici son symbole au milieu de cette nature prodigue, c'est la Madone souriant sur le chemin des pèlerins. Les statues innombrables qui habitent son église ressemblent aux onze mille vierges de Cologne,

ressuscitées dans de pâles corps de marbre, que la mort païenne a ciselés.

De Milan, cette architecture, mêlée du génie du Nord et du génie du Midi, prend trois routes : elle va aboutir, sur l'Adriatique, dans les palais vénitiens ; sur la Méditerranée, dans le Campo-Santo de Pise ; par le chemin de la Toscane, à Orviète : elle a suivi principalement les traces de l'esprit gibelin.

Je passe des monumens étranges qui n'ont jamais été élevés, qui ne s'écrouleront jamais, qui s'appellent Castiglione, Lodi, Rivoli ; tout le chemin de Milan à Venise est semé de noms semblables : ce sont des marais couverts de joncs, des pâturages suspendus sur des lacs, des avenues de mûriers et de saules. Il y a quelquefois une maisonnette blanche qui porte à son toit la cicatrice d'un biscayen, comme un soldat laboureur. Sur le champ de bataille des environs de Vérone, les jeunes paysannes font la cueillette des mûres. L'oiseau de Roméo et de Juliette chante, caché sous les vernes d'Arcole. Quand la nuit arrive, des myriades de mouches luisantes s'envolent de terre : elles s'allument, elles s'é-

teignent, elles se raniment comme de petites lampes errantes pour éclairer les morts.

Il sonnait onze heures du soir au campanile de Saint-Marc, lorsque j'abordai à Venise. Il me sembla entrer dans le pays des rêves. La lune, en ce moment, sortait des nuages, sous l'incantation des esprits embaumés de l'Adriatique. Des gondoles, couvertes de voiles noirs, glissaient à côté de moi. Des deux côtés du grand canal, les ombres des palais s'abaissaient et se confondaient, au milieu des flots, dans une architecture fantastique, qui se forme là, chaque soir, pour les songes de la nuit. Cette impression, reçue en arrivant, ne s'est point affaiblie par la suite. Après avoir demeuré à Venise, après y avoir touché les pierres et les tableaux, je n'ai pu détruire l'effet de cette nuit enchantée.

Venise est asiatique et arabe; elle est aussi bysantine, gothique, lombarde; mais c'est le caractère oriental qui domine, et celui sans lequel elle reste incompréhensible. Ses vaisseaux ont rapporté chez elle les styles et les formes de tous les climats : la coupole de Bysance, le minaret du Bosphore, l'ogive de Mahomet, la citerné du

désert. Rien ne lui ressemble sur le continent; née de l'écume de la mer, elle est fantasque comme les flots. Le Jupiter du Péloponèse, l'islamisme, le christianisme, se pressent à la fois en ce lieu de refuge.

Au soleil levant, je vis l'église de Saint-Marc; des milliers de pigeons voletaient sur les combles: ils se posaient sur l'épaule des statues, sur leurs livres, sur leurs dais; ils becquetaient au bord de leurs coupes et de leurs calices: on aurait dit des oiseaux des légendes qui se penchaient à l'oreille des cénobites de pierre, pour leur apporter les messages du ciel. L'église de Saint-Marc est elle-même pareille à une vieille légende de Bysance. C'est la Sainte-Sophie de Constantinople transportée en occident. Un peuple de statues agenouillées habite les niches extérieures de l'église, et semble de loin murmurer une langue sacrée sur ses lèvres de marbre. Au-dedans, toute l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament est peinte sur un fond d'or. Une litanie éternelle sort aussi de toutes ces bouches muettes. Vous habitez la cité sainte du onzième siècle. Cette foule de bienheureux vous regarde, vous homme d'un autre

âge, qui pénétrez dans ce paradis du vieux dogme. S'ils savaient les langues humaines, ils vous demanderaient comme au pèlerin de Florence :

D'où viens-tu, toi qui nous ressembles si peu ?

Cette architecture est pourtant bien loin d'avoir la grandeur de l'architecture du nord : elle ne porte pas dans les nues la pensée religieuse d'une race nouvelle; elle est plutôt opprimée sous le poids de la théologie bysantine. Une décrépitude précoce s'y laisse apercevoir à travers ses dorures : elle a les grâces ornées des pères de l'église grecque, non la sublimité sauvage du catholicisme d'Occident. Vous pensez à saint Chrysostome, à saint Basile, non pas à Tertulien, ni à saint Jérôme. Avant tout, Saint-Marc est l'église d'un peuple de matelots. Lorsque avec ses petits dômes, qui s'arrondissent l'un sur l'autre, on la voit du côté de la mer, elle donne l'idée d'une nef bénie qui entre à pleines voiles dans le port, chargée des chapes, des reliques, et des vases ciselés de Bysance. Près d'elle s'élève la tour de son clocher à ogives.

Cette tour isolée porte les cloches et sonne les heures de la journée. Quant à la vieille église, elle est muette; aucun bruit n'en sort pour marquer la succession du temps, ni le changement des heures; elle ne connaît ni soir, ni matin, ni deuil, ni joie, ni glas, ni aubade : la cité sacrée du dogme ne connaît rien qu'une heure, celle de l'éternité.

A côté de Saint-Marc, le palais des doges est tout oriental; ses galeries sont celles d'un palais arabe. Dans les ornemens des chapiteaux sont sculptés des plantes marines, des joueurs de mandoline et de viole, double emblème de l'histoire et du génie national de la ville aux cent îles. Les deux citernes qui sont creusées dans la cour font penser au désert. Venise n'a pas une seule source. A l'entrée des flots, elle est comme Palmyre au milieu des sables. D'ailleurs son palais des mille et une nuits se termine par une prison d'état. Le sénat habitait entre deux tortures : il avait sous ses pieds les cachots souterrains, les plombs sur sa tête. Quand vous voyez pour la première fois, dans la salle du grand conseil de l'inquisition, rayonner autour des murailles les

tableaux de Véronèse et de Tintoret, ces fêtes de la peinture, dans ces enceintes lugubres, vous émeuvent malgré vous; car c'est au milieu de toute la splendeur d'une architecture à demi mauresque, au milieu des tableaux et des couleurs palpitantes de ces peintres, que cette aristocratie enfouissait ses mystères. Son gouvernement, qui fut une sorte de terreur nationale mêlée de volupté, était parfaitement à l'aise dans ce palais geôle et musée tout ensemble. Les supplices y touchaient à d'élégans plaisirs. Le petit pont par lequel les condamnés sortaient, pour être poignardés ou noyés, est ciselé avec une élégance pleine de recherche. J'ai vu un grand casque de fer dans lequel on broyait la tête des suspects. Ce casque est lui-même d'une beauté étudiée. Venise poussa le génie des arts plastiques jusque dans la torture.

La vie de Venise était un prodige de chaque jour. En guerre perpétuelle avec la nature et avec le monde, sa victoire ne pouvait se prolonger que par une tension extrême de tous les ressorts de l'état. Sa force unique consistait dans les combinaisons de son génie. De là, le

secret sur tout ce qui la touchait était pour elle la première condition de durée. Dans un état ainsi fondé sur le silence, ce n'est pas le lieu de chercher des poètes, des orateurs, des historiens, des philosophes. Venise ne devait pas avoir, comme Florence, son Dante, son Boccace, son Machiavel. La parole écrite était l'opposé de son génie taciturne. Au contraire, la peinture, cet art muet, devait être celui d'une société muette.

Ce qui frappé d'abord, c'est que la sombre sévérité du régime politique de Venise ne s'est jamais communiqué à sa peinture. Si vous ne considérez que le gouvernement, vous vous figurez que toute cette société a été conduite sans relâche par la terreur, et que les imaginations ont dû se couvrir d'un voile lugubre. Si, au contraire, vous examinez l'art, vous supposez que ces-hommes ont vécu dans une fête perpétuelle, et que des imaginations aussi fougueuses appartiennent à un régime de liberté excessive. Titien et Paul Véronèse ont quelque chose de sénatorial, comme l'aristocratie des cent îles. Ils tiennent de la sensualité somptueuse, mais non de la sévérité ni de la profondeur redoutable du conseil des Dix. Loin

d'être attristé par le gouvernement, l'art exprima avec splendeur la splendeur de l'état; d'ailleurs un rayon détourné du Levant luit sur ces ardents tableaux. Ces imaginations de matelots se sont en partie formées au milieu des bazars de Chypre et de Bysance. La peinture de Venise est à demi orientale, comme son architecture.

Et véritablement, ces figures créées par l'art semblent aujourd'hui les seuls et légitimes habitants de ces balcons et de ces galeries levantines. Au fond des palais, elles demeurent comme une aristocratie idéale et taciturne. Sous les ogives humides des voûtes, le ver file sa soie; la gondole passe en effleurant le seuil; la foule se disperse sans bruit sur les ponts. Quand le soir arrive, des bandes de mouettes et de procellarias s'abattent sur la ville. Malgré ce deuil apparent, il y a au fond de ces tristes palais, une fête qui ne finit jamais. Ces tableaux suspendus aux murailles conservent l'éclat des jours qui ne sont plus. Lorsque vous entrez dans la salle du conseil, vous trouvez encore la Venise patricienne toute parée, comme Inès de Castro dans son sépulcre.

Souvent des nuages violets , tels que ceux qui flottent sur les toiles de Tintoret , s'amassent sur la ville ; leurs lignes droites sont comme tracées à l'équerre. La lumière se concentre alors dans une étroite bande à l'horizon. C'est avec une netteté incroyable que les objets se détachent sur cette zone ; mâts , cordages , vergues , avirons , tout est gravé au burin dans un ciel de cuivre. Du fond des vagues bronzées sortent le palais des doges , le campanile de Saint-Marc avec son ange d'or , puis , dans les îles , les dômes de Saint-George , du Redemptor et des Citelle. La ville tout entière surgit de cette mer empourprée , comme la création de l'un de ses peintres. Au milieu de cet éclat , on éprouve une impression de détresse qui ne se retrouve qu'à Rome ; mais cette impression est beaucoup plus extraordinaire à Venise , car là il n'y a point encore de ruines. Les palais , quoi qu'on en dise , sont entiers. A cette magnificence seigneuriale qui faisait , dans Venise , une fête éternelle , le temps n'a rien ôté encore. C'est au milieu de cette fête que la ville a été frappée ; elle est morte debout.

On peut dire , en effet , que lorsque Venise

acheva de tomber, elle était morte depuis longtemps ; mais son gouvernement mit à garder ce cadavre, la même vigilance qu'il avait mise à veiller sur elle dans la bonne fortune. Depuis la fin du xvii^e siècle elle gisait sur son lit de parade ; pour cacher ce grand secret d'état, ce n'était pas trop de l'inquisition et de la torture des plombs. Le premier qui franchit hardiment cette enceinte ne trouva sous ce mystère qu'un fantôme.

C'é da piangere, signor ! me disait le vieux gondolier qui me ramena sur la terre-ferme ; en effet, le peuple ne laisse pas d'être frappé de ces ruines, et il est fort attaché au lion de Saint-Marc ; ce qui n'empêché pas que Venise ne soit, par intervalles, la ville la plus gaie et la plus folle de l'Italie : seulement cette gaité exaltée est quelquefois fort triste. Le carnaval de Venise ressemble toujours à la danse des morts.

Le canon des Autrichiens en batterie sur la Piazzetta, le grand drapeau de Vienne arboré nuit et jour en face de Saint-Marc, puis, en perspective, l'hospitalité paternelle du Spielberg, ce sont là, après tout, de tristes sujets de fête.

Les petits théâtres forains sont les seuls endroits où la haine du joug tudesque puisse se montrer avec quelque liberté. Dans ces pièces jouées en plein air, il y a toujours un caporal allemand qui estropie, de la manière la plus burlesque, quelques mots italiens. Ainsi voilà Polichinelle vengeur des Dandolo, des Foscari et des Barbanegro. En général, quel temps faut-il pour que la petite comédie remplace la comédie divine? c'est là, pour tout le monde, la vraie question.

II.

FERRARE.



Depuis Venise, je n'ai séjourné qu'à Ferrare. Pour arriver à la prison du Tasse, j'ai traversé une longue file de lits de malades dans l'hôpital Sainte-Anne. La prison est au fond d'une petite cour avec laquelle elle est de plain-pied. Une grêle épaisse était tombée sur les dalles, fouettée par un vent violent qui venait de se calmer. La voûte de cette geôle est si basse, que, dans certains endroits, on a peine à s'y tenir debout. C'est là que le poète fut gardé sept ans comme une bête fauve de la ménagerie de la maison d'Est. Pendant ce temps-là, Eléonore, dans le château de Ferrare, écoutait les joueurs de luth ; elle souriait sous les orangers des villas, et pas

une seule fois ses lèvres adorées ne s'ouvrirent pour demander la grace de celui que l'amour rendait à moitié fou. Le dernier des ménestrels, il expia le long bonheur de ceux qui l'avaient précédé. Il avait été l'amusement des heureuses princesses de Ferrare; mais quand il voulut prendre la vie au sérieux et que le baladin se souvint qu'il était immortel, il fut réputé fou de la meilleure foi du monde. L'insensé, en effet, qui livrait les trésors de son cœur au divertissement de ces jeunes femmes couronnées, et qui cherchait dans les fêtes de la renaissance la dévotion d'amour et la passion profonde des temps passés! Il nourrissait dans son cœur la passion de son Tancrede, et il croyait, lui seul, pouvoir réchauffer de son souffle cette société défunte. Il embrassait des fantômes sur son sein de poète, et il ne vit pas que le cœur des reines s'était glacé. Épris du moyen-âge, il apporta le cœur brûlant d'un ancien troubadour dans le tombeau orné de la féodalité. Il fut le Roméo d'une autre Juliette; mais cette Juliette ne se ranima pas pour lui dans le sépulcre. Parce que les chevaux piaffaient dans la cour, parce que les jeunes filles souriaient comme avaient

fait les châtelaines au temps des croisades, il crut que l'ancien amour vivait encore, et qu'un grand cœur battait au sein de cette société, sous la soie et les dorures. Le jour où il sentit qu'il se trompait, sa tête se brisa ; il essaya de rompre le charme d'une main tremblante, *con una mano tremante* : oh ! ce fut là une divine folie dont quelques-uns ont hérité même de nos jours ; mais ce fut une folie.

Après la prison du Tasse, je vis la maison d'Arioste. Un soleil brillant rayonnait dans la chambre de messir Lodovico. Un chat lustré ronflait sur le seuil. Des pigeons battaient de l'aile contre le vitrail de la fenêtre à ogive. A travers les portes des appartemens, j'entendis le vent qui soufflait et soupirait comme les fantômes émus de la fantaisie du poète. Son écritoire était sur une table. Je descendis dans le jardin. Il était alors tout en fleurs. J'y cueillis des œillets et des narcisses. Des papillons diaprés se posaient sur les gazons d'Espagne ; des poules gloussaient dans la cour. Tout annonçait la demeure d'un hôte heureux. Arioste n'était point tombé dans le piège où Tasse se laissa prendre. De bonne heure,

il avait estimé à sa véritable mesure le simulacre qui l'entourait. Il n'aima pas ce qui ne pouvait aimer. Il pris le moyen-âge juste autant que le cheval de Roland qui n'avait qu'un défaut , à savoir d'être mort. Il ne demanda pas aux reines des larmes qu'elles ne pouvaient pleurer, ni aux vivans un enthousiasme que les morts seuls possédaient. A la vieille cour de Charlemagne et d'Artus, il donna la frivole beauté de la cour de Ferrare. Il se fit des images pour s'en jouer; et le premier, il sortit du sanctuaire de la foi antique avec un éclat de rire. A ce prix si cher, ses œillets fleurirent; ses colombes légères vinrent boire sur le bord de sa coupe. Chaque année le rossignol nicha dans les rosiers de son jardin, pendant que l'araignée suspendit sa toile à la prison du Tasse.

Il semble que dans toutes les époques qui ont été complètes, le rire et les larmes aient été ainsi mêlés, et que chaque siècle apporte avec lui deux grands masques, l'un comique, l'autre tragique. Chez les anciens Horace, Virgile; au moyen-âge, Boccace, Dante; après eux, Arioste, Tasse; plus tard encore, Voltaire, Rousseau.

III.

LES AUTRICHIENS EN LOMBARDIE.

A Bologne, les Autrichiens bivouaquaient sur la place. Les canons étaient en batterie, les chevaux sellés. Des patrouilles gardaient les principaux débouchés de la ville. Cette image d'asservissement, qui me poursuivait depuis mon entrée en Lombardie, me fit horreur ; et vraiment, rien n'est plus laid que ces blonds lansknachts sous le soleil du midi. A Milan, j'avais déjà rencontré leurs sentinelles dans tous les carrefours. A Venise, j'avais entendu leurs canons dans la nuit, et j'avais vu leur drapeau sur Saint-Marc. En ce moment, je sentis que je haïssais l'Allemagne pour tout le mal qu'elle a fait à l'Italie.

Oui, Albert, je connus alors la vieille haine .

cimentée par Dante , par Pétrarque , par Machiavel , et je désirai avec ardeur voir un jour l'Italie marcher sur le cou de ces blêmes tudesques.

Autrefois, je te vantais leur génie ; tu te le rappelles ? Je voulais plonger jusqu'au fond dans le chaos de ces esprits de ténèbres , parce que je croyais qu'un enthousiasme durable les poussait aux nobles entreprises ; mais leur essor n'a duré qu'un moment. Une muse flétrie a déjà pris chez eux la place des extases passées. Trop souvent ils couvrent sous des paroles savantes des sentimens vulgaires. Va , crois-moi , ne cherche plus dans les cieux le cygne allemand ; il se noie aujourd'hui dans son cloaque.

J'ai aimé le ciel pâle de leurs pâles vallées. Dans ce temps-là mon cœur ne voyait , ne sentait partout que les images qu'il créait ; je n'avais pas cueilli de myrte dans l'Isola-Bella , ni passé une nuit d'été au bord du lac Bolsène. Tous les horizons étaient pour moi également beaux , pourvu qu'il y eût place pour un rêve. Je ne faisais point de différence entre un lourd ciel d'Autriche et un ciel vénitien. Mais, depuis que j'ai passé les Alpes, mes yeux, Dieu merci ! sont

las de la lèpre tudesque. La perfidie bavaroise, *l'inganno bavarico*, m'est connue; et, si pour un si grand mal, toute parole n'était vaine, je m'expliquerais davantage.

Depuis que les empereurs se réchauffent au soleil lombard, qu'ont-ils rendu à l'Italie en échange de ce qu'ils lui ont ravi? Ne voient-ils pas que leur sang est trop froid pour cette ardente contrée? Leur génie, qu'use une heure d'exaltation, n'est pas fait pour le soleil dévorant des enfans du midi; le myrte est trop parfumé pour ces insipides vainqueurs; et l'orange de la Brenta ne mûrit pas pour les lèvres épaisses des serfs de Habsbourg.

Non! non! cela ne peut durer. Il faut que les manteaux blancs disparaissent, et que les cavaliers frileux repassent les monts. Ne sentent-ils pas que leur langue hennissante rompt l'accord de la mélodie toscane, et que leurs membres grossiers n'ont jamais été formés de Dieu pour habiter, à l'ombre des villas, le jardin de l'Italie? Qu'ils consultent leurs mains rudes et calleuses et leurs sens hébétés, ils apprendront d'eux-mêmes que cette terre de volupté n'est pas la

leur, et qu'il reste encore au-delà des monts, sous leur ciel blémissant, mainte glèbe qui reste privée de leur sueur servile. Qu'ils retournent dans leurs vallées du Danube, de l'Elbe et de la Sprée, s'atteler à leur charrue féodale; et alors, nous louerons tant qu'on voudra les vertus de ces honnêtes Germains.

Mais aujourd'hui, de cette terre d'amour ils ont fait une terre de haine. L'enfant qui commence à balbutier, la jeune fille sous son voile, l'ermite dans sa chapelle, tout ce qui a un cœur pour aimer ou pour haïr, les maudit en même temps. La vertu de l'Italie est de les détester; c'est par là qu'elle réunit ses peuples qu'aucune autre puissance n'avait pu rallier. Eh bien! qu'elle la nourrisse cette haine sacrée, son seul et dernier refuge. Qu'elle adore la madone de la colère, puisque la madone de la pitié n'a pu la sauver!

IV.

FLORENCE.

Florence est toujours le commentaire vivant de Dante. L'architecture, la sculpture, la peinture du quatorzième siècle et la Comédie divine, ont entre elles d'intimes ressemblances. Dans le silence des églises, moitié gothiques, moitié lombardes, les fresques de Giotto, de Lippi, de Thaddeo Gaddi, donnent une certaine réalité aux visions du vieil Alighieri; et sous l'archet peint des archanges s'exhale encore la mélodie de ses tercets. Dans les loges d'Orcagna, au bord de l'Arno, dans le fond des chapelles et des cloîtres, sur le seuil des palais guelfes ou gibelins, partout le poète pèlerin vous apparaît au milieu du paradis de l'art florentin.

Dans les temps chrétiens, Florence a été le vrai pays des formes. Tout ce qui, dans nos tristes contrées, n'est que rêve, désir, espérance, regret, a pris là un corps et une figure déterminée. Un contour achevé a circonscrit toutes les images rapides qui passent aujourd'hui dans nos cœurs. Jamais ces peuples d'artistes et de ciseleurs n'ont connu les vains fantômes qui s'élèvent dans le souvenir, et retombent sans laisser de traces. Tout ce qu'ils ont aimé, tout ce qu'ils ont haï, ils l'ont touché du doigt; ils ont immortalisé le moindre de leurs songes; et ces cieux d'amour ou de colère que l'homme fait et défait à chaque instant, ils les ont fixés comme l'ombre sur la muraille.

Il est impossible de vivre à Florence sans s'y préoccuper de l'histoire de l'art, car on peut en suivre là les moindres phases comme au cœur de l'Italie. C'est dans ce grand atelier que la tradition de l'antiquité s'est rencontrée avec l'idéalisme chrétien, et que leur mélange a produit ces formes sévères qui restèrent toujours inconnues à l'école de Venise. Même au milieu du moyen-âge, on y garda la tradition des arts

païens. Dante y conversa avec Virgile. Les sculpteurs de Pise donnèrent aux cénobites du Nouveau-Testament quelque chose de la beauté des dieux antiques, et les peintres abreuvèrent de nectar olympien les lèvres des archanges. Comme l'église romaine avait absorbé dans ses rites les meilleurs souvenirs du paganisme, de même l'art florentin, qui fut aussi une sorte d'église, conserva quelques uns des linéamens de l'art antique. De là naquit un genre de beauté qui, sans ressembler à aucune époque, avait pourtant des rapports avec toutes. Il semble que l'histoire de Florence soit comme la cité emblématique de Dante, et que l'on y monte de cercles en cercles, avec chaque siècle, jusqu'à la suprême beauté. Peu à peu une Grèce ressuscitée, sous les traits d'un ange mystique, s'y est assise dans le ciel de l'art. Une Italie nouvelle, plus belle que l'Italie ancienne, est sortie du tombeau de l'Étrurie. Ce fut une Madeleine pénitente qui gardait encore, à travers les pleurs, et malgré les macérations de l'Évangile, les traits et la beauté de la Madeleine pécheresse.

Quelque trace du génie étrusque s'est per-

pétuée là , à travers tous les changemens des temps , des langues et des institutions. Dès le xiv^e siècle , quand Rome chrétienne était seulement la ville du dogme , Florence était déjà la ville de l'art. C'est chez elle ou près d'elle que le développement épique de la tradition s'est accompli dans la poésie par Dante , dans l'architecture par Giotto et Brunelleschi , dans la statuaire par l'école de Pise , dans la peinture par Orcagna et Michel-Ange. Il faut remarquer que Rome , qui a donné son nom à la plus grande école , n'a produit elle-même ni poète , ni sculpteur , ni peintre. Elle n'a eu long-temps qu'un art , à savoir , le culte et le rite catholique. Ses poètes , ses statuaires , ses architectes furent ses papes. Lorsque le travail et la constitution de l'église furent achevés , alors seulement les arts séculiers se montrèrent de toutes parts dans Rome , pour recevoir , par Michel-Ange et par Raphaël , le droit de bourgeoisie dans la cité du dogme.

On répète souvent de nos jours que les époques les plus religieuses sont aussi les plus favorables à l'art : cette idée est démentie par tout ce que j'ai vu en Italie , et surtout à Florence.

Tant que la foi fut profonde , les peintres , aveuglément soumis à la tradition de l'Église , laissèrent leurs œuvres dans une sorte de divine enfance. Assurément le génie religieux ne manque pas aux mosaïques byzantines ni aux peintures sur bois des vieilles écoles. Que manque-t-il donc à ces ouvrages ? l'art ; il ne s'émancipa qu'aux dépens de la foi. Les grands maîtres des écoles de Venise , de Florence , de Parme , de Mantoue , furent contemporains de la réforme et de la confession d'Augsbourg. Chacun d'eux soumit la tradition religieuse à l'autorité de l'imagination , comme Luther la soumit à l'autorité de la raison. A quelle distance Michel-Ange , Léonard de Vinci , Corrège , ne sont-ils pas de la croyance et de l'orthodoxie de leurs pères ! Ils changent à leur gré les types et les expressions consacrées ; ils abolissent à leur manière l'ancien rite. Ni Raphaël , ni Titien , n'approchent de leurs pinceaux avec le tremblement de cœur et la dévotion de Fra Angelico ou de Masaccio. C'est au sortir d'un banquet avec la Fornarina ou avec l'Arioste qu'ils substituent au catholicisme rigide de la tradition un catholicisme vénitien ,

florentin , romain , qui ne conserve plus rien de l'unité des vieilles fresques liturgiques. A la madone impassible des Byzantins, ils prêtent les passions et les airs de tête des femmes des lagunes, de Parme ou d'Albano. Les différences, les caprices innombrables de la fantaisie humaine pénètrent pendant cet intervalle du xv^e et du xvi^e siècle, comme autant de sectes privées, dans le ciel du vieux dogme. Chacun se fait, sur la toile, son évangile à son image; l'unité du vieux symbole est perdue sans retour. C'est le temps de la poésie, de l'art, de la beauté; ce n'est plus le temps de la foi.

Au commencement, les grands crucifix de Cimabuë, encore sanglans, représentaient la passion et l'ascétisme du moyen-âge sur son Calvaire. On dirait que les apôtres, encore frappés de terreur, ont peint eux-mêmes, de leurs mains incultes, les fresques colossales du x^e siècle. Le dessin en est grossier; mais le Dieu nouveau est là. A travers ces traits barbares ressort une grandeur apocalyptique. La Vierge byzantine est assise sur son trône; un repos éternel illumine son front. Sa robe, où sont bro-

dés de mystérieux symboles, participe de cette immobilité céleste. Les douze apôtres, partout inséparables, remplissent les coupoles des basiliques. Il semble que ces personnages soient conçus hors du temps, au-dessus des mondes détruits. Dans leur ciel théologique, ni joie, ni tristesse; ils sont tous investis d'une seule pensée, qui est la pensée divine. Ils ne prient pas, ils n'enseignent pas; ils adorent. Nous sommes au douzième siècle.

Dans l'âge suivant, jusqu'au quinzième, la foi n'est pas moins grande. Pourtant ces personnages sont sortis de leur contemplation. Ils commencent à errer dans l'Eden de l'imagination, et à quitter leur sainte oisiveté. Sur les fresques de Gaddi, les soldats endormis autour du sépulcre vide ouvrent leurs paupières; ils s'éveillent au jour nouveau. Le Christ s'élève du milieu d'eux, emportant l'étendard de la mort. Le long des murailles du cimetière des Pisans, les vierges pâles de Giotto se glissent à travers les tombes comme des ressuscitées. Le temps est venu où les anges de Gozzoli, de Buffalmacco, de Fiesole, ont embouché leurs trompes d'or.

Sur leurs violes ils ont pressé leurs archets recourbés ; au milieu de ce silencieux concert , la madone sourit pour la première fois de ce sourire dont l'Italie tout entière se sent encore émue. Sous ce ciel de mélodies elle promène ça et là , dans ses bras , le Christ enfant. Ce fut là sans doute le temps le plus adorable de l'art , s'il faut appeler de ce nom ce qui était une prière, un acte de foi, ou plutôt un *ex-voto* de l'humanité naufragée et sauvée. Toutes les espérances, toutes les croyances avaient l'âge de ce divin enfant que berçait sur ses genoux la madone de l'Italie. Les artistes, réunis en confréries, connaissaient dans les moindres détours les secrets de l'éternité. Il n'y a que les choses de la terre qu'ils ignoraient. D'ailleurs leurs conceptions avaient dépouillé la barbarie des temps du christianisme primitif. Ils étaient sur le seuil de l'église et de l'art séculier, quoiqu'ils appartenissent à l'une plutôt encore qu'à l'autre. Ce furent là les derniers songes du genre humain dans le berceau du dogme catholique : ah ! que vont-ils devenir, ces songes vêtus de pourpre et d'or ?

Vers la fin du quinzième siècle, tout a changé. L'époque de perfection de l'art est arrivée. Ce que les figures ont gagné en beauté, elles l'ont perdu du côté de l'austérité et de la croyance. Ce n'est plus le temps où le dogme était revêtu de ses formes consacrées; c'est plutôt l'apothéose d'un paganisme chrétien, ou, comme on parle aujourd'hui, la réhabilitation de la matière divinisée. La madone est descendue de son siège sacerdotal; elle est sortie du sanctuaire des basiliques. A l'ombre d'un pin, au milieu d'un paysage de Raphaël, elle s'assied parmi les mauves de la campagne sous la figure d'une jeune fille d'Urbino. Au loin blanchissent les toits de son village de la Romagne, et le sentier terrestre par lequel elle a passé résonne sous les pas des cigales. Ou elle habite près d'Andrea Sarto, sous les traits d'une Florentine de la Via Grande; ou elle se penche dans l'atelier du Corrége et respire sur ses lèvres l'odeur des myrtes de Parme et de Crémone. Le Christ lui-même est devenu, sous le pinceau de Michel-Ange, un autre Jules II, un pape irrité et militant. Ce n'est plus le Dieu enseveli dans les limbes de son

ascétique passion. Les prophètes de Juda, les sibylles de Cumes et d'Ephèse se rencontrent ensemble dans la chapelle Sixtine. Sur leurs livres obscurs sont mêlés le judaïsme, le paganisme, l'Évangile, tout, hors la vieille orthodoxie. Ils épèlent ensemble le mot sibyllin de l'avenir; dans un siècle réformateur, ils sont eux-mêmes le symbole d'un monde nouveau. A l'extrémité de l'Italie, le sensualisme éclate effrontément dans l'école de Venise. Sur les toiles de Paul Véronèse, le vin de Lombardie coule à flots éternels dans la cruche des noces de Cana. La Cène des douze apôtres se prolonge nuit et jour, avec la magnificence propre aux époux de la mer. La pauvreté évangélique se recouvre de la pourpre du Titien, et le manteau des doges est jeté sur les épaules des pêcheurs de Galilée. C'en est fait, la chair est ressuscitée; du fond des grottes mystiques, les saints, les patriarches, les pères de l'Église, les innombrables élus du moyen-âge arrivent et se pressent dans le paradis sensuel de Tintoret.

Au milieu des monumens de Florence, il en est un que je ne puis effacer de mon souvenir ;

il me tient lieu de tous les autres , et son image funeste a fini par m'obséder : il est dans l'église de Saint - Laurent. Ce monument terrible représente pour moi le caractère de l'Italie moderne, telle que j'ai pu la comprendre; il résume tout ce qu'il me serait permis d'affirmer sur ce pays. Je parle de la chapelle sépulcrale des Médicis, par Michel-Ange. On dirait tout aussi bien que c'est là le caveau sépulcral de l'Italie elle-même, et que c'est elle qui rêve sur ce tombeau. Le mort est ceint encore de la cuirasse du moyen-âge : il appuie sur son coude sa tête chargée d'un casque. Il pense, et c'est de cette contemplation qu'il a tiré son nom : *Il Penseroso!* Cette méditation du tombeau est si profonde, que vous croyez voir passer sur ce front de pierre les songes frissonnans du sépulcre. Il pense aux temps oubliés de la gloire italienne, aux gonfaloniers des Guelfes, à la bataille de Campaldino; il pense aux flottes de la Chiozza, aux murailles pavoisées, à l'empereur tudesque qui fuit devant la couleuvre milanaise; et la mélancolie du doux pays qu'enferment les Alpes et que baigne la mer est tout entière scellée sur ses lèvres. Au

pied de ce trône de mort, le Jour, la Nuit, le Crépuscule, l'Aurore, languissent couchés sur le flanc. Ces personnages ont la solennité rêveuse qui se retrouve partout en Italie, au lever et au coucher du soleil. Les rayons funestes qui attristent les marécages et la campagne de Rome pèsent au front de cette famille des Heures géantes. Qu'attend-il ce Jour gigantesque pour se lever debout ? La nuit, son épouse funèbre, qu'attend-elle pour sortir de sa couche ? Jamais yeux humains n'ont vu un si étrange couple. Sont-ce des jours passés qui se reposent d'avoir été ? Sont-ce des jours futurs qui se préparent à la fatigue d'être ? L'un peut être comme l'autre. Levez-vous donc, Jour éternel ! Aurore immense ! famille sans parens et sans postérité ! Pour que les morts ressuscitent, ôtez la pierre de ce tombeau. C'est le tombeau de l'Italie.

V.

ROME.

Au moment d'entrer dans la campagne de Rome, je quittai mon vetturino. Pour voir de loin la ville à découvert, je montai un de ces chevaux à demi-sauvages qui errent aux environs. Comme j'allais passer le Ponte-Felice, une jeune fille sortit d'une mesure voisine : elle s'approcha de moi en m'apportant des pêches et des raisins de la montagne. Ses yeux noirs brillaient au soleil sous la toile blanche dont sa tête était couverte ; de longs pendans d'oreilles tombaient sur ses épaules ; elle avait le teint des beaux marbres quand le soleil les a dorés ; et la taille d'Agrippine dans un corset écarlate et

or, tel que jamais sainte dans sa ch asse n'en poss eda de plus brillant ni de plus chamarr . J'arrêtai mon cheval, et je la contemplai quelque temps avec étonnement et ravissement, comme une madone rustique descendue de sa niche.

Après la Storta, tout vous dit que vous approchez de Rome, quand même rien ne vous la montre encore : une inquiétude indéfinissable vous saisit. Au-delà de chaque tumulus, vous vous attendez   découvrir la ville; car, de ce côté, le Monte-Mario vous la dérobe jusqu'au dernier moment, et vous ne la voyez en plein qu'  l'instant où vous la touchez. On ne sait de quel mot se servir pour décrire cette campagne. Sans villages, sans fermes, sans habitans, elle est aussi sans ombrages et sans forêts. Il est plus facile de dire ce qui lui manque que ce qu'elle renferme; point de murailles, point de haies pour diviser les champs; rien de ce qui fait ailleurs la vie champêtre; point de chariots roulans, ni d'instrumens de labour; point de prairies, point de sillons; ni plaines, ni montagnes. La figure de ce terrain, rompu en terrasses et en ligne droite,

a une sorte d'analogie avec la majesté des formes romaines ; et la grandeur de ces plateaux semble taillée sur le même plan que l'architecture et l'ordre rustique. Du côté de la Sabine, les redans de Tivoli, de Frascati, ouvrent sur la plaine de larges voûtes d'ombre ; l'horizon est fermé par la corniche du Monte-Cavo. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans cet espace circonscrit de toutes parts, il y a encore plusieurs places que la géographie n'a point explorées (1), et qui restent en blanc sur ses cartes, comme si elles étaient au centre de l'Asie. A l'endroit où le sol se brise, des ruisseaux encaissés roulent sous des arches de plantes grimpantes et de vignes sauvages ; où s'abritent toujours une foule d'oiseaux de marais. Le Tibre seul coule à fleur de terre dans son lit volcanique, où il se recourbe et se replie sans cesse. En remorquant un bateau, des buffles bruns laissent tomber dans ses flots, comme un fardeau, leur ombre velue. Du haut des plateaux, vous voyez surgir une des tours féodales des

(1) Voyez la carte de sir Gell. 1834.

Colonna ou des Orsini, ou bien des aquéducs qui traversent la campagne dans tous les sens, comme des escadrons rompus, ou, dans un ravin, quelque petit pont recouvert de créneaux pour défendre le péage, ou une misérable locande, d'un blanc mat, exhaussée sur des tas de débris, et quelquefois sur un tombeau. Par delà de minces barrières qui, à de grands intervalles, divisent cette campagne déserte, passent de noirs troupeaux de cavales effarées : un seul berger les suit à cheval et armé de son grand bois de lance. Plus on approche, plus la solitude augmente. Enfin, à la descente d'un mamelon, vous apercevez à la fois, là-bas dans la plaine, un coin de la ville et une échappée du golfe d'Ostie : Rome et la mer, ces deux infinis ensemble.

Si au lieu d'entrer, selon l'usage, par la porte du Peuple, vous entrez par celle qui touche au Monte-Mario, vous aurez un spectacle affreux, mais analogue à celui que vous venez de quitter. Au-dessus de la muraille, vous verrez, pour inscriptions, des têtes de morts entassés dans des cages de fer. Pour ma part, une des pre-

mières choses qui me frappèrent en arrivant, ce furent ces crânes de morts qui ricanaien, comme dans le préambule de la tragédie d'*Hamlet*, sur la porte de la ville éternelle.

Il y a trois Romes, celle de l'antiquité, celle du moyen-âge, celle de la renaissance.

La première a usurpé toutes les ruines de l'Italie ancienne, comme toutes ses grandeurs : elle a quelque chose de monstrueux dans ses débris, qui convient bien à l'empire que ces débris rappellent. Par exemple, les Thermes de Caracalla, dans leurs masses informes, révéleraient, eux seuls, l'espèce de délire qui possédait le monde sous les Césars. Dans cette Babel écroulée, on ne peut reconnaître aucun plan ; ce qui n'arrive jamais avec le génie grec, lequel conserve sa noblesse et sa correction jusque dans ses derniers débris. Mais une beauté sauvage ressort de ce désordre même. A travers les lézardes, on a pratiqué un petit escalier en bois, qui conduit sur la cime de ce chaos de murailles. De là, on domine toute la ville antique ; vue de ce côté, elle a le caractère babylonien des prophéties ; car le vrai ca-

ractère de la Rome païenne est d'être comme frappée d'une éternelle condamnation. Je n'ai jamais passé sur le Forum sans remarquer l'inscription de l'arc de triomphe de Constantin : *Au fondateur du repos (fundatori quietis)*. Étrange moment de repos que le temps qui touchait aux invasions des Goths, des Alains, des Huns, des Vandales, des Lombards. La vieille ville était lasse, et demandait merci. Parce qu'elle avait sommeillé une nuit, elle se croyait sauvée; mais ce qu'elle appelait le repos n'était que le commencement de ses misères; et cette inscription est une ironie de Jehovah jetée sur le Jupiter abattu du Campo-Vaccino. Le culte catholique, qui surgit partout sur les ruines du paganisme, en fait autant de monumens de la Providence. On dirait que l'archange du christianisme les frappe incessamment, et qu'il disperse de sa verge les dieux attardés dans cette Josaphat de briques et de marbre. D'ailleurs, ces monumens ne sont point défendus, comme ceux de la Grèce, par leur beauté olympienne; ils n'ont point été non plus oubliés sur la cime des monts : au contraire, ils sont foulés

et heurtés sans cesse, sur le grand chemin du monde, par la vengeance du dieu jaloux. Nuit et jour, dans le Colysée, au pied de la croix de bois qui s'élève au milieu du cirque, l'orgueil de la Rome patricienne et ses espérances superbes sont livrés à la dent des lions invisibles.

Aussi Rome n'est - elle jamais si belle qu'à la lumière d'un grand orage, tel que chaque été en amène plusieurs dans son puissant climat. De bonne heure, le sirocco s'abat sur la campagne; tout se tait comme à l'approche d'un oiseau de proie. Dans l'atmosphère, nage une vapeur brûlante. La tête des hauts pins de la villa Pamphili se balance à l'horizon. Des bandes de goëlands et d'oiseaux de mer remontent d'Ostie; ils s'abattent sous les voûtes des ponts déserts. Le Tibre change de couleur; il roule comme un fleuve infernal à travers sa campagne maudite. On entend des soupirs qui sortent par bouffée des rocailles de Roma-Vecchia. Quand les éclairs plus fréquens jaillissent, ils entourent d'une auréole de colère la cime du Colysée, la tour de Néron, les créneaux du môle d'Adrien, et les hauts obélisques des places. On dirait que

le sépulcre du vieux monde s'ouvre et se ferme sous une main invisible. Alors les ruines, que dorait auparavant un brillant soleil, sont plus blêmes que des spectres. Une odeur fade s'exhale des orties en fleur des Thermes. A mesure que les nuages entassent leur architecture flamboyante, ils deviennent couleur de sang. A la fin, leur cité vagabonde crève sur le front de la cité condamnée. C'est l'heure où les chiens égarés s'abritent dans le tombeau de Cecilia Metella. La petite porte de bois qui ferme le jardin des Césars, sur le mont Palatin, s'agite en criant sous les pieds des bouquetins et des chèvres errantes. Si en ce moment l'angelus tinte à la cloche de Saint-Onuphre, ce faible son est bientôt répété par mille autres; à peine ce dernier bruit se meurt, qu'un immense murmure s'exhale de terre. Les confréries des morts élèvent leurs chants lamentables sur le penchant de l'Aventin. La Rome chrétienne s'agenouille sur le sépulcre de la Rome païenne; tout reedit au loin dans la nuit : *Miserere ! miserere !*

A la Rome du moyen-âge appartiennent les cloîtres bysantins, les basiliques, les peintures

en mosaïque. Ces dernières surtout, quoique peu remarquées, sont certainement les monuments qui sont le plus empreints de l'esprit des premiers temps du christianisme. L'époque qu'elles reproduisent est celle où l'art, tout sacerdotal, n'était qu'une dépendance de la liturgie. D'ailleurs, dans ces peintures se retrouve la même barbarie que dans la langue des pères de l'Église, avec le même genre de sublimité quand elles s'élèvent jusque-là. Leurs rapports naturels, dans Rome, sont avec les catacombes, avec les coupes lombardes, avec le chant grégorien, avec le vieil orgue de Bysance, avec la poésie des litanies et du *Dies iræ*. Je me souviendrai long-temps de celle de Saint-Paul hors des murs. On sait que cette basilique du quatrième ou du cinquième siècle a été brûlée de fond en comble en 1822. Quand je la vis, il restait encore l'abside du chœur; mais cette partie, la seule qui ait été sauvée, était aussi la plus précieuse; car elle est remplie, par la peinture la plus gigantesque qui existe assurément. Le Christ qui en fait le sujet est debout; il est grand de toute la hauteur de

l'église. Ses pieds touchent le pavé, sa tête soutient la voûte. Quoique ce colosse soit certes d'une forme barbare, la religion qui règne dans ses traits, dans sa pose, dans son geste, est si profonde, que j'en fus saisi comme de la vue d'un portrait liturgique, esquissé par la main d'un martyr. Le Christ des premiers âges était là pensif sur les ruines de son église. Sous ses pieds croissaient les ronces de la campagne. Les cigales altérées criaient autour de lui; et mon cœur, plus altéré mille fois que les cigales, s'élevait par bonds jusqu'à l'impression de cette foi perdue dont ces pierres portaient le témoignage. J'avais beau me retirer et changer de place, cette grande paupière s'ouvrait et s'abaissait toujours sur moi. Je voyais passer les nuages au-dessus du colosse, et à quelque distance de là blanchir les murailles de la ville. Tout cela rappelait la légende du Christ voyageur à la porte de Rome. D'ailleurs, je n'étais pas seul; au milieu des fûts de colonnes épars, il y avait une dizaine d'ouvriers qui sciaient des pierres en sifflant, emblème frappant de l'état de l'église spirituelle, et du petit nombre de ceux qui la

relèvent. Depuis ce temps-là, j'ai vu les chefs-d'œuvre du Vatican; mais rien ne m'a paru d'un effet plus saisissant, ni plus apocalyptique, que ce Christ du quatrième siècle, debout sur les ruines de sa basilique, au milieu des broussailles et des buffles de la campagne de Rome.

Les murailles qui entourent la ville, avec leurs petites portes, flanquées de tours, sont à peu près du même temps; elles réveillent des impressions analogues. Quand on aperçoit de loin ces murs lézardés et leurs chétifs créneaux, il est impossible de se défendre d'une immense pitié. On se figure cette Rome dont les faubourgs touchaient à la Propontide et à l'Armorique, et qui se resserre de plus en plus à l'approche des invasions barbares. Elle se retire peu à peu comme une eau fétide et tarie; d'abord elle se cache derrière le Rhin, puis derrière les Alpes; et son inexorable ennemi la suit à grands pas; et le jour arrive où elle est tout entière enfermée comme un archer blessé, derrière les créneaux de la Porta Pia et de Saint-Jean de Latran. Qui n'eût cru que c'était là sa dernière heure? Mais

quand cet abri lui manqua , elle jeta le glaive et prit la croix. Alors la foule se retira et disparut par mille chemins; d'elles - mêmes les portes se refermèrent sur une Rome nouvelle , plus redoutée que l'ancienne. Au loin, la campagne resta frappée de stupeur; et c'est le sentiment de ce perpétuel miracle qui exalte à la longue les plus froids, et qui fait de Rome le séjour le plus extraordinaire et le plus sérieux de la terre.

Si l'on veut voir combien cet effet est propre à ce pays, il faut comparer Rome à Athènes. Au milieu de sa forêt d'oliviers, Athènes restera toujours païenne. Les hommes auront beau la changer et la détruire; ils n'empêcheront pas son ciel de s'épanouir, ni sa mer de sourire dans une perpétuelle olympiade. Sa campagne restera toujours riche et féconde. Ni la douleur ni la passion du Christ ne pèseront sur elle comme sur l'horizon romain. Toujours ses petites églises seront les desservantes des temples; Périclès y fera oublier saint Paul; et jusqu'à la fin des temps, Athènes ressemblera à ces jeunes catéchumènes dont le cœur restait païen quand leur

bouche était déjà chrétienne. Au contraire, dans Rome tout est chrétien , jusqu'au paganisme lui-même. Le Christ a si bien pris possession de ce pays, qu'il y est partout visible. Il faut fermer les yeux pour ne le point apercevoir à ses côtés. La courte épée des légions a vaincu, et il a arboré son étendart sur les colonnes triomphales. Les hommes se sont creusé les uns aux autres des tombeaux, et lui s'est couché à la place des morts dans le sépulcre. Ils ont élevé des temples à leurs idoles, et lui est entré dans le sanctuaire, à la place de leurs dieux. Ils se sont bâti des prétoires pour y rendre la justice, et lui s'est assis, comme la justice éternellement vivante, sur le siège du préteur. Ils ont élevé des cirques pour y voir l'empire, ce grand gladiateur, tomber sous l'épée des archanges. Il semble ainsi que le paganisme latin ne fût rien, en lui-même, qu'une pompe magnifique et vide, préparée d'avance pour couvrir la nudité du christianisme, au sortir du désert de Bethléem.

Mais ce qui achève de donner à Rome son caractère, ce qui fait qu'elle est elle-même l'emblème permanent du catholicisme, le voici : Au-

dessus des ruines, des basiliques, des mosaïques, au-dessus de l'antiquité et du moyen-âge, la coupole de Saint-Pierre s'élève comme la domination visible de la papauté. Rien n'est plus facile que de faire la critique menue de cette église géante. C'est dans ses rapports avec Rome tout entière qu'il faut la considérer. De presque tous les endroits de la plaine, et surtout des hauteurs de Frascati, d'Albano, du Monte-Cavo, vous apercevez toujours au loin, dans le désert de la campagne, ce dôme qui marque la place de Rome; c'est la triple couronne et la mitre de la ville éternelle. Rome, avec tous ses siècles, ne fait, pour ainsi dire, qu'un seul monument, dont l'unité est analogue à celle du catholicisme. Ses fondemens sont cachés dans les catacombes des martyrs; sa tête est chargée de la coupole de la cité nouvelle. Si le dôme de Saint-Pierre manquait à Rome, elle serait toujours la ville des tombeaux par excellence, mais elle ne serait plus l'emblème visible de l'Église triomphante. Il lui manquerait sa tiare.

Cette Rome de la renaissance est en quelque sorte une Rome ressuscitée sur le tombeau de la

Rome des martyrs. L'image que les chrétiens du moyen-âge se faisaient de la cité de l'avenir, semble avoir été réalisée, en partie, par la sculpture et par la peinture du seizième siècle; cet art ne fut lui-même si puissant que parce qu'il accomplit sur terre, quoiqu'en le rabaissant, l'immense idéal qui avait obsédé le cœur des hommes. La ville des ames fut véritablement alors bâtie de pierre et de ciment; et la Rome du paganisme, du christianisme, du moyen-âge, de la renaissance, comprenant tous les temps, toutes les formes, devint l'image de la cité de la providence ou de l'histoire universelle. Aussi, lorsque vous voyez de loin, sur la place de Saint-Pierre, l'obélisque projeter son ombre sur le méridien tracé à sa base, cette aiguille colossale d'une colossale horloge solaire semble marquer silencieusement l'heure de l'éternité dans la ville éternelle.

Pour achever cette Rome catholique, les deux artistes de la papauté, Michel-Ange et Raphaël, se sont partagé le double génie de l'église. Le premier a reçu l'inspiration de la Bible, le second celle de l'Évangile. Ainsi, l'Ancien et le

Nouveau - Testament de l'art ont reçu à la fois leurs deux révélateurs.

L'école de Venise répondait au génie d'une aristocratie sensuelle, celle de Florence aux traditions d'une démocratie chevaleresque et lettrée; l'école de Rome représentait l'institution souveraine par excellence, la papauté. Les peintres ascétiques du moyen-âge étaient dans un rapport naturel avec l'architecture ascétique qu'ils décoraient de leurs fresques, avec l'église de Saint-François-d'Assise et le cimetière des Pisans; les Florentins avec leurs églises patronales et le baptistère de la commune; Fiesole avec les cellules des cloîtres; Titien avec le palais des doges. Raphaël et Michel-Ange intronisèrent l'art sur le Saint - Siège. Leur génie pouvait éclater partout; leur vraie place était au Vatican.

Si l'on veut voir d'un seul coup d'œil l'œuvre épique de la tradition chrétienne, il suffit de regarder les fresques de Raphaël. Les transformations continues de l'art y sont d'autant plus sensibles qu'une partie du vieux génie liturgique palpite encore et revit sous ces formes nouvelles. Cet idéal s'est développé dans l'art de la même

manière que le dogme dans l'église. Ce n'est point en un jour que l'église, cette madone des tombeaux, a revêtu les pompes et la gloire de la papauté; elle a passé par le martyre. Avant de s'éveiller aux joies du siècle de Léon X, elle a chanté, dans le sépulcre du moyen-âge, ses litanies de mort. De même, la peinture de Raphaël n'est pas l'œuvre d'un seul homme. On pourrait l'appeler une peinture épique, parce qu'elle a résumé tout ce qui l'a précédé, tellement liée à la tradition, qu'elle semble souvent indépendante de la volonté et du choix de l'artiste. Elle aussi, a languï dans les sépulcres des cénobites. Elle s'est dérobée au monde païen, avec les formes bysantines au fond des catacombes; elle a vécu dans les cellules du quatorzième siècle, et dans le Campo Santo des Pisans. Voilà pourquoi, dans son triomphe, elle garde quelque chose de son martyre. Sous sa beauté épanouie au soleil de la renaissance, vous reconnaissez les traces de l'ascétisme et de la douleur du moyen-âge. Raphaël représente la tradition de l'Église. Il y a en lui du Perugin, du Masaccio et du frère Angélique.

Tout autre est Michel-Ange. Il n'a ni maître ni passé. Si on découvre en lui une parenté véritable avec Dante et les sculpteurs pisans, s'il tient de l'âpreté des discordes civiles, de la véhémence de Savonarole, de l'esprit tumultueux des Guelfes et des Gibelins, il a par-dessus tout l'esprit d'infailibilité qui ne doit rien qu'à lui-même. Il fait, il accroît la tradition; il ne la reçoit pas. Il gouverne, il règne de la même manière que le pape. Il est le fils aîné du dieu de l'art. Dans son platonisme biblique, il entrevoit des idées, des formes que lui seul a aperçues; il les impose au monde, et le monde s'y soumet. Ses œuvres sont des décrets, son dieu est le dieu de l'excommunication; sa madone est celle de la vengeance; son ciel menace. Des nuages de colère portent son Jehovah aux quatre vents. Dans la chapelle Sixtine, ses prophètes écrivent sur leurs livres d'or la bulle d'interdiction des empires futurs. Ses sibylles de Cumes et d'Éphèse sont émues par avance des anathèmes du moyen-âge. Il y a en lui du Grégoire VII, comme il y a du Léon X dans Raphaël.

Mais cette Rome de l'antiquité, du moyen-

âge, de la renaissance, est encore incomplète et morte ; pour lui donner la vie , il faut y ajouter les fêtes du catholicisme.

Un des principaux ornemens de ces fêtes est le peuple même de Rome et de la campagne ; il fait comme partie nécessaire des cérémonies et du rituel de la papauté. Il adore pour adorer, il prie pour prier. C'est un artiste en matière de foi , au moins autant qu'un dévot de profession ; car, même dans l'idolâtrie du mendiant romain, vous découvrez un certain désintéressement. Quand , au temps de Noël , les *pifferari* descendent des montagnes, la Voie Sacrée résonne sous les souliers ferrés des bergers. A tous les coins de rue, on entend le murmure des chalumeaux et des musettes d'Évandre, qui éveillent le Christ nouveau-né. Ces rites rustiques changent avec les saisons ; ils rappellent le temps de la primitive Église, où le peuple était acteur dans la liturgie. Les femmes de la campagne ont aussi un caractère de beauté qui s'allie avec les candelabres, avec les statues, avec les tableaux de l'Église romaine. Lorsque les femmes d'Albano, de Tivoli, de Frascati, se rassemblent sur les degrés

de Saint-Pierre, il est rare que l'on ne retrouve pas parmi elles des airs de tête des sibylles de Raphaël et du Dominiquin. Cette ressemblance entre les monumens de l'art et ce peuple de pèlerins est une des choses qui contribue le plus à l'harmonie et à la magie des fêtes de Rome.

Enfin, le grand jour arrive; le soleil de Pâques se lève sur les monts de la Sabine. Depuis la veille, les pèlerins se rassemblent sur la place de Saint-Pierre. Vers le milieu du jour, les portes du balcon s'ouvrent; il se fait un grand silence; la foule tombe à genoux. Sur ce faite des arts, des ruines, des souvenirs, paraît, assis sur son trône, un homme vêtu de blanc, couvert d'une mitre. C'est celui en qui tous les morts s'unissent, et qui est la parole et la vie de tout cet horizon muet. On apporte devant lui un livre que des prêtres à genoux soutiennent sur leurs épaules, comme le livre des destinées humaines; il en lit quelques lignes à haute voix; le silence est tel, que lorsqu'il ferme le livre, le bruit de cette page froissée s'entend au loin. Puis, seul au-dessus de cette Rome à genoux, il se lève debout : étendant les bras sur elle pour l'enceindre

de la miséricorde divine, il prononce les paroles connues, *à la ville et au monde*; les cloches éclatent, le canon gronde, la foule se relève. Un cri d'enthousiasme païen s'échappe encore de cette terre épuisée; Rome renaît et vit des siècles de siècles en cet instant. La campagne déserte, les ruines, le môle d'Adrien, qui est près de là, le Tibre, l'assemblée des pèlerins, et au sommet de tout cela, sous le dôme de Michel-Ange, cet homme éternel et sans nom, le pape, le seul habitant permanent et l'immortel pèlerin de la cité catholique, il n'est personne qui ne reste frappé pour toujours d'un si extraordinaire spectacle.

Heureux, m'écriai-je en moi-même, le lendemain en quittant Rome, saisi encore de l'impression de la veille! heureux ceux qui croient, si ce sont là les sentimens de ceux qui doutent! Se peut-il qu'une institution semblable vienne à mourir? Est-ce fait de la foi des aïeux? N'ai-je vu ici qu'un fantôme, une ruine sur une ruine, ou est-ce mon cœur qui est mort?

O ville grande et glorieuse, puisque tu renfermes encore la seule question qui occupe l'u-

nivers et qui mérite d'être débattue ! ton chef restera-t-il le chef du monde, et toi resteras-tu la reine des reines ? seras-tu comme toutes les villes que se sont bâties les hommes ? auras-tu ton levant et ton couchant ? ou, comme la ville de Dieu, répareras-tu éternellement tes brèches ?

Si celui qui t'a bénie hier venait à mourir demain, et à disparaître sans successeur, y aurait-il une solitude semblable à la tienne ? Alors, toi, la ville des ruines, tu saurais pour la première fois ce que c'est que d'être désolée ; car, tant que ce vieillard habite la même tombe que toi, ton désert est rempli ; il est l'époux, tu es l'épouse. S'il se meurt, tu te meurs. S'il renait, tu renais.

Pèlerin du doute, j'ai fait ce que font les pèlerins de la foi ; j'ai visité les tombeaux ; j'ai touché dans les catacombes les os des martyrs. Les passans qui me voyaient auraient pu dire : Voilà un fidèle croyant. Mais eux priaient, et moi j'écoutais ; eux adoraient, et moi je cherchais à adorer ; et quand je m'agenouillais comme eux, mon esprit rebelle se tenait debout, au milieu de l'église, en face de

l'hostie. J'aurais pu , comme un autre , prendre pour une marque de foi les amusemens de ma fantaisie , et les ébranlemens de mon imagination. Mais ce leurre , à mon avis , plus impie que le blasphème ne m'a point séduit. Entre le poète qui rêve et le fidèle qui croit , il y a , quoi qu'on en dise , tout un abîme. Je préfère ne rien croire , je préfère ne rien aimer , plutôt que de croire ou d'aimer quelque chose à demi.

Je ne crois pas en toi , reine de toute croyance ; et s'il en était autrement , je le confesserais de même ; mais je t'adore , mère de toute beauté. Tu es pour moi l'éternelle madone assise sur tes ruines , et pleurant dans ta campagne au pied de la croix du monde ; et si tu veux que je dise quelque chose de plus , je le dirai encore : Mon cœur privé de toi est plus vide en te quittant que ta vide Maremme , et mon désert plus grand que ton désert , depuis le pied des montagnes jusqu'aux rives de la mer.

VI.

NAPLES.

Lorsque j'arrivai à Naples, le Vésuve était en pleine éruption. Pendant le jour, la lave roulait ses flots noirs du côté de l'Annonziata et de Pompéie. Vers le soir, les torrens se changèrent en une ceinture ardente qui se nouait et se dénouait dans les ténèbres. J'attendis impatiemment le lendemain pour monter sur le bord du cratère au milieu de la nuit.

A huit heures du soir, je partis du petit bourg de Torre-del-Greco. Après une heure de marche j'arrivai à l'ermitage. La nuit était fort noire. J'allumai ma torche; l'ermite me souhaita un bon voyage; je repris mon chemin avec mon guide; j'eus bientôt atteint le pied du cône. A cette dis-

tance , j'étais trop près du volcan pour le voir ; seulement j'entendais au-dessus de ma tête des explosions que les échos grossissaient d'une manière formidable , et une pluie de pierres qui roulaient dans les ténèbres. De cette tempête sortait un grand soupir comme d'un homme qu'on lapide. Le vent éteignit ma torche. J'achevai de gravir la montagne dans une complète obscurité. Mais au moment où j'atteignais le sommet , une lumière infernale éclaira le ciel. Voici le spectacle que j'eus alors devant moi.

Le sol tremblait ; il était tiède au toucher. A travers ses crevasses brillaient les filons de feu d'une fournaise cachée. Au milieu du grand cratère où j'étais arrivé , un nouveau cône se formait qui paraissait tout en flammes. De l'embouchure de ce gouffre s'exhala une haleine immense et longtemps contenue. Cette aspiration et cette respiration , profondes et régulières comme celle d'un soufflet de forge , s'élevaient du sein de la montagne oppressée. Une détonation terrible les suivit. Les pierres flamboyantes furent lancées en gerbes à perte de vue , et se précipitèrent avec

fracas sur les bords du cône. Les escarpemens et l'intérieur de l'abîme furent un instant éclairés comme en plein jour. Par des ouvertures éloignées du cratère on voyait la lave sourdre du sol. Elle s'écoulait en pétillant par quatre bouches; un peu après la montagne poussa de nouveau son gémissement de géante. Au moment de l'explosion, je jetai les yeux du côté de la mer; j'aperçus distinctement de petits bâtimens à l'ancre. La montagne trembla plus fortement; mais les flots n'en furent point émus, et rien ne me parut plus beau que le sommeil de la mer souriant sous ce volcan déchainé. La baie de Naples ressemblait ainsi à l'Angélique d'Arioste sous les ailes étendues et sous la gueule de la Chimère. Je m'assis sur cette terre tremblante; la nature était saisie d'un vertige auquel je m'abandonnai avec délices. Ces intervalles rapprochés de bruit et de silence, de lumière et de ténèbres, le calme de la nuit, le calme non moins grand de la mer, cette montagne émue en sursaut, tous ces effets contraires, se fortifiaient l'un par l'autre. Sans m'en rendre compte, je trouvais dans ce spectacle une foule d'images ap-

plicables à l'état moral dans lequel j'étais alors, et qui avait beaucoup empiré depuis ma sortie de Rome.

Je passai la nuit sur ce sommet. Quand le jour parut, je pus me rassasier à loisir de la vue de ce golfe fameux qui s'étendait à mes pieds. Au loin, l'île de Caprée, qui a la forme d'une galère antique, fermait l'entrée de la haute mer. Le soleil se leva de l'autre côté de Pompéie; il se balançait quelque temps sur les tombes comme une torche de funérailles. Ce fut le signal pour une multitude de petites barques de quitter le rivage et de hisser la voile. J'entendis en ce moment le bruit des villes et des villages qui s'éveillaient. La brise de mer commença à faire frissonner les vignes entrelacées aux peupliers comme des tyrses gigantesques; un instant après, la lumière étincela sur les flots ridés; une vapeur dorée, comme la poussière des étoiles, s'éleva à l'horizon; l'air se chargea de parfums; toute la nature parut enivrée comme dans une fête païenne; et aussi long-temps que le volcan continua de s'agiter, cette Campanie chrétienne ressembla à la sibylle balbutiant sur le trépied.

Dans Naples, la ville des sens, je remarque que les monumens les plus considérables pour l'art sont les tombeaux. Encore ces tombeaux appartiennent - ils presque tous à l'époque de la domination espagnole. Une singulière fierté soutient ces morts, debout sur leurs mausolées, la dague ou la *tisonne* à la main; ils semblent régner encore sur les vivans qui rasant au-dessous d'eux le sol d'un pas furtif. Les tours d'Anjou que baigne la mer tiennent aussi cette terre prisonnière. Le palais de Jeanne-la-Folle, abandonné aux flots qui s'en emparent chaque jour, le bel arc d'Aragon, sont d'autres témoins de la conquête. Tous les peuples ont laissé ici, dans une architecture particulière, des traces de leur domination. Il n'y a que les Napolitains qui soient absens des monumens de Naples.

Ce peuple-mime se chauffe au soleil. Il est le seul de l'Italie qui ne se soit jamais appartenu à lui-même. Sans passé, il n'a point de regrets; sans avenir, il n'a point de désir. Il crie, il gesticule, il tend ses filets, il court, il déclame, il muse, il menace, et tout cela à la fois. Polichinelle est son héros. Cependant, du sein de ce

sibarisme mendiant, quand une ame vient à s'éveiller par hasard, elle s'exalte dans le spiritualisme ou s'arme d'une énergie sans bornes. Pythagore et son école, saint Thomas-d'Aquin, Vico, Spagnoletto, Salvator Rosa, ce furent là d'étranges lazzaroni.

Vers le milieu du jour, les matelots de la Chiaa, de Sicile, de Malte, s'asseyent en cercle sur le môle; une voile ombrage l'auditoire qui attend impatiemment l'improvisateur; enfin, ce dernier paraît; il est vêtu de la bure des matelots; à sa main il tient une baguette au lieu de la branche de laurier de ses ancêtres. Les yeux des lazzaroni dévorent par avance sur ses lèvres l'histoire qu'il va raconter. Tantôt il chante d'une voix enrouée un récitatif sur une modulation plaintive à laquelle se mêle le gémissement des vaisseaux dans le port; tantôt il redescend à la prose parlée, selon la nature et les circonstances plus ou moins lyriques de son récit. Il raconte les gestes du chevalier Rinaldo, ou ceux d'un infortuné brigand de Calabre. Le noble public, *nobile pubblico*, redouble d'attention; le dénouement est proche: mais voilà que les cloches

sonnent l'*ave* : le chanteur s'interrompt; il fait le signe de la croix avec une prière au nom de la *vertueuse* assemblée. A côté de lui le même soleil olympien, qui effleure le tombeau de Virgile, dore d'un dernier rayon le front de Polichinelle assoupi à l'angle de son théâtre; la toile se baisse, la foule se disperse de toute parts; un jour de plus a passé sur l'empire de Masaniello.

Pendant ce temps, le jeune moine des Camaldules, sur la montagne, entend à ses pieds les murmures qui s'élèvent du rivage. Mille images d'une volupté païenne l'entourent d'un cercle de damnation. Il entre dans sa cellule et il prie; et la brise apporte jusqu'à lui les soupirs de la Chiaa et de la Villa-Reale. Il ouvre son saint bréviaire, et le démon ressuscité de la grande Grèce y écrit en se jouant, du bout de sa griffe, des litanies d'amour. Sur lui s'abaissent des cieux magiques; des charmes s'attachent à son scapulaire, et il boit à longs traits dans son calice le philtre des inexorables regrets. Heureux si la vieillesse boiteuse se hâte de glacer son cœur avant l'âge. Il n'y a que la mort qui puisse le délivrer de ces cruelles délices.

Ah ! surtout qu'il s'entoure d'un triple cilice quand ses yeux rencontrent Pausilippe, Caprée et la blanche Nisida ; car c'est là que les souvenirs se délient et que les sermens se faussent ; les projets héroïques, les douleurs fécondes s'oublent sous ces cieux d'où pleut l'amour. Une volupté plus dangereuse que celle où se convient les lèvres humaines, s'échappe à toute heure des monts, des lacs, des étoiles palpitantes. D'impalpables syrènes languissent sous ces vagues assoupies ; celui-là seul qui a échappé à leurs embrassemens, peut compter sur son épaisse armure.

Quand les Romains se corrompèrent, ils se dégoûtèrent de la grandeur et de la sévérité de Rome ; ils cherchèrent une nature enivrée comme eux, monstrueuse comme eux. S'ils avaient pu arracher Rome à ses tristes et graves fondemens, ils l'auraient fait. Le mélange de volupté et de terreur qu'ils cherchaient au temps de Tibère, de Néron, de Caligula, se trouvait sur les promontoires de Caprée et de Misène. C'est là qu'ils vinrent établir leurs fêtes, et jouir en paix dans cette nature païenne des derniers jours du paganisme. Les villas des Césars, sur le golfe de

Baie, étaient tout près des lacs Averne et Achéruse, des Champs-Élysées, de l'entrée des enfers, comme s'ils avaient voulu redoubler l'insolence de leurs fêtes par cette opposition. Ce grand festin de la société romaine, à quelques pas de l'Achéron, fut le festin du don Juan antique chez le commandeur. Les petits lacs voisins des enfers brillent, dans le fond des cratères éteints, comme dans des coupes de lave; sur leurs bords rampent quelques guirlandes fanées d'églantines, pauvres fleurs qui ont survécu à l'orgie de l'empire. Le christianisme, qui partout en Italie s'est emparé des ruines païennes pour y placer ses chapelles ou ses ermitages, a laissé celles-ci désertes, comme s'il eût désespéré d'en éteindre les voluptés renaissantes. Je montai sur le cap Misène; les trompettes infernales qui troublaient en cet endroit le sommeil de Néron, n'y retentissaient plus; la grève se taisait; le golfe vide étendait dans l'ombre ses bras décharnés. Il était tard. La mer était phosphorescente, les étoiles brillaient. Je fis à la nage une partie du chemin de Misène à Pouzzole, au milieu du bruit des cloches; à la lumière pâissante de la lune se

mélait la lumière électrique des flots; eux seuls gardaient encore le souvenir des voluptés impériales.

Peu de jours après, je visitai l'île de Caprée. Les couleurs dont Tacite l'a peinte sont encore celles qui y conviennent le mieux aujourd'hui. Bordée de brisans et de rochers perpendiculaires, elle n'est guère abordable que par deux points, la *petite* et la *grande marine*; mais une fois qu'on a franchi cette enceinte de murailles, on trouve des vallées, des vignes, des sources gazouillantes, des ombrages sous des oliviers, un monastère, et, sur les côtes, deux villages, Capri et Ana-Capri. Ce dernier est juché sur une cime escarpée au haut de laquelle conduit un escalier taillé dans le roc. Les toits des maisons sont aplatis en terrasse comme dans le Levant, et, en général, les invasions des Sarrasins ont laissé à toute l'île quelque chose d'oriental; elle tient de la Grèce et de l'Afrique. Le château démantelé de Barberousse regarde, sur un autre pic, le palais de Tibère. Par une singularité qu'un poète relèverait, la demeure de l'empereur est enfouie aujourd'hui sous des touffes d'absinthe,

la plante du Golgotha. Un ermite habite dans ses ruines. On découvre en face la haute mer ; sur la gauche, le golfe de Sorrente et les pics d'Amalfi. De là le vieil empereur, avec l'instinct de l'orfraie, qui lui a succédé dans son gîte, couvait des yeux tout son empire ; il voyait de loin arriver la tempête qu'aucun navire ne devait éviter. Au fond, le monde antique était comme dégoûté de lui-même, et se fuyait par toutes les routes ouvertes. Ceux qui étaient à sa tête sentaient vaguement qu'il se préparait un changement étonnant contre lequel ils ne pouvaient rien ; et cette impuissance les poussait au désespoir ; ils ne savaient si le mal était dans leur cœur ou dans les peuples, ou dans les grands, ou dans les dieux ; mais ils savaient qu'il fallait périr, et que l'univers tout entier était du complot. De là cet effroi prodigieux et cet infatigable soupçon qui ne leur laissait pas une heure de relâche. Lié à son rocher, le Prométhée païen sentait son agonie ; il se débattait avec fureur sous le vautour chrétien. Tibère entra le premier dans cet égarement. Quand il se fut entouré des brisans de Caprée, il crut que tout était

dit ; mais la cause secrète qui faisait chanceler le monde romain , ne servit qu'à aggraver son vertige. Un malaise incroyable atteignait l'un après l'autre les hommes au faite de la société antique ; et , comme c'était la main d'un dieu nouveau et inconnu qui commençait à les tourmenter sans répit , ils mirent à combattre cet adversaire invisible et qui était en toutes choses, une manie insensée.

Après le palais de Tibère, la merveille de Capri est la grotte d'azur. Il n'y a pas fort longtemps qu'un voyageur, en se baignant au pied des rochers , la découvrit par hasard. L'ouverture de cette caverne marine est tournée sur le golfe et fort basse ; pour peu que le flot s'élève, il l'obstrue en plein ; et si l'on ne choisit bien son jour et son heure, on court le risque , après avoir franchi la voûte , d'y rester enfermé, ainsi que cela m'arriva. Depuis plusieurs jours la mer était fort agitée ; j'attendais un moment de calme. Un matin , ce moment sembla venu ; des matelots me réveillèrent au jour ; un peintre et un médecin dont j'avais fait la connaissance à mon arrivée dans l'île , se joignent à moi. Nous par-

tons. Quoique le temps commençât dès-lors à fraîchir, nous pénétrâmes sans trop de peine dans l'intérieur de la grotte en nous couchant à la renverse dans un batelet construit exprès pour cet usage. D'un seul bond nous entrons au sein de la montagne, sur un petit lac que recouvrait une haute coupole. L'eau était parfaitement unie et transparente. La lumière plongeait dans l'ouverture taillée en soupirail, et rejaillissait à la surface de l'eau comme à travers un prisme, tout imprégnée de la moiteur azurée des flots. Les parois du rocher, les stalactites rugueuses, qui affectent mille formes bizarres, tout était couleur de bleu de ciel. Ce doit être là la conque de saphir de la sirène de Naples. Le peintre commença à dessiner et nous à muser, sans que personne s'aperçût que le vent soufflait au dehors. Quand nous en fîmes la remarque, il était trop tard ; l'orage s'était levé. Des flancs de la montagne sortaient des mugissemens comme d'un troupeau de bœufs marins, et d'autres fois, des explosions comme d'une batterie d'un fort. Les vagues achevèrent bientôt de boucher l'ouverture. Le bassin de la grotte, si tranquille une heure auparavant, se

souleva à son tour ; nous restâmes plongés dans une obscurité livide. Quand le flot se retirait, on découvrait au loin les ravins qui se creusaient dans le golfe. A trois ou quatre reprises nous essayâmes de suivre la lame ; mais à peine étions-nous près de l'ouverture, que la vague remontait et déferlait avec fureur. Elle soulevait notre barque perpendiculairement ; après l'avoir tenue quelques instans collée à la voûte, elle finissait par la rejeter dans l'enfoncement de la caverne. J'avais assez l'habitude de nager pour tenter de sortir au large et d'aller chercher du secours : j'en fis la proposition ; mais ce moyen n'était guère plus praticable que l'autre, à cause des violens ressacs qui ne cessaient de battre l'entrée. Il fallut prendre notre parti et nous disposer à passer la nuit en cet endroit. Nous étions déjà établis sur un rocher en terrasse, quand, au coucher du soleil, la mer baissa. Une heure après, nous crûmes entendre des voix d'hommes. Ç'en étaient en effet. Des habitans de Capri, qui nous avaient vus partir le matin, avaient deviné notre embarras. Ils tentèrent de nous remorquer, ce qui ne réussit néanmoins qu'à la nuit close et quand le vent

fut tombé. On était alors au milieu de l'équinoxe ; nous devions nous attendre à rester emprisonnés là toute une semaine. Ainsi finit cette petite aventure qui eût pu être sérieuse, qui ne fut que plaisante. Comme en Italie tous les heurs et malheurs sont attribués à des Anglais, on ne manqua pas, dans l'île, de l'appeler l'histoire des trois milords.

Au moment de quitter l'île, j'entrai dans l'église. La messe venait de finir ; une jeune fille des environs, belle comme elles le sont souvent dans ces îles, était à genoux. C'était un dimanche ; elle était seule et très parée ; sur son prie-Dieu il y avait une tête de mort avec laquelle elle conversait tout bas. Quand elle baissait, comme la Madeleine dans le désert, sa tête brillante de vie sur ce crâne vide, il paraissait ricaner ; mais elle ne pria qu'avec plus de ferveur ; elle ne m'entendit pas même marcher à côté d'elle sur le pavé. Oh ! c'était une affreuse image que la confession de cette jeune femme à ce mort muet et railleur.

Il y a à Naples un usage qui se rapporte à celui de Caprée. Le jour de la Toussaint, les

têtes des morts sont enlevées des tombeaux : on les place au milieu des caveaux des églises entre des cierges allumés. Chaque mort porte son nom écrit sur le front. La foule vient les visiter. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'un peuple si sensuel ne témoigne à ce spectacle aucune horreur, soit qu'il y ait dans le fond de ce pays un mélange de sensualité et d'ascétisme qu'aucun temps n'a effacé, soit que la tradition ait tout fait ; car le même usage se retrouve en Sicile, et surtout à Palerme.

De Capri, j'abordai à Sorrente. Je vis la maison de la sœur du Tasse, et l'escalier par où le malheureux poète, déguisé en pèlerin, monta pour chercher un refuge contre l'égarement de son cœur. J'ai toujours trouvé que ce golfe éblouissant a quelque ressemblance avec la poésie de la *Jérusalem délivrée*, où rayonne aussi tant de soleil. Mais il y avait, outre cela, dans le cœur du poète, une inguérissable tristesse, qui ne se retrouve nulle part dans les objets en Italie, si ce n'est dans les vases de marbre des villas, où les orties en fleurs croissent au souffle de la malaria.

En suivant les détours du golfe, le chemin me ramena à Pompéie par l'entrée que l'on appelle justement la rue des Tombeaux. Il y a je ne sais quoi de frivole dans ces ruines. Vous touchez de trop près aux détails menus de la vie dans l'antiquité : il manque entre elle et vous cette perspective qui, ailleurs, l'agrandit dans ses misères ; d'ailleurs, les caricatures dont ces murailles sont peintes ôtent tout sérieux à ce passé : vous êtes là au milieu du commérage des morts d'une petite ville de province. Ce n'est point une Sodôme condamnée par le feu céleste, mais le sarcophage épicurien d'une courtisane de Campanie. Il semble que ces tombeaux soient faits pour des morts de théâtre, et que vous assistiez à une bouffonnerie, où Rome et Athènes seraient parodiées à la fois dans d'infiniment petites proportions. Tant que j'errai dans ces petites rues, j'entendis, à travers les bruissements de la brise dans les vignes, les éclats de rire des courtisanes, le pas tardif des vieillards de Ménandre et de Térence, et l'écho effronté des vers de Catulle, qui ébranlaient la porte de sa maîtresse. Mais quand je montai sur la terrasse élevée d'un

théâtre, et que je regardai la mer, Caprée, et, tout près, le Vésuve, dont la lave continuait de couler, je vis bien que ce jeu était sérieux, et que c'était au moins une noble comédie qui se jouait là au pied de ce volcan.

Des ruines qui font un contraste absolu avec celles de Pompéie sont celles de Pœstum, à l'extrémité du golfe de Salerne. La plage qu'elles occupent est pestilentielle. Le jour où je la vis, elle étincelait, au matin, comme un fer de cheval dans l'âtre d'une forge. Des montagnes, presque aussi nues que la plaine, ferment ce grand et vide horizon. Parallèlement à la mer, les trois temples s'élèvent au milieu des joncs et des hautes herbes. Sur cette grève, où le flot est toujours ému, ces colonnes cannelées figurent des groupes de femmes naufragées et enveloppées des plis humides de leurs tuniques. La ligne horizontale de la mer se combine avec la ligne de l'architecture, qu'elle prolonge à l'infini sur un plan d'azur. Les vapeurs, que le soleil soulevait en ce moment de l'herbe des marremmes, entouraient les portiques pythagoriciens d'une atmosphère dorée. L'air était doux,

quoique fort malsain. Point de vent, point de nuages, point de murmure dans la campagne. Ces ruines, les seules habitantes de ce désert de la grande Grèce, semblaient avoir communiqué, à tout ce qui les entourait, leur silencieuse rêverie.

J'entrai dans une *locanda* délabrée qui est tout près de là : il y restait un Calabrois malade. Cette mesure, sous ce ciel de Pythagore, rappelait les demeures ensorcelées que l'on rencontre dans le livre fiévreux d'Apulée. C'était le même dénuement avec la même magie dans les souvenirs et les noms environnans. Je demandai à mon misérable hôte quelque nourriture : il m'apporta du lait caillé et du pain. Je m'assis près d'une table; mais au lieu de manger, je m'endormis sous l'air pesant et le vampire de la maremme, car la chaleur était encore excessive, quoique l'on fût en octobre. J'eus alors un rêve qu'il m'est difficile d'oublier. L'Italie, que je venais de parcourir, me paraissait tout entière privée d'habitans; mais, peu à peu, toutes ces images d'art que j'avais rencontrées et adorées le long de mon chemin, se réveillè-

rent du froid du marbre et se détachèrent des cadres des tableaux : ces conceptions idéales devinrent des personnages réels, qui se mirent à marcher çà et là, à la place des habitans qui n'étaient plus. C'était comme un peuple de ressuscités plus beau que le peuple des vivans qui avaient disparu. Les innombrables figures, nées de la fantaisie des Vénitiens, secouèrent, les premières, la poussière qui les couvrait. Elles s'assemblèrent à pas légers sur le Lido, et murmurèrent entre elles une langue gazouillante et colorée comme les flots de l'Adriatique. Monna-Lisa de Léonard de Vinci; se pencha pour se mirer au bord du lac Garda; les Sibylles, de Michel-Ange, s'assirent dans la campagne de Rome; et le Jour et la Nuit, de la chapelle Saint Laurent, se soulevèrent en frissonnant, comme de célestes bohémiens. Dans le Campanile de Giotto, montaient et redescendaient, sans repos, les bienheureux anachorètes de Fiesole, qui, n'étant plus retenus par la crainte des vivans, quittaient les cellules et les fresques des cloîtres. Sur tous les rivages, combien d'anges et d'archanges descendirent du vieux ciel de l'art bysantin, et vin-

rent se reposer près de la plage en fermant leurs ailes d'or ! De leurs violes toscanes ils tiraient des sons ineffables , et tels que ceux que j'avais imaginés dans la forêt de la Dombe ! Ils chantaient des poèmes entiers , dont j'avais autrefois balbutié les premières syllabes en suivant le sentier humide des prés. A la fin , je vis aussi la Vierge au voile , de Raphaël , passer en même temps que deux enfans , dans le jardin des Césars : elle y cueillait des fleurs nouvelles , et elle souriait ; car aucun des doutes de l'homme ne s'était encore communiqué à ces filles de l'esprit de l'homme. Elles avaient gardé toutes seules la foi des vieux siècles et l'éternel amour dont la terre était privée. J'entendais une voix qui disait : « Sainte , sainte à jamais est la terre d'Italie , qui nous a nourris de ses mamelles et vêtus de son soleil d'été. »

VII.

NAPLES.



Après avoir parcouru l'Italie dans ses détails, si je la considère dans son ensemble, je trouve que ses lignes principales peuvent être marquées de la manière suivante :

Au revers des Alpes, dans la Lombardie, incessamment foulée par l'Allemagne, l'architecture du nord a pour son monument la cathédrale de Milan. Cette architecture suit le chemin des empereurs et des invasions gibelines : elle s'insinue dans Gênes, Pise, Padoue ; elle traverse Florence, Sienne ; elle pèse dans Arezzo sur le porche et le berceau de Pétrarque. A la fin, elle se rencontre, avec le génie guelfe ou romain, dans Orviète, où elle achève de s'éner-

ver et de se décomposer sous l'influence de la tradition antique, et de ce climat devant lequel ont toujours succombé les hommes et les formes du nord. L'ogive s'arrête comme Attila, aux portes de Rome; elle ne les a jamais franchies. A l'extrémité des Alpes tarentines, Venise regarde l'Orient; elle fait le lien de l'Italie avec l'Asie. En descendant le long de l'Adriatique, le vieux royaume lombard a son mausolée dans l'église de Ravenne. Cet héritier de l'empire romain est venu mourir là, loin de Rome, sous ces voûtes lombardes; son fantôme s'engouffre avec le flot dans le tombeau de Théodoric. Sur la mer opposée, Pise bâtit dans son Campo Santo la nécropole de l'Italie. Cette commune, composée de statuaires et de matelots, cisèle comme un phare la tour penchée de son beffroi; elle radoube la nef de sa cathédrale, comme une galère en construction sur la maremme. Au milieu des deux mers, au centre de l'Apennin, Florence accomplit le mélange du génie chrétien et du génie païen. Sur la nef gothique du treizième siècle, elle exhausse le dôme de la renaissance; elle couronne le moyen-âge avec la

coupole du Panthéon. La fleur du génie étrusque s'épanouit là en terre chrétienne. Écoutez ! les portes de bronze de son baptistère s'ouvrent et se ferment avec fracas sur des nouveau-nés qui s'appellent Dante, Boccace, Machiavel, Galilée, Michel-Ange, et dont les vagissemens s'entendent jusque par-delà les Alpes. Entre Florence et Perouse, sur le chemin des ordres mendiants, l'église mystique de Saint-François-d'Assise s'enfouit à demi sous terre, à l'instar des catacombes, pour fuir la lumière et le parfum de l'Italie : architecture ascétique dans le pays de l'ascétisme, elle se couche, comme son saint, dans le tombeau. Plus loin, à Rome, siège, comme la papauté sur son trône, l'église de Saint-Pierre sur sa colline. Plus de symboles de douleur comme dans l'architecture du nord ou dans la bysantine ; ni croix, ni sépulcre : c'est ici l'emblème du Christ régnant, ou plutôt le temple d'un Jupiter chrétien. La fête du Dieu ressuscité à Pâques est celle qui convient à ces splendides murailles, non pas la plainte de la vieille église au jour des morts : le *Te Deum* éclate ici de lui-même sous ce dôme triomphant,

non pas le *Miserere*. Toutes les formes d'architecture se pressent dans Rome, la grecque, la romaine, la byzantine, la lombarde : il n'y a que l'arabe et le gothique qui n'ont jamais pu s'y établir, ou seulement s'y montrer. Celles-ci se retrouvent dans le royaume de Naples, à la suite des invasions normandes, espagnoles, sarrasines. Par ce côté, l'Italie se rattache à l'Espagne mauresque comme par Venise à l'Orient. Enfin, à l'entrée de la Calabre, les temples de Paestum rejoignent la grande Grèce et la Sicile. Tous les rapports de l'Italie, dans l'architecture, sont ainsi établis. Par le nord, par le midi, par l'est, par l'ouest, cette grande cité de l'art se lie à tout ce qui l'entoure. C'est entre le monde grec d'un côté, et le monde germanique de l'autre, que s'est développé le génie de l'Italie. Ces deux limites sont marquées au midi par les colonnes de Paestum, au nord, par la cathédrale de Milan.

La position de l'Italie, de ce grand promontoire qui s'étend entre l'Europe et l'Orient, fait qu'il lui est difficile de supporter les conditions médiocres. Lors même que l'empire romain n'eût cherché qu'à garder son berceau, il aurait été

entraîné à la conquête du monde. Pour conserver la Cisalpine, il lui fallait les Alpes et les Gaules. Par l'est, il touchait à l'Illyrie et à la Grèce, par le midi à l'Afrique; il prêtait le flanc, par l'ouest, à la Sardaigne et à l'Espagne, en sorte que, quel que fût l'accroissement des provinces, l'Italie restait toujours au centre de l'empire. Jamais pays ne fut plus convié aux conquêtes, ni mieux situé pour les retenir.

Mais ce qui avait fait sa force dans l'antiquité fit sa faiblesse chez les modernes. Le jour où elle cessa de conquérir, elle fut conquise. Les Allemands et les Français l'attaquèrent par le nord; les Espagnols, par les flancs; les Arabes et les Normands, au midi. Les seuls Byzantins furent trop faibles pour rien entreprendre sur elle, de leur côté. Gènes, Pise, Venise, qui lui ceignaient les reins, eussent suffi, de reste, pour la protéger sur la mer. Par malheur, il manquait une puissance de terre pour garder les débouchés des Alpes. L'Italie n'eut jamais de Thermopyles.

Cette puissance de terre se serait probablement formée à la longue, sans l'établissement de

la papauté qui prit sa place. Le règne de l'esprit fut concédé à l'Italie en compensation de sa faiblesse matérielle. Elle devint l'arche sainte où se conserva le dogme du genre humain. Dans la lutte des Gibelins et des Guelfes, l'Allemagne représenta la force matérielle, indélibérée, enivrée d'elle-même; l'Italie, la tradition, le droit écrit, ou plutôt le christianisme, avec lequel elle s'identifia au moyen-âge par l'établissement de l'Église. Elle fut martyre comme lui, flagellée comme lui, crucifiée comme lui par les Pilates francs et tudesques. Mais c'est des reliques de son sépulcre que sortit le miracle de la civilisation moderne.

L'Italie a revécu plusieurs fois. Elle a produit des civilisations non-seulement différentes les unes des autres, mais contraires les unes aux autres. Elle a été successivement étrusque, latine, romaine, chrétienne, lombarde, allemande, espagnole, française. Chacune de ces formes a laissé sur elle des traces qui sont encore reconnaissables aujourd'hui. Sacerdotale sous les Étrusques, guerrière et matérialiste sous les Romains, elle est redevenue spiritualiste et ar-

tiste sous les papes. Au quinzième siècle, lorsqu'elle fut près de périr, c'est encore elle qui, par Christophe Colomb, découvrit le Nouveau-Monde. De son lit de mort, la grande aïeule se souleva, et évoqua la jeune fille de l'Océan pour lui remettre sa couronne.

Tant que la liberté a eu quelque place chez elle, ses poètes ont parlé : Dante, Pétrarque, Arioste, Tasse, ces quatre fils Aymon du moyen-âge, se sont succédé sur la brèche. Quand la parole fut interdite, ce pays ne resta pas muet pour cela. La sculpture, la peinture, ces arts silencieux, exprimèrent sous mille formes le génie de l'Italie subjuguée ; et même de nos jours, la musique, cette langue inarticulée, continue d'exhaler la plainte sonore de ce grand tombeau de Memnon, qui commence aux Alpes et finit en Calabre.

Aujourd'hui, le sentiment que l'on éprouve partout en Italie est celui d'un sol depuis longtemps foulé et obsédé par l'étranger. Cette pensée est au fond de tout, cachée sous la magnificence des arts comme le poison sous la fleur des maremmes. En un mot, cette terre a perdu

la possession d'elle-même , non le désir de la recouvrer ; et c'est ce noble tourment et cette impuissance affreuse qui la rendent si tragique et si belle. A chaque moment les hommes pourraient répéter le vers de leur poète :

Et , sans espoir , nous vivons de désirs.

Ceux qui , à l'heure où j'écris , ont en main les affaires de l'Espagne , cette sœur de l'Italie , et qui , voyant les maux infinis de leur pays , cherchent pour remède l'intervention d'un peuple étranger , et , en général , tous ceux de qui dépendent ces pesantes questions , ne devraient jamais cesser d'avoir les yeux tournés du côté de l'Apennin. Ils apprendraient là que le despotisme le plus violent qu'on puisse imaginer est un bienfait en comparaison du salut qu'on doit à la conquête dissimulée sous le nom de protection. La première de ces tyrannies ne fait mourir que des hommes , la seconde abolit l'état ; celle-là tue le présent , et celle-ci l'avenir.

J'ai lu en Lombardie le livre de Silvio Pellico , et j'ai admiré autant qu'un autre la sainteté de cette ame de martyr ; mais Dieu éloigne à jamais

de nous le règne de semblables vertus ! Elles sont de celles qu'il faudrait souhaiter à ses meilleurs ennemis. Si cette résignation sublime, si ce désistement de la volonté humaine était le dernier mot de l'Italie, rien ne resterait qu'à verser sur elle d'éternelles larmes ; car elle aurait justement toutes les vertus des morts. Au contraire, tant qu'il reste un espoir et un souffle dans ce grand corps, je trouve qu'il est convenable de ne point se guérir trop tôt de la haine enracinée par Pétrarque et par Machiavel ; seule passion, après tout, qui empêche les morts de se dissoudre. Il ne faut pas que les peuples tendent les deux joues à leurs ennemis. Cela n'est ni chrétien, ni païen, ni divin, ni humain.

Mai, 1836.

MÉLANGES.

I.

DES ARTS DE LA RENAISSANCE, ET DE L'ÉGLISE DE BROU.

—◆—

Le moyen-âge périssait : il allait mourir debout. Il ne manquait, il est vrai, pas une pierre à sa muraille, pas une maille à sa tunique, pas une épine à sa couronne. Son épée était entière dans le fourreau; son faucon glapissait; son tilleul fleurissait dans la cour; son cheval de bataille hennissait sur le seuil : il y avait encore des châtelaines sur les balcons;

plus d'un cœur battait d'un immense amour. Les ponts-levis étaient dressés, les lances aiguës ; les bannières flottaient sur les créneaux ; les salles retentissaient de cris joyeux. La coupe des festins était encore pleine sur la table des barons, des rois, des empereurs. Sur le haut des tours, les sentinelles ne voyaient arriver ni gens de pied, ni cavaliers : et pourtant, cette société allait mourir dans quelques heures ; dans quelques heures, un cavalier invisible allait frapper ces murailles, ces cottes de mailles, ces barons, ces rois, ces empereurs. Il s'apprêtait à disperser en éclats, comme les écailles d'une cuirasse, les rêves, les souvenirs et les croyances de tout un monde. Car le seizième siècle approchait et montait les degrés du seuil. Ses pas pesants résonnaient ; il frappait à la porte : il allait, comme un fossoyeur, prendre le mort sur son lit de parade.

Le vaisseau de Christophe Colomb était alors en pleine mer. Avec lui le genre humain quittait son ancien rivage. La terre lui avait manqué sous les pieds : il allait, pour de nouvelles passions et de nouveaux desirs, chercher un nou-

veau soleil. Un vent inconnu enflait la voile de l'intelligence humaine ; la mer se taisait ; les flots souriaient. Mille étoiles qu'aucun œil n'avait vues se levaient et se couchaient sur les mâts. Un grand soupir sortait de l'Océan. Une voix, qui retentissait partout, criait : Terre ! terre !

Luther était à Wittemberg ou faisait son pèlerinage à Rome. La discorde qu'il jeta dans l'Europe était alors enfermée dans son cœur. Il lutait seul, dans sa cellule, avec le démon du moyen-âge. Il l'entendait qui lui parlait sur son chevet ; il se levait à minuit sur son séant ; il poursuivait le fantôme jusqu'au lever du jour. C'était l'heure de cette sueur de sang dont il parle dans ses lettres, car il se préparait alors à renverser un monde.

Dans cette attente qui saisissait tous les cœurs, l'architecture gothique avait suspendu son œuvre. Elle était arrivée à son faite avec la société qu'elle représentait. Elle n'avait pas la force de monter plus haut. Le cœur manquait au genre humain pour porter sur leurs piliers les flèches et les tours des églises. La plupart des cathédrales allaient rester inachevées ; un vent froid

avait soufflé sur ces plantes célestes et les avait étiolées à leurs cimes. Non seulement l'art gothique périssait, mais en face de lui s'élevait un nouvel art qui devait pour long-temps tout attirer à soi. La Babel que le génie du moyen-âge n'avait pu achever, allait être continuée par l'art de la renaissance; et le dôme du seizième siècle s'arrondissait déjà sur les ruines de l'architecture gothique et bysantine. Partout au Nord, en Angleterre, en France, en Allemagne, s'était épuisée l'émulation des cathédrales, des tours et des beffrois. L'homme, atteint par le doute, ne songeait plus à faire à ses croyances un abri immortel.

Le siècle nouveau n'éclatait véritablement qu'en Italie. De ce côté des Alpes le génie du Nord ne s'était jamais naturalisé; et il serait facile d'y suivre les modifications de l'architecture gothique, à mesure que l'on se rapproche de Rome où elle achève de disparaître. Venise entasse, dans ses monumens, le génie de l'Orient, de l'Arabie, du Nord, et de la Grèce bysantine. Milan, Pise, Florence, Orviète, ont mêlé l'art du Midi et l'art du Nord, le plein-

cintre romain et l'ogive germanique, de la même manière que Dante a mêlé le paganisme de Virgile à l'enfer et au paradis chrétien. Mais alors, tout ce pays saisi par l'exaltation du platonisme allait quitter sans retour la tradition du moyen-âge. Ce n'est plus le sens pieux du passé, mais un idéal abstrait et philosophique que l'art va revêtir. Les peintres ne tomberont plus à genoux, comme Fiesole, avant de prendre leurs pinceaux. Ils passent de la foi et de la religion à la sécularisation de l'art. Celui qui s'apprête le mieux à rompre la tradition est Michel-Ange; il fait dans l'art ce que Luther fait dans le dogme. Du bloc informe du passé, il tire des formes que l'humanité n'a jamais entrevues. Du chaos de toutes les choses croulantes, il évoque un monde de géans qui ouvrent le seuil de l'avenir. Ses statues du Jour, de la Nuit, du Crépuscule, de l'Aurore, sont des créatures d'un nouvel univers. Ni l'antiquité, ni le moyen-âge, ni le paganisme, ni le christianisme, ne pourraient s'attribuer ces images; et, à véritablement parler, le prophète des temps modernes, c'est Michel-Ange. Il a comme Isaïe des figures pour les idées

et les empires enfouis encore dans le sein de la Providence. Chacune des œuvres de ses mains est une prophétie muette, un signe divin qui recommence à jamais sur le chemin des peuples ; il a eu quelque part une vision sacrée, non plus seulement pour une tribu, mais pour l'univers ; et de son ciseau, il éternise cette apocalypse de pierre. Qui déliera la langue de ses Sybilles avant que leurs livres tombent en poussière ? Les peuples sont assis depuis trois siècles à son festin de Balthasar ; et c'est la main de Michel-Ange qui, en face du convive, écrit sur la muraille, les lettres gigantesques de l'avenir.

De son côté, Raphaël, en résumant dans son génie épique tout le moyen-âge, servait aussi à l'abolir. Depuis les fresques du treizième siècle jusqu'à lui, les formes étaient arrivées par degrés insensibles à leur perfection idéale. Il avait donné une tunique immortelle à tous les rêves du moyen-âge, et il les avait éternisés dans le ciel de l'art. Les vierges antiques de Cimabue montant chaque siècle un degré, avaient reçu de lui le type de l'invariable beauté. On pourrait comparer cette progression de l'art, à l'é-

chelle des ames qui, de sphère en sphère, s'élèvent à leur séjour éternel. Les personnages des fresques bysantines étaient peu à peu sortis de leur extase, et s'étaient levés de dessus leurs sièges; ils avaient gravi incessamment des cieux toujours nouveaux; leurs regards tristes et baisés dans les anciennes basiliques, avaient commencé à rayonner dans le firmament de Fiesole et à s'illuminer dans celui de Masaccio. Mais leur sourire ne s'épanouit pour l'éternité que lorsqu'ils eurent atteint la religion idéale du génie de Raphaël, et qu'ils purent se reposer pour jamais sur l'escabeau qu'il leur fit de sa main. Alors le moyen-âge fut véritablement achevé, puisqu'il avait gravi au dernier faite de sa pensée; alors tous les voiles terrestres qui avaient recouvert jusque-là les vierges et les figures des anciens peintres tombèrent et s'évanouirent; elles étaient entrées dans le ciel de l'immuable beauté; elles avaient dépouillé sur le seuil la vieille humanité du quatorzième siècle; elles avaient secoué de leurs pieds la sublime poussière de Giotto et d'Orcagna. Alors, commença leur éternel *hosanna*, quand le passé fut consommé

et qu'elles s'assirent toutes ensemble, en souriant, dans ce paradis de l'art chrétien.

Dans le temps même où ces merveilles attiraient tous les yeux, et où l'Italie, ressuscitée une troisième fois, excitait l'acclamation du monde, l'art du moyen-âge, délaissé et mourant, se recueillit dans un dernier effort, et se construisit à lui-même son tombeau dans l'église de Brou. Ce fut là qu'il déposa en terre de France, sa dernière pensée, et qu'il se coucha lui-même dans le cercueil. Ah! que les pleureuses de marbre qui entourent le tombeau de Marguerite n'essuient jamais leurs larmes! car, ce n'est pas seulement la duchesse et le duc de Savoie qui dorment là dans ce cercueil, c'est un passé de mille ans; c'est l'ancienne foi; c'est l'ancien amour; c'est la poussière de toutes les croyances tombées; c'est la tradition perdue; c'est le chant du dernier ménestrel; c'est le dernier sourire du roi sous sa couronne, de la châtelaine sur son balcon, de l'aristocratie sous son dais; c'est le fantôme des institutions, de la poésie et des espérances du passé, que l'avènement du seizième siècle vient de réduire en cendres.

Ce dernier monument d'une architecture défaillante, ne fut pas élevé comme ceux d'une époque antérieure par les vœux de générations qui se renouvelaient de siècles en siècles. Il naquit d'une pensée individuelle et isolée. Ce ne fut pas la main robuste d'un peuple tout entier qui l'éleva sur le fondement de la foi ; ce fut une main de femme qui tissa, comme Magdeleine, ce long suaire de marbre où, sans le savoir, elle ensevelissait un monde. Ce n'était pas non plus, comme à Cologne, à Strasbourg, à Cantorbéry, au sein des fêtes d'une grande ville et du bruit de la foule que devait s'élever la dernière flèche gothique ; comme un cerf blessé dans une chasse féodale, le vieux siècle devait mourir à l'écart au milieu d'une forêt, et choir sur le seuil d'un anachorète. Il y avait alors, à la porte de la France et sur le chemin de l'Italie, un pays encore primitif et qui a conservé jusqu'à présent la mélancolie infinie des lieux inhabités. Des forêts sans issues le couvraient. Au sein de ces forêts, des marais, de grands étangs, où les arbres baignaient leurs pieds et qui étaient entourés d'une ombre impénétrable, scintillaient

d'une lumière livide. De loin à loin sortait du fond de leurs pesantes eaux , un sanglot, comme le bruit d'un homme qui se noie. Mais jamais ils n'étaient visités par d'autres voyageurs que par les hérons , les sarcelles et des bandes de canards sauvages qui , de temps en temps , s'abattaient avec fracas sur leurs rives plombées. Les exhalaisons de ces marais rendaient l'air pesant et fiévreux. Le matin et le soir, des feux-follets s'allumaient et couraient au milieu des bruyères. Quelquefois , la foudre brûlait une partie des tourbières séchées, et , comme on l'a vu dans ces derniers temps, l'incendie souterrain durait jusqu'à ce qu'il eût atteint le bord des marécages. Rien n'est encore à cette heure, en France , plus grave, plus silencieux, et rien ne saisit d'une plus morne tristesse que tout cet horizon. Au commencement du printemps cette nature désolée fait un effort pour sourire. Mille plantes des eaux fleurissent. C'est le temps où blanchissent les nénufars comme de petits cygnes qui secouent leurs duvets sur les marais. Ce pays possède alors un grand charme. L'air qui était humide et pesant se charge inopinément de volupté et de

langueur : c'est comme le soupir de la *Pia* du Dante dans sa tour des Maremmes. Les vieux donjons embourbés dans la vase peuplent leurs salles désertes de rossignols, de mésanges, de pinsons de montagnes. Mais ce charme dure à à peine quelques semaines. Le vent du Midi souffle un jour sur cette joie éphémère; et la plaine, la forêt, le marais, le donjon, tout retombe dans la tristesse et le silence accoutumé.

C'est-là, parmi ces harmonies gémissantes, que le moyen-âge est venu s'abriter pour la dernière fois dans l'église de Brou. Tout sent, en effet, dans cette architecture, la lassitude et l'affaissement. L'ogive qui s'élançait si légère encore un siècle auparavant, retombe sous son propre poids, comme une fleur des marais que l'été a fanée. Elle fléchit de toutes parts et s'arrondit en arceaux. La pierre même défaille. Sur chacune de ces voûtes pèse une société qui croule, et le fardeau du vieux monde écrase le porche sur ses piliers. D'ailleurs, pour que ce monument eût un sens plus complet et plus européen, tout le monde y met alors la main.

Les ouvriers arrivent de Toscane, de Nuremberg, d'Angleterre, de Suisse. Les Allemands apportent le génie du symbole et du mystère; les Italiens, les ornemens de la renaissance; les Flamands, le goût des intérieurs domestiques; les Suisses des Alpes, l'industrie des détails et leurs rocs d'albâtre ciselés et brodés. De tout cela se compose un ensemble qui n'appartient plus à aucun ordre, à aucun temps, où le Nord et le Midi se pénètrent et s'enchâssent l'un dans l'autre : architecture expirante qui conserve dans sa défaillance et sa mystique langueur, l'expression de la vie, et les parures de ses anciennes fêtes, elle sourit, comme une veuve, de son sourire le plus suave à son dernier moment. Ah! que la vieille société se couche ici sans regret dans son tombeau! elle n'en trouvera point qui soit mieux ciselé ni mieux fait pour son deuil. Sous ces arceaux s'engouffrent sans retour les songes du moyen-âge. Qu'il s'endorme pour jamais sur ce dur oreiller de marbre, et qu'il l'affaisse jour et nuit sous le poids des souvenirs. Son lévrier fidèle à ses pieds ne se relèvera pas. Son éperon de pierre ne pressera plus

son cheval dans la vallée de Roncevaux ni sur le chemin des croisades. Son gantelet ne serrera plus l'épée de la féodalité. Sa visière ne se lèvera plus sur le monde d'amour d'Arioste et de Pétrarque. Sa main ne puisera plus dans son casque aux eaux fraîches de l'abîme. C'en est fait. Un monde est mort; la tombe est close, et là bas, la forêt murmure, l'herbe tressaille, et le marais sanglote.

Voilà un des sens de cette architecture, et le point de vue qui la rattache à l'histoire générale. Mais il en est un autre tout différent de celui-là, et qui néanmoins ne peut s'en détacher. C'est que ce tombeau idéal est en même temps un tombeau réel; que l'histoire d'une famille est là enfermée dans l'histoire universelle, que l'épopée privée y est contenue dans l'épopée du monde, et que sous ce sarcophage dorment, non pas seulement des idées évanouies, mais des cœurs qui ont réellement battu dans des poitrines humaines; en sorte que l'on touche ici à tout ce qu'il y a de plus général, et de plus intime, et que le poème de la vie terrestre y est véritablement complet. On peut affirmer, en effet, qu'en au-

cun lieu, l'architecture religieuse ne s'est prêtée à des sentimens plus personnels. Elle a réussi à traduire la langue des sonnets de Pétrarque et à donner un vêtement de pierre à la partie la plus mélodieuse de l'amour au moyen-âge. Ce n'est plus le symbole austère du catholicisme du treizième siècle, ni le Dieu jaloux des cathédrales de Cologne, de Strasbourg et de Reims. L'individualité triomphante des modernes s'est divinisée; elle a gravé son blazon, ses sermens, ses lacs et sa devise, sur la pierre de l'éternité. La cité sainte s'est remplie de soupirs, de larmes, de songes, qui ne s'adressaient pas à Dieu. Au fond du sanctuaire, la prière d'Héloïse est sortie de ses lèvres, avec mille souvenirs d'amour et mille regrets terrestres qui ont pris un corps dans la pierre et dans le marbre. Dépouillée du pur ascétisme, l'église a été infidèle à son époux céleste. Elle a orné ses murailles des devises et des chiffres d'un époux mortel. Elle a entrelacé les lettres d'un nom qui ne pâlisait pas devant le nom du Très-Haut. Elle a semé son parvis de fleurs ciselées et de marguerites d'amour qui ont gardé leur parfum devant la rose

mystique et la vigne de l'évangile. Dans les hauteurs des cieux, elle a sanctifié la terre; elle a immortalisé le mort; elle a éternisé le temps. Ce n'est plus la cathédrale triste et sourcilleuse que l'orage bat éternellement sur sa colline, et qui reste agenouillée depuis des siècles devant le sépulcre vide du Seigneur. C'est une Béatrix ou une Laure qui s'assied sur le chemin du ciel, en pensant au parfum de son amour terrestre.

A véritablement parler, l'église de Brou est dans l'architecture l'expression de la sainteté idéale de l'amour et du mariage, tels que la poésie et le dogme les ont consacrés au moyen-âge; toute la vie privée de ce temps-là y est renfermée comme une épopée domestique. Deux ducs de Savoie sont tués l'un après l'autre à la chasse dans les forêts des environs. La veuve du premier fait un vœu dont sa belle-fille hérite; et voilà que ces deux femmes n'auront plus désormais qu'une seule pensée, et ne vivront que pour se bâtir un grand tombeau qui redeviendra leur couche nuptiale. Marguerite d'Autriche, le vrai type de la femme du moyen-âge, ne passera plus un jour sans broder et tisser

ainsi le marbre de sa tombe, comme une fiancée prépare son voile et sa robe de noce. Il lui faut un abri de pierre pour les rêves de son cœur; et elle ne peut pas s'en passer plus que d'un abri contre la pluie et la neige des hivers. Elle bâtit un toit à ses espérances, à ses regrets éternels, comme une bonne ménagère bâtirait un toit à ses troupeaux de brebis et de génisses. C'est la maison de son âme qu'elle construit de pierre blanche et ciselée. Elle conduit elle-même la main de son vieil architecte aveugle. De ses larmes tièdes elle réchauffe l'art expirant du moyen-âge. Elle amollit comme un voile trempé de pleurs la statuaire du quinzième siècle. Elle plie les anciennes formes rigides de la cathédrale à toutes les inventions de sa douleur et de son âme de femme. Et quand le soir de sa vie arrive, et qu'elle a elle-même mis chaque chose à sa place, les fleurs de marbre qui ne se fanent pas dans le jardin du Christ, et les morts dans le tombeau, elle vient, pieds nus, se coucher auprès de son époux dans le monument de sa pensée; c'est de cette heure seulement que commence pour elle le vrai mariage dans son

duché éternel, alors que les fanfares ne sonnent plus pour la chasse, que son époux sur son cheval fougueux ne poursuit plus jamais le sanglier dans la forêt, et qu'elle ne l'attend plus en vain jusqu'à la nuit, en sanglotant à la fenêtre de sa tour.

Tout est préparé pour la noce spirituelle. La chambre nuptiale est close par une draperie de pierre. Les époux ont dépouillé leurs corps mortels qui gissent sur le pavé. Ils ont revêtu sous leur dais la vie nouvelle. Les voilà qui dorment leurs sommeils de marbre. Qui pourrait raconter leur songes plus blancs que l'albâtre des tombeaux ! Quand leurs froides paupières se soulèvent, ils voient les arceaux sur leurs têtes, la lumière transfigurée des vitraux, la Vierge et les Saintes immobiles à leurs places ; et ils pensent en eux-mêmes : c'est ici l'éternité. Ils n'entendent pas l'orage qui ébranle au-dehors la foi sur son pilier ; ils se prennent malgré leurs durs chevets, à rêver de duchés, de vassaux, de blasons qui rayonnent, de marguerites de marbre qu'ils effeuillent dans leurs mains de marbre ; et quand le vent fait gémir les portes, ils murmure

rent entre eux : Qu'avez-vous , mon ame , pour soupirer si haut ? et quand la pluie creuse le toit sur leurs têtes , ils se disent : Entendez - vous aussi sur votre dais la pluie de l'éternel Amour ?

Ces rêves et mille autres encore étaient alors possibles , parce que les secrets de la mort étaient plus connus que les secrets de la vie. Mille doutes , il est vrai , avaient déjà assiégé le monde. On avait entrevu d'autres cieus par delà les cieus montrés à Abraham par l'ange de la Bible. L'homme avait senti la terre s'émouvoir sous ses pieds. Un nouveau monde était né sans bruit dans un nouvel Océan. Des plantes inconnues étaient sorties de terre dans des climats inconnus. Mais la plante la plus amère n'avait pas encore été cueillie ; et l'idée que l'homme pût être séparé par la mort de ce qu'il avait aimé n'avait pas encore approché de l'ame humaine. On savait l'éternité mieux que le temps. Plus d'un cœur s'était surpris à soupirer d'un mal qui n'avait point encore de nom. Mais le secret n'avait pas dépassé les lèvres : pas une bouche n'avait encore prononcé à haute voix le *peut-être* de Hamlet. Chacun se couchait paisiblement dans son tombeau

comme dans le berceau de sa vie future ; et dans ce berceau il n'y avait point de reptile qui glissait ses anneaux autour du nouveau-né. Toutes les ténèbres étaient encore visibles , et le jour terrestre était la seule obscurité. Il n'y avait pas , sous la bruyère , une fosse , si petite qu'elle fût , qui ne contiât son firmament et son étoile du matin. Si une voix , sortie du bruissement des herbes desséchées , eût dit alors : « Les yeux qui
« se sont rencontrés un jour ne se reverront pas ;
« les mains qui se sont pressées ne se retrouveront
« pas ; les cœurs qui se sont aimés ne se recon-
« naîtront pas ; les frères n'auront plus de frères ;
« les sœurs n'auront plus de sœurs ; toutes les
« femmes seront éternellement veuves , tous les
« enfans éternellement orphelins , » les statues
elles-mêmes se seraient brisées de leurs mains ,
et les tombeaux auraient rejeté leurs ossemens.

Ce fut le privilège de ces temps , que pas une pensée n'y périt sans se faire son monument de pierre. On pouvait alors tailler long-temps par avance son tombeau , et y mettre près de soi son mort bien-aimé. Les morts veillaient ; ils se relevaient , en souriant , sur leur séant à votre ap-

proche. Aujourd'hui au contraire le genre humain marche comme le peuple hébreu dans le désert ; il ne jette que sable et poussière sur sa propre poussière. Ses regrets, ses espérances lassées restent en arrière sans abri, et sont dévorés, chaque jour, sur le chemin par les lions. Celui qui met des portes de bronze à son sépulcre en est chassé avant que les portes soient closes ; et il faut qu'il se contente du sable amer de Sainte-Hélène. Ce que nous avons le plus aimé, le plus haï, ne laisse de traces que dans nos cœurs. Nous mourons à l'heure où il nous faut sourire, et personne ne saura ce qui nous fait mourir. Nos douleurs, nos désirs, nos désespoirs s'entassent secrètement comme l'onde de la citerne, dont nul voyageur ne connaît le chemin. Il n'y a plus d'urnes seulement pour recueillir nos larmes ; la pluie tombe goutte à goutte sur notre ame, et il n'y a ni au loin ni auprès un toit sur notre tête. Désormais, il faut vivre avec nos souvenirs comme le berger avec ses troupeaux qu'il n'abrite ni jour ni nuit. Des sentimens qui ont rongé nos ames, pas un seul ne laissera une empreinte sur le sable ni sur l'argile. Chacun se

fait sa fosse isolée comme il se fait sa vie. S'il y a une douceur à mêler ses cendres, c'est celle que nous ne connaissons pas. Notre amour sera semé au vent, partie sur le mont, partie dans la plaine, si bien qu'il aura peine à se réunir. Génération du désert, notre nom ne sera pas écrit sur notre tombe; et, au lieu des ornemens des morts, nous n'emporterons avec nous rien que la plaie de notre cœur.

Le moyen-âge, tout entier, au contraire, est le culte de la mort. C'est le temps de la passion du genre humain sur le Golgotha de l'histoire. L'humanité, pendant mille ans, y sent couler sa sueur dans son jardin des Oliviers; jours funèbres qu'elle passe dans son sépulcre. Les siècles qui sont survenus plus tard ressemblent à des soldats qui veillent, loin de leur tente, sur la pierre du Calvaire. Veillons donc sans dormir autour de ce grand tombeau, jusqu'à ce que le sceau se brise, et que de nos propres ruines, nous voyions surgir une nouvelle vie, une nouvelle espérance, et un nouvel amour

4 décembre, 1834.

II.

LE CHAMP DE BATAILLE D'ARCOLE.

Vendredi dernier, jour de la fête du Saint-Esprit, j'étais seul dans le cirque de Vérone. Ce monument, parfaitement clos de toutes parts, est un des plus beaux qu'ait laissés le génie des Romains. On y entre par des voûtes sombres et humides d'où la pluie tombait goutte à goutte. Quand je fus dans l'enceinte, je m'assis sur l'un des gradins de marbre où s'asseyaient autrefois cent mille spectateurs. Je comptais être là tout-à-fait retiré et n'entendre surtout aucun bruit. Mais par les vomitoires qui recevaient la foule au temps des empereurs, entrèrent pêle-mêle tous les bruits de la ville; les chants interrom-

pus d'une procession qui passait, le son de l'orgue d'une église, le cri des vendeurs, le roulement des voitures, l'appel des armes, la basse éloignée des chanteurs publics, et ce murmure dont ne peut se défendre ni jour ni nuit une grande foule d'hommes, même quand ils retiennent leur haleine. Tous ces bruits confondus roulaient sur les degrés; ils descendaient vers moi comme une musique des morts dans un spectacle invisible. C'étaient toute l'harmonie et tous les sons de ce climat de l'Italie, qui affluaient incessamment et grossissaient dans cette enceinte comme dans un organe de pierre. Long-temps je fis effort pour discerner quelque mot dans ces sons. Il y avait des murmures d'amour, des chants de joie, des voix d'enfans et de filles, des cris qui tombaient des Alpes, et des soupirs qui s'élevaient des lacs de Lombardie. Je montai sur le plus haut degré du cirque; de là j'aperçus la chaîne bleue des Alpes et le cours de l'Adige. La plaine était noyée dans une vapeur lumineuse qui la couronnait d'une immense auréole. Cette plaine était le champ de bataille où le général Bonaparte avait vu pour la première fois son génie lui appa-

raitre. Mon cœur battit fortement à cette vue, je descendis, et je pris le chemin d'Arcole.

C'était un de ces jours qui sont rares même dans ce pays. La veille, il avait plu sans relâche et l'on eût dit que ce climat voulait reparaitre après cela dans toute sa pompe. C'était le ciel des peintres vénitiens, ou plutôt l'âme étincelante et la pensée visible de l'Italie, qui rayonnait en une bande empourprée sur les villes, sur les prairies, sur les buissons d'acacias. Les nuages étincelaient en forme de faisceaux d'armes sur le haut des Alpes. Dans l'atmosphère il y avait des panaches tricolores qui flottaient avec la vapeur des champs des lames d'épées qui scintillaient dans chaque ruisseau, des ceinturons aux agraffes d'acier qui pendaient en rosée aux guirlandes des vignes ; le ciel était plein d'une poussière lumineuse qui s'élevait sous le soleil, comme la poussière qui s'accroît dans la mêlée sous la corne du pied d'un cheval de bataille. A chaque embranchement du chemin, les madones, qui, suivant les descriptions que j'en avais lues, devaient être de grossières et ridicules images, étaient ce jour-là remplies partout d'une admirable douleur de

mère. Elles pleuraient de grosses larmes et elles attendaient sur la route des nouvelles de leur fils avec une insupportable anxiété.

Un peu avant d'arriver à *Torre dei confini*, je laissai la route à gauche, et je traversai le village de San-Bonifacio. On entre là dans un chemin enfermé par des vernes que je suivis jusqu'à une maison de roseaux où je m'arrêtai pour lire sur un des angles : *Commune d'Arcole, district de Saint-Boniface, province de Vérone*. La découverte de l'inscription des trois cents des Thermopyles ne m'eût pas causé plus de joie. Je passai devant l'église du village où les paysans étaient rassemblés; après un détour, je me trouvai en face du pont. Deux femmes étaient assises, et filaient à la place de la batterie autrichienne, sur le seuil de leur maison, dont les angles sont encore criblés de boulets. Des enfans jouaient à l'ombre dans la niche d'un Saint qui occupait autrefois l'arche du milieu, et que le rude assaut du général a refoulé sur le rivage. Le pont est en planches frêles et vermoulues qui menacent de se rompre sous les pieds; sans parapets, il est soutenu sur la rivière par deux murs en

briques. J'ai mesuré sa largeur, qui est de cinq pas, et sa longueur qui est de trente, ce qui fait que le porte-drapeau a dû s'avancer à une demi-portée de pistolet du feu de l'artillerie ennemie. Le pont était autrefois de pierre, mais la rivière l'a déjà emporté deux fois, et ce marais à son tour est devenu indomptable depuis qu'il a senti passer l'ombre de cet homme. Si j'étais étonné de la petitesse des proportions de ce pont de village qu'une chèvre fait trembler, je ne l'étais pas moins de la rivière sur laquelle il est jeté. L'Alpone, dont l'embouchure dans l'Adige est à deux lieues de là, à Ronco, est une espèce de canal bourbeux qui, en été, n'a pas plus de quatre pieds de profondeur. Mais la moindre pluie le fait grossir subitement, parce qu'il sert de fossé aux marais qui remplissent la plaine. Ses bords sont verdoyans et élevés en jetée. Son eau livide et grasse rampe tristement sur un lit d'argile. Malgré cela, les vagues bleues de Salamine que j'avais vues quelque temps auparavant, ne m'avaient pas paru plus belles; car il semblait que ces flots n'étaient si pesans que parce qu'ils traînaient avec eux des tronçons de sabres

limoneux, des drapeaux qu'ils lavaient, des aigles qui se noyaient, et que cette eau ne gémissait si tristement que parce qu'elle roulait la plainte des morts, qui luttèrent encore sur ses rives.

A la tête du pont, du côté par où arrivait l'armée française, s'élève une pyramide en marbre rouge, haute de quarante pieds au plus. Cette pyramide ne porte ni noms, ni inscriptions; on y avait gravé seulement une grande N qui a été effacée. Le premier monument de gloire de Napoléon est ainsi sans nom comme son tombeau.

Quoique ce monument ait la simplicité des jours qu'il rappelle, les faces du piédestal sont remplies de trophées en relief, de haches d'armes, de faisceaux, de torches ailées, de cuirasses; de foudres, d'aigles. Mais tous ces trophées ont été à moitié brisés; il n'en reste que la trace. L'une des faces du piédestal renfermait la statue de Napoléon; elle en a été arrachée, et laisse un grand vide dans la base. Et nous aussi, nos haches d'armes sont brisées: la lettre de notre nom est effacée sur notre dalle; notre

torche est éteinte; les enfans ont emporté, dans le creux de leur main jusque sous leurs cabanes de roseaux la poussière de nos pères. Et la statue de la France a été aussi mutilée et arrachée de son piédestal. Quand sortira de l'atelier le divin sculpteur, pour la replacer debout dans sa niche de marbre fin ?

De cet endroit, la vue de l'horison est pleine de grandeur et d'originalité. La levée dominait encore le fossé où le général français avait été renversé; il y avait tout à côté une barque de pêcheur échouée, symbole d'un autre naufrage.

Aussi loin que la campagne, le marais s'étendait sous des joncs, de hautes herbes. Partout la plaine était baignée sous cette eau plombée d'où ne sort jamais aucun bruit, ni chant d'oiseau; ni voix d'homme. D'étroites chaussées de quatre pas de large, divisaient cette vaste mare; à son extrémité, le clocher de Ronco surgissait de la vase et en marquait le rivage. De grands nuages pesaient alors sur ces flaques d'eau, où ils déployaient leurs ombres comme des drapeaux ensanglantés. Une quantité innombrable de mouches luisantes qui

pullulent vers le soir, jaillissaient en étincelles de chaque touffe d'herbes. L'horizon était fermé par les masses bleuâtres des Alpes Tarentines. Il y avait dans cette vaste étendue que mes yeux embrassaient, un repos qui me parut sublime; on eût dit que ce pesant horizon et cette plaine immobile s'étaient épuisés une fois à jeter tous leurs bruits dans le nom qu'ils avaient les premiers vomé de leurs roseaux, et qu'ils étaient retombés depuis ce temps, fatigués de leur œuvre, dans la stupeur et le silence.

Les contours des marais sont tracés par des champs de blés, par des bouquets d'érables, des catalpas; une admirable culture vient s'y perdre de tous côtés. C'est que partout, en effet, la république française a labouré en Italie avec un soc profond ses champs de bataille. Elle a aiguillonné son bœuf sur la glèbe de Montenotte; elle a semé ses germes dans les champs de Lodi, et les oiseaux les ont emportés sur leurs ailes. Aujourd'hui, de beaux arbres croissent dans le sillon des boulets; les jeunes filles attendent à l'ombre, en chantant, que les feuilles des mûriers verdissent. Les caroubiers, les myrtes, les

buissons d'arbousiers fleurissent dès l'hiver. Les vignes couronnent de guirlandes la tête des peupliers de Castiglione. Les blés de Marengo sont mûrs. Que les peuples prennent leur faucille, et qu'ils attèlent leurs bœufs pour emmener leurs gerbes. Voici le temps de la moisson du genre humain qui s'approche. Le grand laboureur d'Arcole a fécondé la terre en automne, avec son soc fait de l'airain des canons.

Ces lieux, au reste, n'expliquent pas seulement Napoléon : ils parlent surtout de la France. Si l'enthousiasme de sa gloire passée s'effaçait jamais de son sein, il faudrait venir le chercher sous les cabanes d'Arcole ; si ces cabanes l'avaient oublié sous leurs roseaux, il faudrait le redemander aux herbes et aux joncs des marécages. Jusqu'aux madones qui bordent les chemins, jusqu'aux saints dans leurs niches, qui ont toujours leurs yeux tournés du côté de ces chaussées, tout prendrait une voix pour chanter le cantique des peuples : France, toi si belle, quand tu marchais par ce chemin ; toi si fière, si hardie ; toi à présent si changée, ah ! si l'on ne voyait à tes côtés la cicatrice de la lance et les

clous qui t'ont clouée au poteau, qui pourrait te reconnaître ? Depuis plus de trois jours, tu es descendue dans ton sépulcre, toi l'hostie des nations. Peuple prophète, laisse le linceul, et revêts-toi de l'avenir.

Tant d'autres pensées du même genre m'assaillirent sur cette pierre, que mon cœur était près de se fendre, et qu'il m'est impossible de me les rappeler dans aucun ordre. La nuit était arrivée : quelques étoiles commençaient à paraître. Quoiqu'il ne fit aucun vent, il me semblait qu'elles étaient battues dans le ciel par une tempête invisible, comme mon âme dans ma poitrine. Je regagnai la grande route par le village de Gazzolo ; et, quand j'arrivai à Vicence, les portes étaient fermées depuis long-temps.

Venise, 18 juin 1832.

III.

LE CHAMP DE BATAILLE DE WATERLOO.

Il y avait un peu plus de vingt ans que la bataille avait été livrée quand j'arrivai à Waterloo par la forêt de Soignes. Je suivais seul la route, cherchant, comme il arrive en pareil cas, un point connu pour me reconnaître à travers des lieux si souvent et si diversement décrits. A mi-côte d'une terre en chaume j'entendis la sonnerie d'un troupeau et des poules qui gloussaient dans un bas-fond. Ces bruits champêtres sortaient des cours d'une grande ferme isolée, dont on ne voyait que les toits en ardoises; j'y descendis, et à peine arrivé, je lus sur l'un des bâti-

timens en brique qui bordent le chemin : Ferme de la Haie-Sainte. Ces mots me saisirent fortement, car avec ce point m'était donné tout l'horizon.

Le champ de bataille n'est point en plaine. Le sol ondulé y forme au contraire partout des ravines parallèles qui se renflent et s'élargissent à leur milieu. Ce que l'on appelle le plateau de Mont-Saint-Jean, est un plan incliné qui n'offre presque aucune surface horizontale. En avant, en arrière et sur les deux côtés, cet espace vide, d'un terrain rouge et sablonneux, semé d'avoine, de trèfle, de seigle, sans murs, sans fossés, sans barrière, est entouré d'une ceinture de bois de haute et de petite futaie ; véritable champ clos pour un duel à mort. La forêt de Soignes est à deux mille toises en arrière, et les maisons de Mont-Saint-Jean bordent, comme le faubourg d'une grande ville, la route pavée qui traverse cet intervalle ; à cause de l'inégalité du sol on ne peut voir de loin que la pointe des toits et le petit dôme de l'église de Waterloo. Sur la lisière des bois et dans la campagne s'élèvent, dans des directions opposées, les clochers en aiguilles de Planchenoit, d'Ohain, de Braine-la-Leud. Une

vallée concave traçait le front de bataille; il était fort resserré, ayant moins d'une demi-lieue de développement. Le sol s'exhaussait par le centre et s'inclinait jusqu'à ses extrémités, en sorte que les deux ailes ne pouvaient se voir l'une l'autre. Ce point culminant de la ligne répond à la petite ferme de la Belle-Alliance qu'occupa l'empereur toute l'après-midi, et où se rencontrèrent le soir le duc de Wellington et le maréchal Blücher.

Dans de longs siècles, il sera facile encore de reconnaître la ravine qui séparait les deux armées. Elle est sans eau, sans source, sans arbre. Ses deux extrémités seules et son centre se cachent sous des habitations et des vergers; la gauche est marquée par les ruines du château d'Hougoumont; le centre, par la grande ferme de la Haie-Sainte; la droite, par le village de la Haie, plus connu dans le pays sous celui de Morache. A une demi-lieue plus loin, la vallée se perd du côté de Lasnes dans des défilés, des taillis, des marais, et enfin dans un chemin creux et fort étroit. C'est par ce chemin que déboucha à grand'peine la première colonne des Prussiens de Bulow. Le sol en est tellement spongieux, qu'il devient impraticable sitôt qu'il a plu. Aussi,

ce corps d'armée y resta embourbé la moitié du jour, et mit cinq heures à faire une lieue. Dans une des bruyères qui dominent ce défilé, on trouve une colonne et un tombeau, quoique l'action ne se soit pas étendue jusque-là.

Sur l'extrême gauche de la position française et sous une allée de frênes blanchit la carcasse du château d'Hougoumont, incendié par les bombes du prince Jérôme et du général Foy. La chapelle seule est restée debout. On montre comme la relique miraculeuse de la bataille un Christ en bois épargné par le feu. Les murs du verger ont été conservés ainsi que les fameuses charmilles dont ils étaient couverts. A la place du petit bois par où commença l'attaque verdit un champ d'avoine; les arbres du parc ombragent la tombe d'un Irlandais.

La ferme de la Haie-Sainte, sur laquelle pivotait toute la bataille, est une espèce de forteresse rustique. Les portes des cours et des jardins sont encore criblées de balles. Sous l'un des hangards je vis de grands entassements d'os et de têtes de chevaux. Parmi ces têtes il y en avait encore avec le mors rouillé entre les dents.

Dans les champs, en face de la ferme, de longues et profondes tranchées, remplies de restes d'hommes, de chevaux, de harnais, se reconnaissent de loin à une végétation plus forte et d'un vert plus sombre. Des habitans de Bruxelles marchandèrent alors ces ossemens; mais les gens du pays ne voulaient vendre que les restes de chevaux, et l'on était occupé à les séparer d'avec les squelettes d'hommes. De tous côtés les tombes étaient ouvertes. Un fossoyeur me dit une fois en soulevant sa pelle : Voilà des os de grenadiers de la garde; ils sont grands comme des os de chevaux.

Au bout de la vallée, sur la droite, le petit hameau de Morache ou de la Haie est abrité sous des arbres touffus; il se lie aux vergers du château de Frichermont, qui de ce côté servait de pendant au château détruit sur la gauche. C'est par là que se fit la trouée des Prussiens. Le voisinage de la forêt permit au maréchal Blucher de s'élancer comme d'une embuscade; le chemin par lequel il arriva d'Ohain est une étroite clairière dans un bois fourré de pins et de chênes, où les chars ont peine à passer. Les deux armées durent l'a-

percevoir à la fois et en un clin d'œil, car il débuisqua en rase campagne et sur une éminence. De là s'explique comment les fermes de la Haie ne portent point de trace de mitraille. Le village situé dans un bas-fond fut enveloppé et emporté avant que rien eût été préparé pour la moindre défense.

Au centre de la position des Anglais a été élevé un grand tumulus en briques, recouvert de terre. Cette tombe colossale domine de très haut tout l'horizon. Pour la construire, on a écrêté le sommet du plateau dont on a ainsi changé la forme. L'endroit où la route de Bruxelles coupait la ligne anglaise est marquée, des deux côtés, par une colonne funèbre. Ces deux colonnes forment l'entrée mortuaire du champ de Waterloo. Un peu plus loin, dans ce champ néfaste, on trouve une pierre élevée à un inconnu assassiné là en plein jour. L'inscription est une prière au passant pour rechercher et dénoncer le meurtrier.

Du côté de Planchenoit, à l'endroit où se fit la première attaque de flanc des Prussiens, s'élève un petit monument noir, en fer, de forme gothique, avec ces mots en allemand :

AUX HÉROS TOMBÉS LE ROI ET LA PATRIE RECONNAISSANTE. QU'ILS
REPOSENT EN PAIX ! | BELLE-ALLIANCE, LE 18 JUIN 1815.

On trouve ainsi, dans cet horizon, des tombeaux d'Anglais, de Hanovriens, de Belges, de Hollandais, de Prussiens, d'Écossais, d'Irlandais; les Français seuls n'en ont pas, ou plutôt tout ce que vous voyez est leur tombeau.

Quand on fait aujourd'hui les marches du maréchal Grouchy, ces marches de deux lieues en un jour, on reconnaît un homme frappé de la fatalité antique, et qui, selon le mot d'un ennemi, s'arrêtait à chaque pas pour attendre l'avenir.

Qui croirait que l'empire du monde dépende quelquefois d'une circonstance telle que la pluie ou le beau temps? Rien pourtant n'est plus vrai. Imaginez qu'au lieu de pleuvoir, il eût fait un rayon de soleil le 18 juin 1815; la bataille eût commencé avec le jour; de l'aveu de tous les hommes de guerre, elle eût été gagnée à deux heures après midi. Au contraire, voilà un nuage qui passe et se résout en pluie, un sol qui s'effondre, des roues qui s'embourbent, une matinée perdue, c'est-à-dire un empereur qui s'en

va mourir par-delà de l'équateur, et la ruine d'une nation, sans cela invincible.

Il reste encore un des hommes qui servirent de guides à Napoléon pendant la journée et la retraite. Cet homme se rappelle chaque place où l'empereur a passé. Il cultive ces vestiges. C'est là sa religion et son univers, car il n'en fait pas métier. Hors de là, il n'a rien vu, il ne sait rien, il ne se souvient de rien. Quand on me le montra, il battait son blé dans une grange de Maison-le-Roi. Il y avait justement treize ans que son compagnon de moisson avait rentré sa lourde gerbe à Sainte-Hélène.

La tradition des quatre stations principales de l'empereur pendant la journée du 18 s'est très exactement conservée; elles marquent bien l'ordonnance et les péripéties de la bataille. On voudrait avoir des détails semblables sur Annibal à la journée de Zama. Vers dix heures du matin, Napoléon mit pied à terre à gauche de la route, sur les hauteurs de Rossomme; il était alors à un peu plus d'un quart de lieue en arrière de son front de bandière. Il dominait de là toute la topographie de la campagne; ses yeux pouvaient

facilement plonger dans les ravins de Brain-la-Leud et de la Haie-Sainte. Par malheur, le défilé sur la droite était moins visible; il ne fut pas remarqué; d'ailleurs, les bois de Lasnes et de Saint-Lambert, où s'amassait le danger, étaient encore silencieux. De cette éminence, l'empereur dicta l'ordre de bataille. Pendant quelque temps, il eut le spectacle de son armée rangée à ses pieds sur six lignes. Il put alors répéter avec raison : « Nous avons quatre-vingt-dix chances pour nous, et nous n'en avons pas dix contre. »

La seconde position qu'il occupa était près de la route, en avant de ses réserves, en face de la maison de son guide Descosse. Il était midi; l'action était engagée. De ce mamelon, moins élevé que le précédent, il n'apercevait plus que les points culminans des terrains, les toits de la Haie-Sainte, et le verger d'Hougoumont, où était alors concentrée toute la bataille. C'est de ce même champ qu'il entrevit pour la première fois, du côté de Chapelle-Saint-Lambert, l'avant-garde des Prussiens : il y avait deux heures déjà que ces têtes de colonnes n'étaient plus qu'à

une lieue de son flanc droit (1). A travers le feuillage bronzé des taillis, on voit encore le clocher de Saint-Lambert se dessiner en blanc sur la colline, comme un fantôme qui fait un signe, à l'extrémité de l'horizon.

La troisième station de l'empereur, toujours en se rapprochant de l'ennemi, fut sur le plateau de la Belle-Alliance. Le toit rustique de cette ferme, pendant la dernière partie de la journée, servit de point de direction et de ralliement aux corps prussiens qui arrivaient de divers points de l'horizon. Encore une fois, Napoléon commandait de là à tout son champ de bataille; il était au centre de sa double action, un peu plus près de la Haie-Sainte que de Planchenoit : il voyait également bien ses deux ailes; les boulets anglais et prussiens se croisaient sur ce point, qui était le foyer de la courbe décrite par l'armée française.

Un peu après, on vit l'empereur descendre par la route de Bruxelles; il atteignit jusqu'au pied du ravin de la Haie-Sainte. Il venait de re-

(1) Voyez le recueil des pièces militaires de l'armée prussienne en 1815, par le lieutenant-colonel Plotho.

connaître les colonnes de Blucher , qui s'élançaient de la lisière du bois sur sa droite et sur son centre. On montre encore les buttes de sable rouge où il arriva , à une demi-portée de fusil de la position anglaise. C'était une action désespérée, comme celle qu'il tenta sur l'Alpone dans la journée d'Arcole. Mais cette fois sa jeunesse ne le protégeait plus. Dans sa retraite, il repassa à travers champs à la droite du même mamelon de Rossomme, d'où il avait eu le matin le spectacle des deux armées. Ses guides , à ce dernier moment, n'entendirent de lui que ces deux mots : « Évitez les marais. »

Pendant long-temps les oiseaux et les animaux ont disparu de l'horison de Waterloo. Aujourd'hui le paysage flamand a retrouvé toutes ses harmonies champêtres. Les fauvettes sifflent sous les pommiers nains de la Haie-Sainte, et j'ai entendu les pies jaser sous les frênes d'Hougoumont. Le hameau de Planchenoit, qui n'était composé que de chétives cabanes en chaume, a profité de la dépouille des morts. Il brille aujourd'hui sous de jolis toits d'ardoise au milieu de ses grasses prairies. Je l'ai vu au temps de la fauchaison de

l'avoine. La vallée étoit remplie de faucheurs, de faneuses, d'attelages de chars, de paysans qui faisaient la dînée dans le creux des sillons. Un soir, je m'assis sur une gerbe à côté d'un vieux paysan qui assistait à la levée de ses blés. Il étoit très au fait de quelques petites circonstances de la bataille, qu'il mêlait à l'histoire de sa ferme et de ses champs ravagés.

« Là-bas, où vous voyez cette rangée de faneuses, étoit la grande batterie du maréchal Ney.

« A l'endroit où s'abattent ces pigeons de la ferme Papelotte, le premier corps fit son attaque; c'est par là que la déroute commença.

« Vous entendez d'ici le vent souffler dans ce grand orme, le seul qui existe sur le plateau des anglais. On l'a appelé long-temps l'orme du général Picton; mais c'étoit une erreur. Le général, avec tout son régiment, a péri dans ce champ de trèfle. Voyez comme l'herbe est verte et foncée!

« Maintenant, regardez sur la route l'endroit où cet enfant chasse devant lui ce troupeau de bœufs de la Haie-Sainte : c'est là que l'empereur s'est arrêté sans pouvoir faire un pas de plus.

Mais l'enfant et le troupeau sont déjà bien plus avant. »

Chaque soir, j'avais à traverser tout le champ de bataille, à la nuit close, pour regagner mon gîte, en arrière de Maison-le-Roi. A cette heure la chouette se lamente dans les décombres d'Hougoumont; les chauve-souris passent sur votre tête en effleurant d'opaques nuages. Au loin, les chiens hargneux hurlent dans les fermes, et sur le pavé des chaussées on entend gémir les roues de quelque attelage invisible. Le tumulus des Anglais, surmonté du lion de marbre, les colonnes qui bordent le chemin, le monument de fer des Prussiens, s'exhaussent dans les ténèbres. L'horizon est lourd et sinistre. Pour peu que le vent s'élève et fasse trembler le feuillage des futaies voisines, on croit entendre des ames murmurer et des esprits passer sur la face de la terre.

Mais pour qui ces hommes sont-ils morts? Pour le juste ou l'injuste? N'y avait-il, comme on le prétend, rien au bout de ces deux mots : *Vive l'empereur!* N'était-ce que la cause d'un homme qui se débattait à Waterloo? Et, si cela est, comment concilier la liberté avec l'inguéris-

sable regret de ce qui a causé la chute du despotisme? Grandes questions qui se soulèvent à chaque pas devant vous dans cette triste vallée, comme les fantômes sous la tente de Richard.

Il est dans la vie de Napoléon deux époques qui se distinguent d'elles-mêmes : dans la première, il est exclusivement l'homme de la France, le ministre de la volonté nationale. Il combat pour les foyers, pour la frontière; il traite avec l'étranger, non pour envahir, mais pour conserver. C'est l'homme d'Arcole et de Campo-Formio; c'est le consul de Marengo. Il est pour lui une autre époque, quand, la cause nationale étant gagnée en apparence, il agrandit la question dans la paix comme dans la guerre : au lieu du pays, le monde; au lieu de la France, l'humanité. Désormais, il appuie son levier sur la France, comme sur un point fixe, pour créer un univers nouveau, jusqu'à ce que ce point d'appui ploie et succombe sous l'effort. C'est l'époque qui commence en 1804 et finit en 1815; c'est l'établissement de l'empire. A Bonaparte succède Napoléon.

Jusque-là la France avait été le but; elle de-

vient le moyen. Les évènements qui suivent ne paraissent plus résulter des conditions naturelles du pays. Au lieu de l'évidente logique qui avait auparavant mené les évènements, tout semble abandonné à la fantaisie d'un seul. On est comme transporté sous un autre ciel, dans un autre climat. Un homme seul, d'une race étrangère, est arrivé, et ce que l'on aimait, on commence à le haïr; ce que l'on haïssait, on se met à l'aimer. Ce n'est plus le même peuple, ce n'est plus la même langue; le pays même semble avoir changé. Pourtant il n'en est rien, et il est facile de retrouver sous le despotisme la tradition persistante de la révolution française.

Il ne suffisait pas à cette révolution d'avoir échappé à l'étranger en 93; cette alerte n'était que le début d'une guerre de trente ans. On vit alors qu'on courait un danger beaucoup plus grand que celui de la perte de la liberté, et que la vie même de l'état était dans un péril permanent en face de l'Europe. Pour résister à ce danger, une dictature s'érigea comme lui permanente, qui s'appela tantôt la convention, tantôt le directoire, tantôt le consulat, tantôt l'empire.

Ces gouvernemens furent autant de machines de guerre, construits l'un après l'autre et dans la même idée, pour battre en brèche la vieille Europe, jusqu'à ce qu'elle demandât merci à la révolution. Chercher des élémens de liberté dans ces combinaisons, dont la force était la première nécessité, c'est chercher dans la guerre ce qui appartenait à la paix. Le drapeau de combat pendait sur les murailles de la France; la première affaire pour être libre, c'était de vaincre.

Au fond, les conditions apportées au monde par la révolution française, dès son origine, étaient telles que, pour s'établir tout d'abord et vivre au milieu de l'Europe, il lui eût fallu, comme les états d'Amérique, être entourée de déserts ou de populations muettes. La main qui devait faire le désert, était celle qui prit la couronne en 1804.

La liberté du citoyen présuppose l'indépendance de l'état; et l'édifice de la Déclaration des droits avait besoin d'être fondé sur une base de granit. En Angleterre, avant que la constitution s'établît, on vit le pouvoir de Cromwell faire taire toutes les lois et réunir les trois royaumes.

Avant qu'elle s'établît en France, on vit un autre Cromwell ceindre ou briser toutes les couronnes. Mais celui-ci fut vaincu, et le coup qui brisa le despotisme anéantit en même temps la liberté.

La guerre était tellement dans les conditions de cette époque, qu'elle ressortait des projets les plus contradictoires. La paix l'alimentait plus qu'elle ne l'interrompait. La France la voulait pour assurer son avenir, l'Europe pour reconquérir son passé, le chef de l'état pour maintenir sa dictature. Ainsi, la liberté et l'arbitraire, le passé et l'avenir, s'unissaient pour l'exiger. On se trompait l'un l'autre en signant de fausses trêves; on aurait pu crier : Dieu le veut ! Dieu le veut !

Si l'on recherche comment la démocratie put se concilier pendant la lutte avec le pouvoir absolu, il est facile de voir d'abord que ces deux mots ne se sont pas toujours exclus. C'est ainsi que dans l'antiquité la Grèce démocratique se modifia sous la main d'Alexandre pour aller remplir l'Orient de son génie. De même encore, la démocratie romaine se tut quelque temps devant César, et le chargea de sa victoire. César,

l'homme du peuple , fut le précurseur guerrier de l'Évangile. Napoléon sera-t-il le précurseur d'un évangile nouveau ?

Le peuple ne juge long-temps les pouvoirs que par l'origine d'où ils sortent. Jamais il ne vit le despote dans celui qui était surgi de ses rangs. La capote du sous-lieutenant couvrit jusqu'à la fin l'empereur. D'ailleurs , la démocratie comprenait que cet homme était son soldat , comme Mirabeau avait été son orateur. Au milieu des conseils des rois , il était le seul qui fût là par la volonté et par l'élection du pays. Quand le peuple , après le consulat , ne vit plus distinctement l'image de la révolution , il se trouva entraîné à de vastes projets , dont le but lui échappait , et qui le séduisaient par leur mystère même. Il sentit aveuglément qu'il devenait un agent formidable de civilisation , et les proclamations comme les chapitres du Coran , l'instruisaient à demi de la mission de son prophète. Jeté dans un monde nouveau , il fit comme la phalange macédonienne transportée en Orient : il oublia le sol natal.

Ceci explique comment deux sortes d'hommes

ne se sont jamais trompés sur le caractère du despotisme de l'empire. Ni sur le trône, ni dans la rue, il n'abusa personne. L'empereur ne réussit jamais à se faire passer pour un roi de vieille-race, ni auprès des rois, ni auprès du peuple; et c'est pourquoi il ne s'attira jamais, quoi qu'il fit pour cela, ni l'amitié des uns, ni l'inimitié de l'autre.

L'empire fut le moment où la révolution traîna sur son char de triomphe, à travers toutes les capitales, une royauté faite de ses mains; car dans le moment même où elle semblait s'abdiquer, elle faisait pourtant acte de puissance et de vie. Elle avait brisé une royauté, elle en reconstruisait une nouvelle. C'était encore là un acte de souverain. Elle prenait, il est vrai, le costume et les usages des rois vaincus, comme Alexandre avait revêtu, après Arbelles, la pourpre de l'Asie; mais en vain elle changeait de figure et de nom. Elle ne pouvait renier son origine.

Au reste, l'empire avait en lui plusieurs causes de ruine, lesquelles semblaient se contredire l'une l'autre. Il y en avait qui lui avait été léguées par la révolution même; il y en avait, au contraire,

qui venaient de ce qu'il avait mutilé la révolution; enfin, il y en avait qui tenaient à la personne même du chef, car il est de la nature de ces hommes d'épuiser promptement les générations qui les servent. Les Grecs étaient las d'Alexandre sur l'Indus; les Romains, de César, à Munda; la France était lasse de Napoléon, sur le Niémen. Comme, au reste, il réunissait en lui la double usurpation de la royauté et de la révolution, il ne pouvait manquer de rencontrer une double lutte. C'est ce que l'on vit dans les cent-jours, où il fut ruiné au dedans, au nom de la révolution, au dehors, au nom de la légitimité.

Il y avait de telles contradictions dans cet établissement, qu'évidemment il fallait tout le génie de son chef pour le faire durer. Même sans la main de l'étranger, il serait tombé par des causes intérieures, dès la seconde génération, comme ceux de Charlemagne et de Cromwell; mais la différence infinie pour la France eût été que sur la base solide et non violée de sa puissance extérieure, elle eût établi, dans une pleine indépendance, sa volonté politique, quelle qu'elle fût : royauté, aristocratie, démocratie, au milieu du

respect des peuples, comme l'Angleterre au sein de l'Océan.

Si l'on pouvait encore douter que la cause de la démocratie ait été représentée par Napoléon, il suffirait de voir ce que la première est devenue quand le second est tombé. Sous la restauration, la démocratie n'a-t-elle pas eu aussi son roc de Sainte-Hélène, en même temps que son chef? A mesure que celui-ci vint à périr, ne dut-elle pas abdiquer comme lui sa souveraineté entre les mains de la légitimité? Le peuple ne perdit-il pas sa couronne le jour où le despote perdit la sienne? ne lui fallut-il pas rendre son épée aux gentilshommes, et cacher son drapeau devant le drapeau du droit divin? Quand on voit cette chute commune du peuple en même temps que du chef, ne devient-il pas évident que le peuple et le chef relevaient d'un même principe, puisque ce qui faisait périr l'un faisait en même temps périr l'autre?

Les *cent-jours* furent un effort de la France pour reconquérir la possession d'elle-même qui venait de lui être enlevée par l'étranger. Elle courut au-devant de Napoléon parce qu'il était,

comme les trois couleurs, le symbole, non de la liberté, mais de l'indépendance nationale. Quand l'ennemi feignit de séparer la cause d'un homme de celle du pays, ce fut une ruse de guerre fort légitime. Mais que des esprits sincères se soient laissé abuser par ce stratagème, ce sera l'étonnement de l'avenir. Il se trouva une assemblée politique qui crut que la cause de la guerre entre la France et l'Europe n'était rien autre qu'un homme ; elle le sacrifia. Qu'arriva-t-il ? la révolution fut faite prisonnière de guerre, et défila, pieds nus et mains liées, pendant quinze ans, sous le drapeau de l'invasion.

Ce qui distingue la restauration française de la plupart de celles dont l'histoire fait mention, et ce qui fit son malheur, c'est qu'elle fut, non le résultat de la guerre civile, mais le produit de la conquête étrangère. La France lui fut livrée, non comme une nation douée de libre arbitre, mais comme une chose destituée de volonté, comme un butin fait dans la bataille. Delà, la restauration fut parfaitement conséquente en déniaut, dès l'origine, toute espèce de droit à ce *caput mortuum*. Elle pouvait lui faire l'*octroi*, la

concession d'une loi; mais il impliquait contradiction de reconnaître un droit inaliénable dans le cadavre d'un état tombé captif entre ses mains. Il n'y eut point de capitulation entre la France et la restauration. Non; la révolution fut prise d'assaut et rendue à discrétion armes et bagages. Dans le pillage de la fortune de la France, la révolution fut estimée chose de bonne prise, et adjudgée, comme telle, à la restauration. Voilà les faits réduits à leur expression la plus simple. Ainsi, la prise de possession du royaume, dans le préambule de la Charte, laquelle étonna si fort les publicistes, n'était pas autre chose au fond que la reconnaissance littérale des faits. Par prudence, le vainqueur pouvait octroyer des franchises au vaincu; celui-ci n'avait rien autre chose à réclamer; il appartenait, par droit de conquête, au *bon plaisir* du maître. Aucun échange d'obligation véritable ne pouvait s'établir entre celui qui n'avait que des droits, et celui qui n'avait que des devoirs. La violence les unissait, la violence devait les séparer; 1830 devait rendre raison de 1814 et de 1815.

On sera émerveillé dans l'avenir, lorsqu'on

lira les sophismes que notre époque a développés sur l'invasion. Les principes les plus simples de cette matière ont été si bien dénaturés par le génie scolastique de nos temps, qu'il importe de saisir l'occasion de les rétablir, toutes les fois qu'elle se rencontre.

Pendant long-temps les esprits les plus graves se turent sur cette question, et un événement aussi immense fut considéré comme un fait passager; soit terreur de toucher une plaie si profonde, soit nécessité de s'en distraire, car on ne peut supposer l'oubli. Les uns admirent que le despotisme pouvait devenir tel qu'il fût permis de s'en affranchir, au prix même de l'invasion; d'autres établirent qu'il n'y avait eu de lésé en France que l'autorité d'un seul, et qu'un million d'ennemis n'avait tout au plus foulé, dans le pays, que la couronne d'un Corse; il y en eut enfin qui applaudirent à ce sophisme, qu'il n'y avait eu ni vainqueur, ni vaincu, que tout s'était passé à Waterloo, entre des idées, dans le champ clos de l'intelligence humaine. Il suffit d'énoncer ces théories pour montrer quelle perturbation s'était faite dans la conscience publique.

Durant quinze ans, les positions étant également fausses pour le pouvoir et pour le peuple, toutes les idées eurent le temps de se convertir en sophismes ; sorte d'époques mixtes, plus corruptrices cent fois que la franche et sanglante tyrannie. On s'accoutuma à croire que le citoyen-pouvait rester libre quand l'état était esclave. On ne parla plus de nation, mais beaucoup d'humanité, comme si l'humanité sans nation était autre chose qu'une cohue du genre humain. Le sentiment de la patrie fut estimé chose étroite et surannée. A la place de ses vertus exigeantes et partiales, on érigea les vertus cosmopolites, d'autant mieux qu'elles dispensent presque toujours de la pratique. On devint philosophe ; on cessa d'être peuple. C'est ainsi qu'ont fait tous les empires qui se sont peu à peu retirés de la conduite du monde.

Il est trois sortes d'invasions que l'on a pris à tâche de confondre, et qui, pourtant, ont des effets bien différens. La première est celle qui est repoussée du sol. L'état alors ne fait que s'accroître au sortir du danger. Le peuple grandit par le souvenir de son héroïsme. C'est l'Italie

après Annibal ; c'est l'Amérique sous Washington ; c'est la France sous le consulat. La deuxième espèce d'invasion est celle où le vainqueur s'assied sur le terrain conquis, et y établit sa demeure future. C'est l'Espagne sous les Maures ; c'est l'Angleterre sous les Normands. Dans ces cas, un nouvel état se forme des ruines de l'ancien. Une société plus jeune s'établit au sein de la race conquise. Tout peut encore être profit pour l'avenir de la contrée subjuguée. La troisième sorte d'invasion est celle où le conquérant se retire du milieu de sa conquête après l'avoir liée à un gouvernement de son choix. Alors, voici ce qui arrive : la nation est pendant quelque temps abolie. Il reste des débris d'un peuple, mais plus de peuple. La tradition du droit est brisée, la conscience publique s'évanouit ; il n'y a plus de despotisme, il n'y a plus de liberté. L'état est mort.

Chez les anciens, cette même idée avait une expression beaucoup plus claire ; un peuple envahi, conquis, était un peuple qui n'avait plus de droit politique ; et comme tous les droits naissent pour eux du droit politique, non-seu-

lement il n'y avait plus là de peuple, mais plus d'hommes dans ce peuple. Les hommes devenaient des *choses*, des *meubles*; et c'était une conséquence nécessaire d'en faire des esclaves; déduction si juste qu'elle ne fut jamais mise en doute par la conscience, ni des vainqueurs, ni des vaincus. La civilisation moderne a tempéré ces principes; elle ne les a point abolis, car ils sont dans la nature des choses.

Cela posé, on admire aujourd'hui que des partis aient cru sérieusement qu'un aussi grand mal que la soumission à la conquête pût jamais se convertir en bien. Là où il n'y a plus d'état, pour qui est le bénéfice de l'avenir? Sur cette base de la France démantelée, il n'y eut pas d'abord plus de place pour la royauté qu'il n'y en avait pour le peuple. On y plaça à tous hasards ce que l'on appela justement une fiction constitutionnelle!

L'invasion fut la ruine de tous les pouvoirs, de la royauté, de l'aristocratie, de la démocratie.

Et d'abord de la royauté. Injuste ou non, le souvenir de l'étranger ne fut-il pas l'obstacle incessant à toute réconciliation, le mot d'ordre de

toutes les haines, la pensée qui mina sans relâche le sol sous les pas de la vieille monarchie? Elle ne pouvait se racheter ni par la tyrannie, ni par la liberté; le bien et le mal, tout se tournait contre elle. Pour la condamner, quoi qu'elle fit, il n'était besoin que de dresser en face d'elle le fantôme de l'invasion. C'était, à son banquet, le fantôme de Banco.

Quant à l'aristocratie, elle a reconnu, mais trop tard, que le jour funeste pour elle a été celui où elle entra, avec l'émigration, dans les rangs ennemis. Ce jour-là, elle perdit ce qui avait fait le caractère de toutes les aristocraties passées, romaine, vénitienne, anglaise, lequel avait été toujours de conserver intacte et de défendre, en première ligne, l'indépendance de l'état. Non, ce n'est point dans la nuit du 10 août que l'aristocratie française a perdu ses titres; elle sait bien elle-même que c'est le jour où elle en bourra ses fusils dans les rangs de l'étranger.

Pour ce qui regarde les libertés nationales, comment s'imagine-t-on qu'elles soient sorties de ce moment de néant, où la nation disparut sous la loi du plus fort? La vie même avait été

suspendue dans le pays. Ce n'est point en un moment que cette force morale se répare ; et les libertés populaires ne témoignent que trop encore qu'elle sont nées dans un tombeau. Un principe ennemi a été introduit dans l'état ; il a, pour ainsi dire, partagé entre les partis le cœur du pays. La blessure de la France n'est pas guérie, et le fer de l'étranger est resté dans la plaie.

Il faut prononcer ces mots affreux, quoi qu'il en coûte, afin que la génération qui s'élève soit au moins convaincue, par cet exemple, qu'il vaut mieux, pour un peuple, périr jusqu'au dernier homme, que de rendre son épée à ce que l'on appelle, toujours au besoin ; civilisation, humanité, philosophie. La première philosophie, comme la première liberté, comme la véritable humanité, est de faire respecter en soi le droit de la conscience humaine, malgré la violence de l'univers ligué et déchainé. Hors de là, il n'est que chimère et fol abaissement. Que les prétendus bienfaits apportés par le vainqueur ne fassent plus nulle part illusion à personne ; que nul ne se berce en cela des avantages métaphysiques des transformations sociales, lesquelles déguisent

mal, comme on voit, le dépérissement des ames et l'affaissement des courages. Que l'on sache bien que la tyrannie toute nue, si elle est née du sol, est un bienfait en comparaison des libertés apportées par la victoire de l'étranger; car, encore une fois, cette victoire est la mort, et ces libertés ne décorent que le tombeau de l'état.

Pour se jeter dans la pratique des grandes choses, pour manier audacieusement les affaires de la civilisation, il faut qu'un peuple ne connaisse pas les limites de ses forces. Tous ceux qui ont pris jusqu'à présent l'initiative dans l'histoire, ont été possédés de cette sublime ignorance. Quand un peuple a connu sa mesure, il se retire de la lice; le Dieu n'habite plus en lui.

On demande pourquoi les grands évènements, comme les grandes inspirations, manquent aujourd'hui au monde; je répons que tous les peuples européens ayant fait, dans ces derniers temps, l'un après l'autre, l'épreuve de leur faiblesse, tous hésitent à s'emparer résolument des affaires du monde : aucun n'a plus foi en lui-même. Ce fut une des missions de Napoléon, et l'un des buts de l'établissement de 1804, de

les briser les uns après les autres, et les uns par les autres, afin que nul ne se confiant plus en sa force isolée, ils n'entreprennent plus rien sinon d'un effort commun. Jusqu'à ce jour, tous les grands résultats de l'activité humaine sont nés de l'énergie des sentimens nationaux. Plus ces sentimens ont été concentrés, plus aussi les nations ont été fortes et fécondes. C'est ce qui explique comment de si grandes choses ont pris naissance sous le despotisme d'un homme qui exaltait et personnifiait le génie particulier d'un état. Ainsi Athènes sous Périclès, Rome après César, Florence sous les Médicis, la France sous Louis XIV. De nos jours, au contraire, l'esprit de chaque nation, en particulier, s'efface et se confond; en même temps disparaissent, pour un moment, les grandes audaces et les sublimes entreprises. Il y a une espèce d'interrègne dans le monde; l'univers est rempli de lambeaux qui se cherchent l'un l'autre; vous diriez d'un serpent qu'un géant vient de partager en plusieurs tronçons en le foulant sous ses pas. Consultez, visitez, interrogez les peuples les plus vantés; ils sont tous frappés d'impuis-

sance et d'inertie. Aux uns manque la force matérielle ; aux autres, l'essor de l'intelligence ; à tous, l'indépendance et le libre arbitre. Ils ont d'excellentes parties, et, pour ainsi dire, des membres achevés ; mais pas un ne forme à lui seul un ensemble complet et organisé. Chacun a son but devant soi ; pas un n'ose y toucher. La Russie recule devant sa proie en Orient, l'Allemagne devant son unité, la France devant sa liberté. Dans ces circonstances, le génie de tous s'allanguit ; car il ne s'est pas encore formé un esprit général à la place de ces esprits différens qui s'épuisent ; il n'y a plus de nations, il n'y a point encore d'humanité.

Le peu de cas que les nations font d'elles-mêmes, en tant que nations, peut se mesurer exactement par l'habitude, par la menace, par la sollicitation des interventions armées qui tendent à devenir peu à peu le droit des gens en Europe. Supposé que ce droit s'établisse, bien des tumultes seront réprimés, bien des séditions étouffées ; on instituera même prématurément un cosmopolitisme informe. Mais quand

on aura violé ainsi tout ce que les ancêtres honoraient ; quand l'idée de patrie dégradée par son propre abandon ne réveillera plus nulle part ni fierté, ni amour ; quand il n'y aura plus de barrière, plus de foyer, plus d'asile, il n'y aura plus de peuples, cela est vrai ; mais aussi il n'y aura plus d'hommes. Avant un siècle, si personne n'opposait à ces maximes une barre d'airain, l'Europe occidentale et continentale ne serait plus qu'une cohue de bourgeois sans feu ni lieu, sans valeur et sans cœur, prêts à devenir, comme ceux de Byzance, la proie du premier venu qui leur ferait l'honneur d'abaisser la main sur eux.

Octobre, 1836.

IV.

LE SIÈGE DE CONSTANTINE.

I.

Comme un coursier qui sent l'aiguillon des batailles,
Vers Cirtha la Numide, aux mauresques murailles,
Va, cours, vole, mon chant, sur tes ailes d'airain.
En rasant de l'Atlas les épaules d'ébène,
Réveille de ton cri, sous la neige africaine,
Les morts décapités qui bordent le chemin.

Comme un brûlant simoun, enfant de la tempête,
Ebranle sur leurs gonds les portes du prophète,
Et de Ghelma vengé dessèche le cyprès.

Dans la nuit fais gémir le désert homicide ;
Descends avec la soif dans la citerne aride :
Vautour, suspends ton nid au front des minarets.

Que l'enfant de Tunis entende ta menace ;
Que l'imam, sur la foi du nuage qui passe ,
Dans ses cieus haletans cherche en vain Mahomet.
Plus acéré qu'un dard , plus rapide qu'un rêve ,
Va , cours , porte à Cirtha le message du glaive ,
Et dis dans la mosquée à l'oreille d'Achmet :

« Lion de Constantine, à l'épaisse paupière ,
Demain il faut quitter ta royale tanière.
Le chasseur a tendu son filet sous tes pas.
Bey de Mauritanie , il faut quitter ta proie ,
Femmes , divans , trésors , tentes d'or et de soie ,
Et la ville aux cent tours qui rugit dans l'Atlas.

Voici que , défiant la nuit du cimenterre ,
Les morts de Manssourah se soulèvent de terre ;
Ils font sur la montagne un signe à l'horizon.
Tout un peuple les suit , et les têtes coupées ,
S'entrechoquant dans l'ombre à l'éclair des épées ,
Dans leurs cages de fer ont murmuré ton nom. »

II.

Ainsi, comme un coursier que son maître abandonne ,
Comme un hardi simoun , dernier fils de l'automne ,
Mon chant se précipite au-devant des combats.
Mais toi , peuple de France , à l'oreille superbe ,
Parmi tes courtisans qui rampent comme l'herbe ,
Incliné sous ton char , je te dirai plus bas :

Aussitôt que d'avril l'haleine printannière
Réjouira l'aiglon dans la tiède bruyère ,
De tes dissensions étouffe les cent voix.
Remets dans le fourreau le glaive des paroles ;
Laisse-là le sophisme et ses flèches frivoles-
Dormir dans son vide carquois.

Sitôt que verdira le vieux chêne des Gaules ,
Quitte l'âtre enfumé. De tes lourdes épaules
Secoue en murmurant l'outrage des hivers.
Retrempe dans l'acier ton esprit qui se rouille ;
Mais garde d'emporter ta honteuse quenouille
Et tes pensers bourgeois aux numides déserts.

Épouse, au lieu des mots, les vaillantes épées,
 Vierges au front d'azur, de crêpe enveloppées,
 Qui de gerbes de flammes éblouissent les cieux.
 Les canons muselés t'appellent sur leur trace;
 Quitte l'or pour le fer, et revêts la cuirasse
 Et le courage des aïeux.

III.

Ta route vers Cirtha d'ossemens est marquée.
 Là, sous son double mur, au pied de sa mosquée,
 La reine du désert s'assied sur un tombeau.
 Autour de ses flancs noirs un noir rocher serpente;
 Un pont couvre l'abîme, et sous l'arche béante
 L'eau du torrent bondit ainsi qu'un lionceau.

Évite la vallée où l'embûche est tendue.
 Qu'au bout de l'horizon la vedette perdue
 Éprouve le sentier en marchant devant toi.
 Imite le lion que le serpent enlace;
 Il veille sur ses flancs, mais des plis de sa face,
 Il protège à son front sa couronne de roi.

Que la marche soit lente et la bataille ailée.
Aux abois des canons , que la porte ébranlée
Reconnaisse son hôte et s'ouvre en gémissant.
Sur ses gonds de granit , si la porte est rebelle ,
Dans la brèche suspends le pied de ton échelle
Au pied des minarets qui glissent dans le sang.

Souviens-toi d'épargner, au jour de ta victoire,
Femmes, enfans, vieillards, vierges au sein d'ivoire,
Et ceux qui baigneront tes genoux de leurs pleurs.
Que l'épée aisément pardonne au cimenterre.
Le courage a partout le courage pour frère ;
Le lâche périt seul et n'a point de vengeurs.

IV.

Si ton bras obéit à la voix du poète ,
Sous les tentes des beys ta récompense est prête.
Sur ton front dépouillé le myrte renaitra.
La terre de Juba te rendra tes semailles ;
Et, le soir des batailles ,
Les morts t'applaudiront sur le haut Manssoura.

Tu mariras en paix , symbole d'alliance ,
Au dattier africain la vigne de Provence.
De ses fruits d'or Calpé remplira tes boisseaux ;
Et d'encens et d'ivoire et de gomme odorante ,
Sur les chameaux de Tyr la caravane errante
Gorgera tes vaisseaux.

Loin des noires cités et du giron des femmes ,
Parmi les vents , les flots , le tumulte des rames ,
Ton esprit grandira sur l'abîme entr'ouvert.
Tu feras ton butin , au flanc des monts arides ,
Au seuil des Thébâides ,
Des immenses pensers qui dorment au désert.

Du passé trop long-temps éternisant l'injure ,
Les peuples amentés autour de ta ceinture
Deux fois t'ont retranché les Alpes et le Rhin.
Des Alpes vers l'Atlas ta frontière recule ;
Tu renverses du pied les colonnes d'Hercule
Et leurs portes d'airain.

Que l'État , hardiment relevé de sa chute ,
Colosse rhodien qui grandit dans la lutte ,

Mette un pied dans Toulon et l'autre en Orient ;
De ses deux flancs de bronze il joindra les deux rives ;
Et des flottes captives
Les grands mâts toucheront aux genoux du géant.

Alors , quand de l'Euxin , aux brumes éternelles ,
Le czar , heurtant du front l'orgueil des Dardanelles ,
Tentera d'autres cieux et de plus tièdes mers ,
Un signe de ta main renverra le Barbare
Frissonner , les pieds nus , sur son trône tartare ,
Aux confins des hivers.

Novembre , 1836.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES

DU
PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION. Pag j

ALLEMAGNE.

I. Système politique.	1
II. Des Arts et de la Littérature.	28
III. Poésie.	39
IV. Philosophie et Morale.	86
V. Les bords du Rhin.	130

ITALIE.

I. Venise.	135
II. Ferrare.	155

III. Les Autrichiens en Lombardie.	158
IV. Florence.	163
V. Rome.	175
VI. Naples.	198
VII. Naples. (Suite.)	219

MÉLANGES.

I. Des Arts de la renaissance et de l'Église de Brou.	229
II. Le Champ de bataille d'Arcole.	250
III. Le Champ de bataille de Waterloo.	260
IV. Le Siège de Constantine.	285

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

PARIS. — Imp. de P. BAUDOUIN, rue Mignon, 2.



